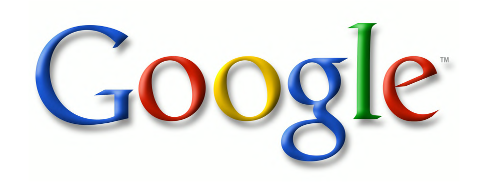
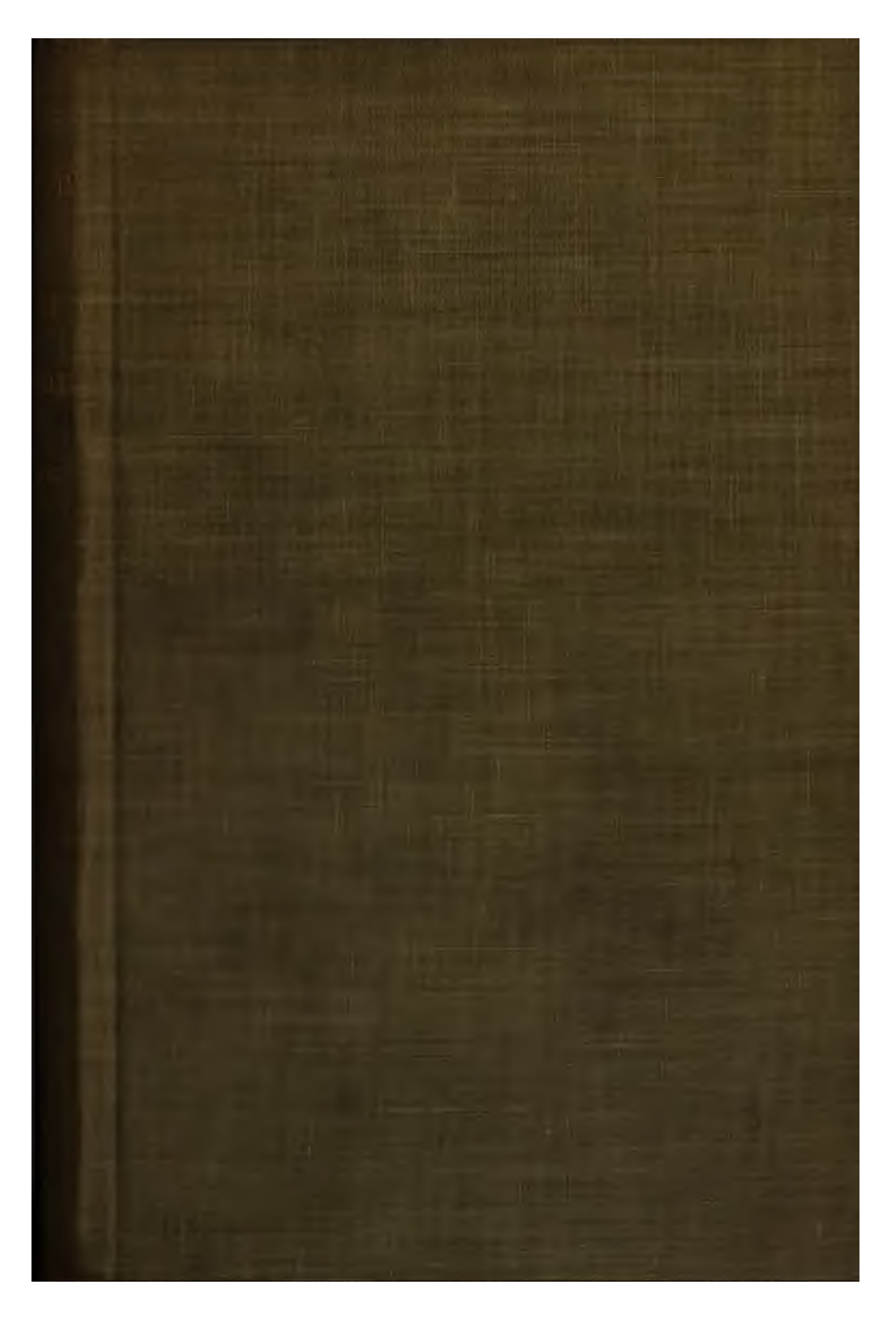
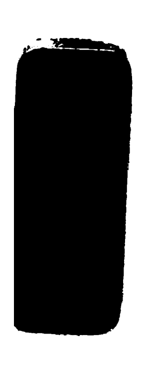
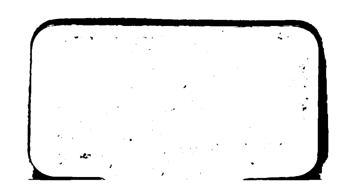

Google






DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA
Taylor Institution.



LE VICAIRE
DE WAKEFIELD.

Poitiers.—Typ. de A. DUPRÉ.

LE VICAIRE
DE WAKEFIELD

PAR

OLIVIER GOLDSMITH

TRADUCTION NOUVELLE

PAR Mme LOUISE BELLOC

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE

PAR SIR WALTER SCOTT.

PARIS
CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
17, RUE DE LILLE.

—

1850.



AVIS DU TRADUCTEUR.

Entreprendre après M. Charles Nodier une neuvième traduction du *Vicaire de Wakefield* semblerait un acte d'inexcusable présomption, si je n'avais à dire pour ma défense que je ne connais pas le travail du savant académicien : je me suis abstenue de le lire comme d'une trop forte tentation ; je craignais d'être entraînée à l'imiter, ou de tomber dans le découragement devant les difficultés de ma tâche. Priée par M. Charpentier de lui donner une nouvelle traduction du célèbre ouvrage de Goldsmith pour la *Bibliothèque choisie* qu'il publie, je n'ai rien voulu emprunter à mes devanciers. Je me suis mise sérieusement et sincèrement à l'œuvre, y faisant de mon mieux, m'efforçant de rendre la simplicité de l'anglais, de conserver aux personnages leur physionomie originale, au style sa bonhomie et son allure naïve. Je n'ose me flatter d'avoir réussi ; mais ce qu'il m'importe que l'on sache, c'est que, tel qu'il est, avec ses imperfections et ses qualités, s'il en a, ce travail m'appartient entièrement.

Je n'en puis dire autant des notes : les recherches et

l'érudition de M. Nodier m'ont été utiles pour quelques-unes; mais le grand nombre a été puisé dans la Vie de Goldsmith par Prior.

LOUISE SW. BELLOC.

Paris, décembre 1839.

NOTICE

SUR

OLIVIER GOLDSMITH.

Olivier Goldsmith naquit à Pallas (ou plutôt Palice), dans le comté de Longford en Irlande, le 10 novembre 1728, ainsi que l'atteste la vieille Bible de famille récemment retrouvée : sur le premier feuillet de cette Bible sont inscrits la date de mariage du révérend Charles Goldsmith et les jours de naissance de ses sept enfants : Olivier y est inscrit le cinquième. Le digne ecclésiastique n'eut longtemps, pour suffire aux besoins de sa nombreuse famille, que le mince revenu d'une cure de village; mais si la fortune fut avare envers lui, en revanche le ciel lui avait départi une âme sereine, une inépuisable bienveillance, et un complet mépris des biens terrestres. Instruit, affable, généreux, il vivait dans une profonde ignorance des choses de ce monde, au jour le jour, avec une grande simplicité de mœurs et une imprévoyance rare, même chez un Irlandais. Il avait eu soin d'inculquer de bonne heure ses principes aux siens; aussi disait-on dans le voisinage que « les Goldsmith étaient d'étranges gens qui ne faisaient rien comme les autres, et qui avalaient leur première bouchée sans jamais s'inquiéter de celle qui devait suivre. C'est dommage, ajoutait-on, qu'ayant le cœur si haut placé, ils pèchent tous par la tête! »

La candeur du docteur Primrose, sa crédulité au bien, sa

vanité ingénue et inoffensive, ne pouvaient être peintes avec tant de vérité que par le fils d'un tel père. *Le Vicaire de Wakefield* est un portrait d'après nature, dont chaque détail, reproduit avec amour, a rappelé au peintre une joie de son enfance, un souvenir du foyer domestique. Goldsmith a pris souvent plaisir à retracer ces scènes d'intérieur, qui réfléchissent le commencement de sa vie, et montrent sous quelles influences se formèrent son caractère et son talent. C'est là qu'il faut chercher une partie de sa biographie, d'autant plus vraie qu'il ne la donne pas comme sa propre histoire.

« Mon père, cadet d'une bonne famille, possédait un petit bénéfice dans l'Église. Son éducation était supérieure à sa fortune, et sa générosité supérieure à son éducation. Tout pauvre qu'il était, il avait ses flatteurs moins riches encore que lui. Chaque dîner qu'il leur donnait lui était payé en louanges, et c'était tout ce qu'il en attendait. L'ambition qui aiguillonne un monarque à la tête de son armée aiguillonnait mon père au haut bout de sa table. Il contait l'histoire du Lierre, et on riait; il ressuscitait la vieille anecdote des Deux Étudiants qui n'avaient à eux deux qu'une paire de culottes, et les convives se pâmaient; enfin Taffy en chaise à porteurs venait le dernier, et provoquait d'inextinguibles éclats de rire dont mon père ne cédait pas sa part. Son plaisir augmentait à proportion de celui qu'il donnait. Il aimait tout le monde, et il pensait que tout le monde l'aimait.

» Ses revenus étaient modiques, il les dépensait en entier. Pourquoi se fût-il inquiété de laisser de l'argent à ses enfants? l'argent n'était à ses yeux qu'une vile poussière. Mais il avait résolu de leur donner du savoir; car, disait-il souvent, « le savoir vaut mieux que l'argent et que l'or. » Dans ce dessein, il entreprit de nous instruire lui-même, et apporta autant de soin à former notre cœur qu'à éclairer notre esprit. Il nous dit que la bienveillance universelle était le premier lien des sociétés; il nous enseigna à considérer les besoins de nos semblables comme nos propres besoins, à regarder *la figure humaine et divine* avec affection et respect. Il fit de nous des êtres toujours prêts à s'apitoyer sur des malheurs

vrais ou faux, sans être capables de leur résister. Bref, nous étions fort habiles dans l'art de donner des millions, avant d'avoir acquis les qualités nécessaires pour gagner un denier [1]. »

Goldsmith se ressentit toute sa vie de cette éducation d'imprévoyance et d'aveugle générosité; mais s'il y puisa les habitudes désordonnées et prodigues dont il eut à souffrir plus tard, il lui dut aussi les jouissances d'une sympathie presque universelle, et une indulgence sans bornes pour les faiblesses d'autrui. Nulle part il ne s'est plaint avec amertume du sort ni des déceptions qu'il éprouva, et cependant elles furent nombreuses.

Élevé dans cette maison hospitalière, où de fréquents jeûnes étaient égayés par le souvenir du repas offert la veille à quelque voyageur attardé, ou à quelques pauvres voisins, l'idée de la bonne chère se lia pour lui inséparablement à de joyeux visages, à des cœurs épanouis, à la joie de recevoir, à celle plus grande encore de donner.

Une parente de son père, qui tenait une petite école, commença son instruction; parvenue à un âge avancé, et presque sur son lit de mort, la brave femme se vantait d'avoir été la première à mettre un livre entre les mains de Noll [2] Goldsmith. Ce n'était pas, disait-elle, qu'elle en espérât grand'chose; jamais écolier ne lui avait donné plus de peine, et ne lui avait paru plus *invinciblement* stupide; ses camarades n'en pensaient pas mieux. Il avait alors six ans.

De cette tutelle, il passa entre les mains d'un certain Thomas Byrne, magister du village, « habile à régir son bruyant royaume, » et qui avait pris dans les camps l'habitude de la discipline. C'était un homme sévère et d'un aspect redoutable pour quiconque avait failli, mais au fond bienveillant, et ne sévissant contre ses disciples que par amour de la science. Destiné au professorat, il avait été enrôlé au milieu de ses études et envoyé en Espagne sous le règne de la reine Anne; là, il avait suivi les chances diverses de la guerre; de retour dans ses foyers après la paix, il avait repris sa pre-

[1] *The Man in black*, l'homme en noir.
[2] *Noll*, abréviation familière du nom d'Olivier.

mière vocation. Cette vie errante lui avait laissé une disposition inquiète et aventureuse qui perçait dans ses longs récits et leur prêtait un charme extrême. Olivier comptait parmi ses auditeurs les plus assidus : il ne se lassait pas de lui entendre redire ses aventures guerrières, entremêlées parfois de traditions merveilleuses faites pour émouvoir les cœurs des jeunes et des vieux : car, malgré son érudition,

Il savait lire, écrire, et chanter au lutrin,
Prédire la marée, arpenter un terrain;
Il chiffrait aisément, et le bruit courait même
Qu'il savait un peu de latin [1].

Le maître d'école croyait aux fées, aux *brownies*, à tout le peuple fantastique qui habite les sauvages bruyères de l'Irlande, cette terre classique des superstitions, où l'on ressent plus d'intérêt à l'histoire des êtres invisibles qu'à celle des hommes de chair et d'os; nation mobile et rêveuse, que le passé et l'inconnu consolent de son triste présent, et chez laquelle l'art de conter est une précieuse industrie. Celui dont la mémoire est bonne ou l'imagination fertile peut aller droit devant lui, d'un bout à l'autre de l'île Verte, sans souci du gîte ou du couvert. Bien accueilli partout, il aura sa part du repas, dans la riche maison ou dans la hutte, s'il peut abréger la veillée par quelque récit attachant. C'est en Irlande que devait mourir, et que mourut, en 1738, le dernier des bardes, O'Carolan : Goldsmith l'avait, dit-on, connu. Plus d'une fois il avait vu s'asseoir à la table de son père le conteur ambulant, le chanteur de ballades; et l'enfant tout ému, l'âme suspendue aux lèvres du poëte, l'avait suivi de rue en rue et jusque sur la grande route. En l'absence des vives émotions qu'éveillent le geste et la parole, Olivier dévorait avec avidité les livres qui faisaient alors le fonds de la bibliothèque d'une chaumière irlandaise : les Vies des voleurs les plus célèbres, des pirates les plus redoutés; l'histoire de Jacques le Contrebandier, de la belle Rosemonde et de Jeanne Shore, du Diable et du docteur Faust, etc.

Ce fut à ces récits et à ces lectures que s'alluma le génie

[1] *The Deserted Village*, traduction de Léonard.

poétique de Goldsmith; aussi conserva-t-il presque toujours la forme simple et naïve des compositions populaires. Quand les soins du ménage, dont il avait sa part, le lui permettaient, il s'exerçait à jouer de la flûte en parcourant les rives et les îles de la rivière Inny, si belle aux environs de Ballymahon. Il s'essayait à composer des rimes qu'il écrivait et brûlait à mesure; sa mère en surprit quelques-unes, et, avec une partialité toute maternelle, elle conclut de ces griffonnages que son fils serait un jour un homme de génie, en dépit des reproches et des réprimandes que lui attiraient sa lenteur à apprendre et sa difficulté à retenir. Olivier montrait en effet beaucoup plus de penchant pour les fictions que pour les réalités.

Son caractère était tendre, affectueux, et, quoique personne ne se livrât avec plus d'abandon à la gaîté, ses manières étaient habituellement graves et réservées. Une petite vérole confluente, qu'il eut à l'âge de neuf à dix ans, et qui faillit lui coûter la vie, obligea son père à le retirer de chez son maître Byrne. Cette maladie le rendit fort laid, mais sembla donner à ses facultés un nouvel essor. Il fit à cette époque plusieurs reparties spirituelles, entre autres une épigramme de deux vers improvisés, en réponse à un impertinent qui l'avait comparé à Ésope. Ces saillies, qui ont tout l'inattendu et la vivacité de l'à-propos, charment d'ordinaire les parents plus que des efforts répétés et studieux. Le père d'Olivier commença à partager l'opinion de sa femme sur son fils, et se décida à des sacrifices pour assurer au jeune garçon les avantages d'une éducation classique. On le mit en pension, d'abord à Athlone, puis à Edgeworth-Town. Là, sa réputation de garçon d'esprit s'éclipsa; on ne le trouvait pas dépourvu d'intelligence, mais toutefois lourd et indolent. Ses compagnons d'étude surtout ne lui reconnaissaient de supériorité qu'au jeu, dont il était toujours un des meneurs. Du reste, il avait à lutter contre plusieurs désavantages: il était petit, trapu, pâle, marqué de petite vérole, gauche et timide, d'un naturel irritable quoique facilement apaisé, d'habitudes désordonnées, d'un caractère indécis et vaniteux.

Son maître entrevit le parti qu'on pourrait tirer de ses

qualités et de ses défauts. Il obtint de lui des efforts sérieux suivis de quelques progrès. Les historiens et les poëtes latins devinrent ses auteurs de prédilection : il lisait avec une préférence marquée Ovide et Horace; Cicéron l'intéressait moins; mais Tite-Live le ravissait, et une fois qu'il eut surmonté les difficultés de Tacite, il se plaisait à en traduire des passages. Son style commença dès lors à se former, et il est probable qu'il continua à faire des vers, quoiqu'il n'en soit pas resté de traces.

Les vacances se passaient joyeusement dans la maison paternelle, au milieu de plaisirs simples et faciles, dont il conserva toujours un vif souvenir. « Lorsque je me rappelle, dit-il quelque part, l'agreste et humble retraite dans laquelle s'écoula la première partie de ma vie, je ne puis me défendre d'un sentiment de tristesse, en pensant que ces beaux jours ne reviendront plus. Là, toute la nature semblait faite pour donner de la joie. Je ne raffinais pas alors sur le bonheur; les plus gauches épanchements d'une rustiqne gaîté avaient le don de me plaire; les propos interrompus me semblaient le plus grand effort de l'esprit humain, et les demandes et les réponses la manière la plus ingénieuse d'employer la soirée. Pourquoi de si charmantes illusions n'ont-elles pu durer? L'âge et le savoir ne font que nous désenchanter et nous aigrir. Mes jouissances actuelles sont peut-être plus relevées, mais elles ont bien moins de charmes. Le plaisir que me donne le meilleur acteur ne saurait se comparer à celui que je goûtais jadis en voyant un loustic campagnard singer un prédicateur quaker. La musique du plus délicieux chanteur ne me semble que dissonance, comparée aux ballades de notre vieille laitière, qui me faisait fondre en larmes en chantant le Dernier Bonsoir de Johnny Armstrong, et la cruauté de Barbara Allen. »

Un jour qu'après cet heureux temps de répit Olivier regagnait sa pension à cheval (il n'y avait point de voiture publique de Ballymahon à Edgeworth-Tow), il s'attarda à regarder, chemin faisant, les châteaux et les maisons de campagne. Un de ses parents lui avait fait cadeau d'une guinée, et le désir de la dépenser d'une façon indépendante, désir si naturel à tout écolier, contribua sans doute à lui faire

ralentir le pas de sa monture. La nuit le surprit à moitié route, dans la petite ville d'Ardagh. Il pria un passant de lui indiquer la meilleure maison de l'endroit, ce qui pour lui signifiait la meilleure auberge; l'homme auquel il s'adressait, se trouvant d'humeur railleuse, voulut jouer un tour à l'adolescent, qu'il supposait échappé du collége, et le conduisit chez le plus riche propriétaire de la ville.

Olivier, qui ne soupçonnait aucune supercherie, mit pied à terre dans la cour d'honneur, et donna son cheval en garde au palefrenier, en lui enjoignant, d'un ton d'autorité, d'en avoir le plus grand soin. Les domestiques, persuadés qu'il était attendu, l'introduisirent dans le salon, où se trouvait le maître du logis. Celui-ci, surpris d'abord d'une telle visite, ne tarda pas à découvrir la méprise, et résolut de s'en amuser; il laissa toute carrière à l'importance du jeune étudiant, qu'il reconnut bientôt, à son humeur communicative, pour le fils d'un de ses anciens amis. L'écolier, tout à fait à l'aise, s'étendit dans un fauteuil au coin du feu, ordonna le souper, fit apporter du meilleur vin, et invita l'hôte, sa femme et ses filles, à prendre part au repas, dont il fit les honneurs avec tout l'aplomb que peut donner à un garçon de quatorze à quinze ans la possession d'une guinée. Avant de se retirer, il commanda un gâteau pour le déjeuner du lendemain; et ce ne fut qu'au moment de régler ses comptes qu'il apprit à qui il avait eu affaire. Cette aventure lui fournit plus tard l'incident principal d'une de ses comédies. (*She stoops to conquer.*)

Il était à la veille de quitter la pension pour le collége, lorsque son père, influencé par des motifs d'honneur et de délicatesse, crut devoir s'imposer un sacrifice d'argent considérable, afin de doter une de ses filles, qui épousait un jeune homme plus riche qu'elle. Le vénérable pasteur, craignant qu'on ne le soupçonnât d'avoir favorisé cette inclination pour assurer à sa fille un bon mariage, voulut rétablir l'équilibre entre les deux partis, et alla fort au delà de ses moyens. Il donna toutes ses économies, et engagea les revenus de sa cure. Olivier subit le contre-coup de cette libéralité; au lieu d'être envoyé au collége de Dublin comme pensionnaire, il lui fallut se résoudre à y entrer comme *sizer*.

ou pauvre étudiant. Cette humble situation répugnait fort à son orgueil; mais les remontrances de son père, et les exhortations amicales d'un oncle qui l'aimait chèrement, et qui jusque-là avait contribué aux frais de son éducation, le décidèrent. Il se mit sur les rangs, passa ses examens, et fut admis.

En France, où toutes autres distinctions que celles du mérite et du talent tendent à s'effacer davantage de jour en jour, nous avons peine à comprendre ces répugnances, et nous ne concevons pas de différence possible, dans nos colléges, entre un élève boursier et un élève payant. Mais en Angleterre il en est tout autrement : les rangs, si nettement tranchés, ne se confondent pas même au collége, et, à défaut de titre, quelques sacs d'écus de plus ou de moins comptent dans la balance.

Au collége de la Trinité, à Dublin, les étudiants sont divisés en cinq classes : les nobles, les fils de nobles, les *fellow-commoners* ou agrégés, les pensionnaires, et enfin les *sizers* ou serviteurs, qui participent gratis aux études, d'après la volonté des fondateurs, mais qui payent chèrement ce bienfait par les fonctions humiliantes qui leur sont imposées. Ils portent une grossière robe de bure sans manches, et un bonnet de drap noir tout uni, par opposition à la toque à gland d'or des *fellows* et à l'élégant costume de leurs condisciples. Ils dînent à la table des pensionnaires, mais seulement après que ceux-ci se sont retirés. A l'époque dont nous parlons, les *sizers* avaient un bonnet rouge. Outre leur office de chantres à la chapelle et de distributeurs des portions, ils étaient tenus de balayer les cours le matin, de porter les plats de la cuisine au réfectoire, et de servir à table jusqu'à ce que les *fellows* eussent dîné. Cette indigne coutume a été abolie, il y a environ cinquante ans, par suite de la révolte d'un pauvre étudiant qui, s'entendant railler sur ses fonctions serviles par un des regardants admis à assister au dîner solennel du dimanche de la Trinité, lança à la tête du quidam le plat qu'il tenait. Le coupable fut vertement tancé et chassé de l'université; mais on n'osa pas rétablir un usage qui pouvait amener un pareil scandale. Goldsmith fut sans doute obligé de se soumettre aux règle-

ments en vigueur de son temps; mais il en fut profondément froissé : sa rancune perce dans un passage de son *Essai sur la littérature polie de l'Europe* [1].

Le célèbre Burke, à peu près du même âge que Goldsmith, était aussi élève de la Trinité à Dublin; mais ces deux jeunes gens, se trouvant séparés par toute la distance qu'il y a entre un pensionnaire et un *sizer*, eurent peu ou point de contact, et ne se lièrent que beaucoup plus tard, en se rencontrant dans le monde.

Outre les dédains d'une arrogante jeunesse, Olivier eut encore à subir au collége les brutalités d'un farouche pédant, qui lui fit endurer tout ce que la tyrannie d'un maître injuste et quinteux peut infliger de tortures à un pauvre écolier. Non content de le railler publiquement aux examens, ce professeur, qui ne lui pardonnait pas son éloignement pour les mathématiques et les sciences exactes, s'oublia une fois jusqu'à le frapper devant une réunion de jeunes gens, qu'au mépris des règlements il avait invités à danser et à souper dans sa chambre. Exaspéré par cet indigne traitement, convaincu qu'il était à jamais déshonoré, Goldsmith vendit ses livres, ses habits, et s'enfuit du collége, avec l'intention de s'embarquer au plus tôt pour aller chercher fortune dans quelque lointain pays. Mais, une fois livré à son humeur indécise, il ne songea plus à quitter Dublin, et ne prit la route de Cork que lorsqu'il n'eut plus qu'un shelling dans sa bourse. Il vécut trois jours sur cette modique somme, et, après avoir vendu pièce à pièce presque tous ses vêtements, il fut réduit

[1] « Assurément ce ne peut être que le démon de l'orgueil qui a inspiré aux agrégés de nos colléges l'absurde fantaisie de se faire servir aux repas et en public par de pauvres diables qui, dans leur soif de s'instruire, profitent de quelques fondations charitables. Il y a contradiction pour ces jeunes gens à apprendre les arts libéraux et à être en même temps traités comme des esclaves, à étudier la liberté en pratiquant la servitude. »

Et, répondant à son frère qui le consultait sur l'éducation de son fils :

« S'il est assidu au travail, dit-il, et qu'il n'ait point de fortes passions (les passions dans la jeunesse poussent au plaisir), il peut réussir au collége; car il faut avouer que les pauvres qui y sont studieux y trouvent plus d'encouragement que partout ailleurs; mais s'il a de l'ambition, les passions vives, de la susceptibilité et l'horreur du mépris, ne l'y envoie à aucun prix. »

à un tel degré de misère et de famine, qu'une poignée de pois verts que lui donna par charité une jeune fille lui parut le plus exquis régal qu'il eût fait de sa vie. La fatigue et les privations lui firent sentir mieux que des remontrances la folie de sa conduite. Renonçant au voyage d'Amérique, il s'achemina vers la maison paternelle; mais, honteux de s'y montrer dans un tel dénûment, il fit prévenir son frère aîné, qui vint au-devant de lui, le fit habiller à neuf, et le reconduisit au collége.

Cette escapade n'était pas propre à lui concilier les bonnes grâces de ses maîtres. Cependant il termina ses études tant bien que mal, fut reçu bachelier, et quitta l'université, non sans joie de se voir délivré d'une contrainte qui le blessait si vivement.

La mort de son père, arrivée quelques mois auparavant, avait encore réduit les ressources déjà si précaires de la famille : mais Olivier retrouvait la liberté et du pain; c'était plus qu'il n'en fallait pour satisfaire son ambition. Il se remit à parcourir le pays, chassant, pêchant, faisant de la musique, allant de Ballymahon à Lissoy, où habitait sa sœur mariée, et de Lissoy à Pallas, où son frère avait une petite cure et une école qu'il l'aidait parfois à diriger; mais c'était surtout à l'auberge de Conway, située tout près de chez sa mère, qu'il passait la plus grande partie de son temps : c'était là qu'il savourait ces joies intimes dont il avait été privé si longtemps; c'était là qu'il donnait cours à toute sa sympathie, et que, « amateur de joyeux visages, » il jouissait des applaudissements du naïf public auquel il avait toujours quelque histoire à conter, quelques vers à lire, quelque complainte à chanter. Dans ses moments de pénurie, à Dublin, il lui était arrivé de composer des ballades, qu'il vendait cinq shellings pièce, et qu'il allait le soir entendre chanter dans les rues, étudiant les émotions des auditeurs, et se surprenant à s'attendrir lui-même sur les malheurs imaginaires de Suzy ou de Peggy.

Cependant sa famille, voyant avec chagrin se prolonger cet état d'indolence, le pressait d'entrer dans les ordres. Il différait sans cesse, et de jour en jour il lui devenait plus difficile de s'astreindre à un plan systématique d'études. Il lisait

beaucoup, mais sans choix, et de préférence des ouvrages d'imagination, des poésies, des romans, des pièces de théâtre, parfois des biographies et des voyages, qui développaient encore ses penchants vagabonds. Il fallait pourtant prendre un parti. Il fait allusion à cette époque de sa vie dans *le Citoyen du monde* :

« Après que j'eus passé sept ans au collége, mon père mourut, me laissant..., sa bénédiction. Ainsi poussé loin du rivage, sans un mauvais naturel pour me protéger, sans ruse pour me guider, sans le nécessaire pour me soutenir dans un si périlleux voyage, je m'embarquai dans ce vaste monde à vingt-deux ans. Mes amis, impatients de me voir *établi*, me conseillèrent (car les amis *conseillent* toujours quand ils commencent à nous mépriser), me conseillèrent, dis-je, de me faire ecclésiastique.

» Être forcé de porter une longue perruque quand je l'aimais mieux ronde, ou un habit noir quand je m'habillais ordinairement en brun, me parut un tel empiétement sur mes libertés, que je repoussai absolument cette proposition. En Angleterre, un prêtre n'est pas tenu de se mortifier comme le fait un bonze à la Chine. Je refusai une vie de luxe, de paresse, d'aisance, sans autre motif que cette puérile préoccupation de costume. De sorte que mes amis furent cette fois pleinement convaincus que j'étais perdu sans ressource, et ils s'apitoyèrent sur moi, attendu que j'étais au fond un garçon sans malice, et même d'un excellent naturel. »

Son oncle Contarini lui procura enfin une place de précepteur chez un gentilhomme. Olivier fit aussi, dit-on, une tentative près d'un docteur Goldsmith, parent de son père, et qui, parvenu à une haute dignité dans l'Église, le reçut assez mal. On ignore si c'est à cette visite, ou à sa situation inférieure dans une riche maison, que fait allusion le passage suivant :

« La pauvreté engendre naturellement la dépendance, et je fus admis chez un grand comme son flatteur en titre. Je m'étonnai d'abord que ce poste de flatteur à la table d'un noble fût jugé chose si désagréable. Il n'y avait pas grand'-peine, après tout, à écouter patiemment ce que disait sa seigneurie, et à rire quand mylord quêtait des applaudissements

à la ronde. C'était ce que le simple savoir-vivre m'obligeait à faire. Je découvris cependant trop tôt que sa seigneurie était un plus grand sot que moi, et de ce moment c'en fut fait de ma charge. Au lieu de recevoir ses absurdités avec soumission, je me mis en tête de le redresser. Flatter ceux que nous ne connaissons pas est une tâche aisée; mais flatter nos connaissances intimes, dont les faiblesses et les travers nous crèvent les yeux, est une corvée insupportable. Chaque fois que j'ouvrais les lèvres pour louer, ma conscience me reprochait mon mensonge. Sa seigneurie s'aperçut assez vite que j'étais fort peu propre à mon emploi, et en conséquence elle me remercia. Mon patron daigna même faire la gracieuse remarque que j'avais un assez bon caractère, et qu'il ne me croyait pas le moindre mauvais penchant. »

Au bout d'un an d'esclavage, Goldsmith brisa sa chaîne, et, sans prévenir sa famille, décampa un beau matin, muni d'un bon cheval et d'une trentaine de louis. Il ne reparut qu'au bout de six semaines, dépourvu d'argent, d'habits, et monté sur une misérable rosse qui l'avait à grand'peine ramené de Cork, où il comptait, dit-il, s'embarquer pour l'Amérique. Afin d'assurer son passage, il l'avait payé d'avance; mais le vent, longtemps contraire, étant devenu favorable précisément lorsqu'il était en partie de campagne avec quelques amis, le capitaine avait mis à la voile sans lui. Il ne s'était plus trouvé en fonds que pour acheter cette misérable monture; et, comptant sur son étoile, il avait entrepris de faire cent milles, pour retourner chez lui, avec deux guinées en poche. Avant la fin du premier jour, il s'était défait de la moitié de la somme en faveur d'une pauvre femme qu'il avait rencontrée en route, et dont l'histoire lamentable l'avait touché. Il se croyait encore assez riche, car il approchait de la demeure d'un ancien camarade qui lui avait fait jadis les plus chaudes offres de services; cependant, au lieu d'un ami, il trouva un froid et égoïste avare qui, après lui avoir prodigué force conseils, finit par offrir de lui acheter son cheval, et de le pourvoir, en échange, d'un bâton qui l'aiderait à regagner le logis et lui épargnerait les frais de nourriture et de logement. Indigné d'un pareil accueil, Olivier allait repartir, affamé et sans le sou, lorsque

l'arrivée d'un tiers, qui invita son hôte et lui à dîner, vint le tirer de peine. Cette nouvelle connaissance le retint à coucher, lui ouvrit sa bourse, et lui fournit libéralement les moyens de poursuivre son voyage. De retour dans la maison paternelle, il raconta à sa mère ses bizarres aventures, et comme elle écoutait d'un air grave le récit de son enfant prodigue : « En vérité, chère mère, s'écria-t-il, après avoir bravé tant de traverses et d'obstacles pour vous revenir, je m'étonne que vous ne soyez pas plus réjouie de me revoir ! »

La question de lui trouver un état fut de nouveau agitée. On décida qu'il serait légiste; et sa providence terrestre, l'oncle Contarini, lui donna cinquante louis et l'envoya à Dublin, d'où il devait passer à Londres pour étudier le droit. Mais son mauvais génie, ou plutôt ses habitudes de désordre prévalurent encore cette fois. Il se laissa attirer dans une maison de jeu, et y perdit en un clin d'œil tout ce qu'il possédait. Honteux de ce nouvel échec, chagrin de retomber à la charge d'amis et de parents qui avaient déjà tant fait pour lui, il n'eut pas le courage de leur avouer sa ruine. Ils l'apprirent indirectement, et le rappelèrent près d'eux, mais non sans lui garder rancune de ses folies. La patience et la tendresse de sa mère semblaient épuisées, et son frère aîné, avec lequel il vécut quelques mois, s'en sépara refroidi. Son oncle, dont il s'était concilié les bonnes grâces par son goût pour les lettres et son penchant à la poésie, lui resta seul fidèle, et fit encore un effort pour lui fournir les moyens d'aller étudier la médecine à Édimbourg.

On raconte qu'après s'être pourvu d'un logement et y avoir fait déposer son bagage, Goldsmith sortit, impatient de voir la ville; il passa tout le jour à en parcourir les différents quartiers, et ce ne fut qu'à l'approche de la nuit qu'il se souvint que le nom de sa rue et celui de son hôtesse lui étaient également inconnus; il avait oublié de les demander. Il eût couru grand risque de coucher à la belle étoile, si le hasard ne lui eût fait rencontrer le porteur qui, le matin même, lui avait servi de guide.

Ses impressions sur l'Écosse, données d'une manière piquante dans une lettre à un de ses amis de Ballymahon, montrent quels étaient à cette époque le tour de son esprit et

ses habitudes d'observation, mêlées d'un peu de causticité.

Édimbourg, 26 septembre 1753.

« Mon cher Bob [1],

» Que de bonnes excuses (et vous savez que j'ai toujours été fort sur ce point) n'aurais-je pas à vous donner pour justifier mon honteux silence! Je pourrais vous dire que je vous ai écrit une longue lettre aussitôt mon arrivée ici, et feindre d'être fort en colère de n'avoir pas encore de réponse. Je pourrais alléguer que mes occupations (vous savez qu'elles ont toujours fait le tourment de ma vie) ne m'ont pas laissé le temps de mettre la main à la plume; mais je supprime ces justifications, et vingt autres encore aussi plausibles et aussi faciles à inventer, parce qu'elles auraient toutes le léger inconvénient d'être autant de mensonges. Je m'en tiens donc à la vérité : une indolence héréditaire qui me vient du côté maternel m'a seule empêché jusqu'ici de vous écrire, et s'oppose encore à ce que j'écrive vingt-cinq lettres dues à mes amis d'Irlande. Il n'y a pas un boule-dogue qui montre plus de répugnance à monter dans la roue du tournebroche que je n'en ai à me mettre à écrire, et cependant jamais mâtin n'aima le rôti qu'il tourne plus tendrement que je n'aime celui à qui j'adresse ces lignes.

» Que vous dire maintenant que je suis entré en matière? Irai-je vous fatiguer de la description de ce stérile pays? Vous ferai-je parcourir ses collines toutes noires de bruyères, et ses vallées où un lapin trouverait à peine de quoi se nourrir? L'homme semble être la seule créature qui arrive à pleine croissance sur ce misérable sol; chaque partie du pays a le même aspect désolé : point de bois, point de ruisseaux dont la mélodie et les murmures égayent l'étranger, et fassent

[1] Abréviation de Robert.

oublier aux habitants leur misère. Cependant, avec tant de raison d'être humble, il n'y a rien de plus fier qu'un Écossais. Ici les pauvres ont pour patrimoine l'orgueil : le genre humain les méprisât-il, ils disposeront toujours de leur propre admiration et ne se feront faute de se la prodiguer.

» De cet excès d'orgueil et de pauvreté il résulte pourtant un avantage, c'est que les gentilshommes écossais sont beaucoup mieux élevés que les nôtres. La race des chasseurs de renards est inconnue en Écosse; et les gens ont témoigné une grande surprise à m'entendre dire que les Irlandais possesseurs d'un revenu de mille louis par an passent leur vie à courir après un lièvre, à boire pour s'enivrer, et à séduire toutes les filles qui veulent bien se laisser faire. En vérité, je vous le dis, un pareil personnage, tombant avec tout son attirail de chasse au milieu d'un cercle de nobles écossais, serait regardé avec tout autant d'étonnement qu'en aurait un de nos compatriotes à voir chevaucher le roi Georges en Irlande.

» Ici, les hommes ont en général les pommettes des joues proéminentes et le teint hâlé; ils sont maigres, actifs, et grands amateurs de danse. Puisque j'en suis sur ce chapitre, il faut que je vous parle des bals, qui sont très-fréquents. Quand un étranger entre dans un salon, il voit d'un côté toutes les dames tristement assises ensemble, et faisant bande à part; de l'autre côté, au bout de l'appartement, se tiennent leurs pensifs cavaliers, c'est-à-dire ceux qui prétendent à l'être : — il n'y-a pas plus de communications entre les deux sexes qu'entre deux camps ennemis. A la vérité, les dames se permettent quelques œillades, et les messieurs quelques soupirs; mais tout rapport plus intime est interdit. Enfin, pour mettre un terme aux hostilités, la dame patronnesse, intendante, ou comme il vous plaira l'appeler, désigne un monsieur et une demoiselle pour *marcher* un menuet; ce qu'ils exécutent avec une solennité qui tient du désespoir. Après que cinq ou six couples ont ainsi jeté et relevé le gant, tous se rangent pour la contredanse, chaque danseur pourvu d'une danseuse, toujours par la susdite dame patronnesse. De cette façon, ils dansent beaucoup sans souffler mot, et la soirée se termine à la satisfaction générale. J'ai dit à un gentilhomme écossais

que ce silencieux plaisir ressemblait à l'antique procession des matrones romaines en l'honneur de Cérès : à quoi il m'a répondu, pour ma peine (et je crois qu'il avait raison), que j'étais un grand pédant.

» Puisque j'ai nommé les dames, je déclare, pour vous montrer combien j'aime l'Écosse et tout ce qui tient à un si charmant pays; je déclare, dis-je (et permis à qui me démentira de me casser la tête), que les Écossaises sont dix mille fois plus belles et plus civilisées que les Irlandaises. Je vois d'ici vos sœurs Betty et Peggy se récrier sur ma partialité ; mais dites-leur tout platement que je me soucie de leur peau blanche, de leurs beaux yeux, de leur esprit, de... comme d'une pomme de terre. J'avance et soutiens, envers et contre tous, que les dames écossaises sont sans égales; et la preuve, c'est qu'elles-mêmes le disent. Mais trêve au sérieux : y a-t-il au monde langage qui aille mieux à une jolie bouche que le franc dialecte écossais? Les femmes le parlent ici dans toute sa pureté. Enseignez, par exemple, à une de vos sœurs à prononcer le *Whoar weell I gong* [1] en ouvrant la bouche aussi large que possible, et je gage ma vie qu'elle blesse au cœur le premier écoutant.

» Dans ce pays, une coquette est une rareté; mais, en récompense, que d'envieuses prudes n'y trouve-t-on pas! Ces jours-ci, comme j'entrais chez mylord Kilcoubry (ne vous étonnez pas, mylord est un gantier), la duchesse d'Hamilton (cette belle qui a sacrifié sa beauté à son ambition, et sa paix intérieure à un titre et à un carrosse doré) vint à passer en équipage : son impotent époux, ou, pour parler plus juste, le gardien de ses charmes, était à ses côtés. Aussitôt l'envie, sous la figure de trois femelles, commença à trouver faute à son irréprochable beauté. — « Quant à moi, dit la première, je pense et j'ai toujours pensé que la duchesse avait le teint beaucoup trop rouge. » — « Je suis absolument de votre avis, reprit la seconde, je la trouve trop pâle; cette teinte lui donne quelque chose de maladif. » — « Je vous dirai, ajouta la troisième en minaudant, que la duchesse aurait une assez belle

[1] *Where will I go?* Les Écossais accentuent d'une façon particulière et en ouvrant beaucoup la bouche.

bouche, s'il ne lui manquait des lèvres. » A cette remarque, chaque dame resserra les siennes comme pour prononcer la lettre P.

» Mais n'est-il pas malséant à moi, mon cher Bob, de médire des femmes avec lesquelles je n'ai à peu près rien à démêler? Il est certain qu'il y en a ici de fort belles, et il n'est pas moins sûr qu'il y a aussi de fort beaux hommes pour leur tenir compagnie. Un pauvre diable, laid et sans le sou, n'est sociable que pour lui seul, et des douceurs de cette sociabilité le monde me laisse jouir à l'aise. La nature vous a départi un extérieur propre à charmer les belles, et la fortune ne vous a rien refusé de ce qui peut leur plaire. Je ne vous envie pas ces biens, mon cher Bob, tant que je puis demeurer tranquille dans mon coin, riant de ce monde et de moi-même, l'objet le plus ridicule qu'il renferme. Mais vous voyez que le spleen me gagne, et peut-être l'accès durera-t-il jusqu'à votre réponse. Je sais que les nouvelles n'abondent pas à Ballymahon; donnez-les toujours telles quelles. Tout ce qui me viendra de vous sera bien venu. — Georges Conway a-t-il enfin mis une enseigne? John Binely a-t-il cessé de boire la goutte? Tom Allen s'est-il donné une perruque neuve? Mais je vous laisse à choisir ce que vous m'écrirez. Sachez du moins que tant que je vivrai vous aurez un véritable ami en votre dévoué, etc. [1].

» OLIVIER GOLDSMITH. »

Après un séjour de dix-huit mois à Édimbourg, où il fit maigre chère et vécut tristement, il obtint de son oncle la permission d'aller continuer ses études à Paris et à Montpellier. Il s'embarqua donc pour Bordeaux; mais une tempête le jeta dans un port d'Angleterre avec six ou sept Écossais voyageurs comme lui. Se trouvant tous d'humeur joviale, ils passaient

[1] Dans sa Notice, Walter Scott ne cite que quelques lignes de cette lettre : elle m'a paru curieuse à donner en entier comme échantillon du style épistolaire de l'auteur du *Vicaire de Wakefield*. Tous les détails qui précèdent sur son enfance, son séjour au collége, ses aventures de jeunesse, sont empruntés à l'ouvrage de Prior, récemment publié : *Life of Olivier Goldsmith*, 2 gros vol. in-8°.

au mieux leur temps dans une auberge, quand ils furent arrêtés, comme coupables d'avoir cherché à embaucher au service du roi de France les sujets de Sa Majesté britannique. Goldsmith s'efforça de prouver son innocence ; mais il n'en passa pas moins une quinzaine en prison, et aima mieux laisser croire qu'il avait été arrêté pour dettes, que de divulguer la vérité, qui eût nui à sa carrière. Cet incident fut d'ailleurs providentiel, car le vaisseau sur lequel il eût continué son voyage, si la prison n'y eût mis obstacle, fit naufrage à l'embouchure de la Garonne, et périt corps et biens. Un autre navire allait faire voile pour la Hollande ; changeant de projet avec sa mobilité ordinaire, Goldsmith s'y embarqua, et se rendit à Rotterdam, dans l'espoir, selon les uns, de gagner sa vie en enseignant l'anglais aux Hollandais, et, selon les autres, de suivre les cours du grand anatomiste Albinus et du célèbre chimiste Gaubius, tous deux professeurs à l'université de Leyde. Cette soif d'études n'était cependant qu'un prétexte qu'il donnait aux autres et à lui-même pour satisfaire ses penchants vagabonds.

Sans cesse exposé aux tentations qui ne l'assaillaient jamais euvain, il joua, gagna, perdit, à Leyde comme à Edimbourg, comme à Dublin, et, dépouillé de son dernier sou, commença son tour du monde, ayant pour tout bagage une chemise sur le dos, et pour unique ressource une confiance illimitée en la Providence. C'est dans le récit animé du fils aîné du vicaire qu'il faut lire ses aventures de voyage et les expédients auxquels il eut recours. Bien qu'il ait interverti l'ordre des faits, et placé son séjour à Londres avant ses excursions lointaines, à chaque ligne on reconnaît sa propre histoire. Entraîné par ses souvenirs, il a même négligé la partie morale. Georges est un assez triste héros de roman ; mais que de vérité dans ce caractère insouciant, spirituel, également capable du bien et du mal, vagabond par nature et par choix, ayant cependant un fonds d'honneur et un bon naturel ! C'est une curieuse étude de Goldsmith faite par lui-même. Bohémien civilisé, il eut l'art de parcourir l'Europe à pied et sans argent. En Allemagne et en Flandre, c'est son violon ou sa flûte qui lui valent du pain et un gîte. Parfois aussi il paye de son éloquence et raconte les traditions de son pays natal aux

paysans ébahis, comme jadis il l'a vu faire aux bardes errants d'Irlande. Plus d'une fois il poursuivit sur un sol étranger ces émotions de son enfance. En Italie, où son savoir musical était moins estimé, il allait de couvent en couvent, d'université en université, soutenant des thèses théologiques et philosophiques, battant ou battu, mais nourri et logé aux frais de sa parole. Il s'arrêta plusieurs mois à Padoue, et prit, dit-on, ses degrés de docteur à Louvain. Un voyage entrepris dans des circonstances aussi singulières et par un si bon juge de la nature humaine eût fait le sujet d'un livre des plus amusants. On ne comprend pas que Goldsmith, toujours en quête de ressources littéraires, n'ait pas songé à tirer parti de ces matériaux. Il n'en reste que la rapide esquisse qu'il en a donnée dans le Vicaire, son poëme du *Voyageur*, et quelques fragments épars çà et là dans ses ouvrages, surtout dans son *Histoire de la nature animée*, où ces passages trop rares jettent beaucoup de vie et de charme. Du reste, il appréciait bien tous les avantages de cette façon de voyager : « Les contrées, dit-il quelque part, prennent un aspect tout différent, selon la manière dont on les visite. Un homme qui roule à travers l'Europe en chaise de poste, et le pèlerin qui chemine pédestrement, tirent de ce qu'ils voient des conclusions très-opposées : « *Haud inexpertus loquor*. » Il erra environ dix-huit mois de la Hollande en Flandre, en Allemagne, en Italie, en Suisse, en France, tour à tour précepteur, étudiant, musicien, docteur. A Paris, il assista au cours alors très en vogue du chimiste Rouelle, qui venait de découvrir la composition du diamant. Peut-être dût-il à quelque lettre d'introduction ou à quelque rencontre fortuite l'honneur d'être présenté à Voltaire et à quelques beaux esprits de son temps [1]. Enfin, après deux ans d'absence, il regagna l'Angleterre, vers 1756.

La pauvreté l'y attendait avec toutes ses horreurs. Ses parents et ses amis d'Irlande avaient depuis longtemps cessé de lui faire passer de l'argent. Forcé, sous peine de mourir de faim, d'entrer comme sous-maître dans une pension, il y fut abreuvé de mille dégoûts : « Je me couchais tard et me levais tôt. Le maître me faisait la moue; la maîtresse me détestait

[1] Voyez la note 51 du *Vicaire*.

à cause de ma laideur. J'étais harcelé par les enfants, et je ne pouvais aller chercher un peu de politesse et d'égards au dehors. » Il conserva un si poignant souvenir de cet esclavage, que quelqu'un ayant par hasard nommé devant lui, en plaisantant, la pension à laquelle il avait été attaché, il rougit, et demanda si l'on prétendait l'insulter.

N'y pouvant plus tenir, il entra comme aide, ou plutôt comme homme de peine, chez un chimiste. Peu de mois après, il apprit qu'un de ses anciens condisciples était à Londres, et se présenta pour le voir. Il se plaisait souvent à raconter leur première entrevue. « C'était, disait-il, un dimanche : j'avais mis, comme on le pense bien, mes plus beaux habits; et pourtant Sleigh ne me reconnut pas. C'est là une de ces épreuves que la pauvreté impose aux malheureux !... Mais peu à peu la mémoire lui revint; je retrouvai son cœur d'autrefois aussi vif, aussi chaud que jamais. Il partagea sa bourse avec moi tant qu'il resta à Londres, et son amitié me fut sûre et fidèle. »

Ce secours inespéré et l'appui zélé de son compatriote lui permirent de s'établir comme médecin dans le voisinage du Temple[1]. Les clients vinrent en foule, mais non les honoraires. Pourtant Goldsmith ne négligeait point les apparences, si nécessaires pour réussir dans un certain monde. Il s'était tout d'abord acheté un habit de velours, d'occasion, il est vrai, mais encore propre; malheureusement l'étoffe un peu mûre céda et se déchira sur le devant. On y mit une pièce, hélas! trop évidente; et le pauvre docteur, sentant que ce fâcheux symptôme pouvait entraîner sa ruine, eut recours à l'expédient qu'Harpagon indique à la Merluche; il appliqua son chapeau sur la tache, et l'y maintint fort et ferme, contre vents et marée, exposant sa tête nue aux ouragans et aux averses, plutôt que de laisser voir sa misère. Cependant quelques malins amis surprirent son secret, et l'en raillèrent dans des temps plus heureux.

Mais, pauvre ou riche, c'était la même imprévoyance et la même largesse. Rencontrait-il un mendiant, il lui donnait tout ce qu'il avait sur lui, quitte à jeûner le jour même et

[1] École de droit et quartier des étudiants à Londres.

le lendemain. Il lui était arrivé, à l'âge de quinze ans, de se défaire de ses couvertures et de ses habits en faveur d'une pauvre veuve, transie de froid, qu'il avait trouvée un soir à la porte de son logement. Un frisson lui ayant rappelé, la nuit, qu'il n'avait plus rien pour se couvrir, il fendit son lit de plume, et s'y blottit comme dans un sac. De même que les sauvages, il eût donné son lit le matin, sans songer qu'il avait à se coucher le soir. Au plus fort de sa détresse, un aventurier vint lui confier qu'il allait manquer sa fortune, faute d'une ou deux guinées. Certaine duchesse dont la protection pouvait l'élever, disait-il, au faîte des grandeurs, avait une prédilection toute particulière pour les souris blanches. Il en avait découvert deux à acheter, sans tache et les plus jolies du monde; mais la somme dépassait ses moyens. Goldsmith, qui n'avait pas une guinée à sa disposition, lui remit sa montre pour aller l'engager. Il est inutile de dire qu'il ne vit plus ni l'homme, ni la montre, ni les rares souris blanches.

La compagnie mêlée au milieu de laquelle il vivait, moitié par entraînement, moitié par nécessité, l'exposait à être souvent dupe de pareils tours, et sa crédule bonhomie en faisait une proie facile pour les aigrefins. Il est probable qu'il a peint d'après nature le rusé Jenkinson, et l'éditeur de Properce, qui figure dans l'histoire de Georges, ainsi que les auteurs faméliques avec lesquels il se lamentait du peu de succès de ses opuscules; car, la médecine lui donnant à peine du pain, il songea à recourir aux belles-lettres. Il écrivait, compilait, travaillait pour le compte d'un libraire qu'il avait rencontré par hasard chez un de ses clients, et qui s'était engagé à lui fournir la table et le logement pour une année, avec un modique salaire, à la condition qu'il alimenterait un journal qui paraissait tous les mois. Le matin, en perruque de docteur, en habit de velours, Goldsmith courait voir ses malades, quand il en avait; le soir, déposant son faste pour la livrée plus modeste des muses, vêtu d'un habit noir râpé, les poches pleines de paperasses et la tête de projets, il allait de café en café glanant des nouvelles et des matériaux pour sa tâche du lendemain. Cependant l'horizon s'é-

claircissait : sans être riche, il n'était déjà plus pauvre. C'est alors qu'il écrivit à son beau-frère :

« Vous pouvez facilement imaginer quels obstacles j'ai eus à vaincre, isolé comme je l'étais, sans amis, sans recommandations, sans argent, sans impudence, et cela dans un pays où il suffit d'être né Irlandais pour ne pas trouver d'emploi. Beaucoup de gens, en pareille circonstance, eussent fini par l'eau ou par la corde. Malgré toutes mes folies, j'ai eu assez de principes et de force pour résister à cette double tentation.

» Je suppose que vous désirez savoir quelle est ma situation actuelle. Comme elle n'a rien dont je doive rougir et que le genre humain puisse blâmer, je ne vois pas de raison d'en faire mystère. Bref, avec très-peu de pratique comme médecin, et une très-mince réputation comme poëte, je trouve moyen de vivre. Il n'y a rien de tel que la pauvreté pour nous introduire dans le sanctuaire des muses; seulement elle devrait nous quitter à la porte. Mais le mal est qu'elle entre de compagnie, et que, d'introductrice devenue maîtresse du logis, elle en fait les honneurs.

» En apprenant que j'écris, vous allez, sans nul doute, vous imaginer que je meurs de faim, le nom d'auteur vous rappelant naturellement un grenier et ses misères. Je ne juge pas à propos de détromper mes amis sur ce point; mais, que je mange ou que je jeûne, que je sois logé au premier ou au cinquième étage, je me souviens toujours d'eux avec tendresse. Mon pays même a une large part dans mes affections. Inexplicable amour que ce *mal du pays !* comme le nomment les Français: inexplicable du moins de la part d'un homme qui n'y a jamais été grandement choyé, et qui n'en a rapporté pour tout bien que son *brogue*[1] et ses sottises. Assurément mon affection est aussi ridicule que celle de cet Écossais qui refusa de se laisser guérir de la gale, parce qu'elle lui remettait en mémoire sa femme et *bonny* Inverary. »

Après un piquant tableau des plaisirs peu raffinés de l'Ir-

[1] L'accent irlandais, presque aussi fort que l'accent gascon, est un sujet d'éternelles railleries pour *John Bull*, qui reconnaît partout, à ce signe indélébile, son homme lige, le pauvre *Paddy*.

lande, de son ignorance, de ses superstitions, il s'étonne encore de ne pouvoir s'en passer, et d'éprouver loin d'elle toutes les angoisses de l'absence. Puis, par un retour de cœur: « C'est, dit-il, que vous, mon cher ami, et un petit nombre de personnes qui font exception à la loi générale, habitez là-bas et me manquez ici. » Il se promet d'aller passer trois semaines dans son pays natal: « Mais, croyez-moi, ajoute-t-il, j'irai uniquement pour vous voir, non pour faire de l'effet ou lever des impôts. Je ne veux ni exciter l'envie, ni solliciter les faveurs; et par le fait, les circonstances s'y opposent; car je suis trop pauvre pour être un objet de curiosité, et trop riche pour avoir besoin de secours. »

Il entreprit de publier par souscription un *Essai sur la littérature polie de l'Europe*, et en appela au crédit de ses amis pour recommander l'ouvrage. D'un tour de roue, la fortune l'avait rejeté au point d'où il était parti; mais il ne se laissait pas abattre. Dans une lettre récemment retrouvée, et adressée à son ancien correspondant Bob, il plaisante gaîment sur les rigueurs du sort et sur la vengeance qu'en tirera la postérité.

« .... Je suis sérieusement en colère de votre silence. Savez-vous bien, monsieur, qui je suis, et ce que je suis? Savez-vous bien qui vous avez offensé? Un homme dont la réputation littéraire peut être un de ces jours discutée avec le plus profond respect dans un commentaire allemand ou un dictionnaire hollandais; dont vous verrez probablement le nom précédé d'un *Doctissimus doctissimorum*, ou affublé d'une longue terminaison latine, comme qui dirait *Goldsmithius* ou *Gubblegurchius*, ou quelque autre son aussi rude à l'oreille qu'une râpe de noix muscade à la langue! Méditez là-dessus. Malédiction, monsieur! Qui suis-je?..... J'avoue que mes pervers contemporains ne m'ont pas rendu jusqu'ici les honneurs auxquels j'ai droit. Je n'ai pas encore vu mon visage se réfléchir en vives teintes rouges ou blanches sur les enseignes des faubourgs; les fabricants de mouchoirs de poche ne connaissent encore ni mes mérites ni ma physionomie, et les tourneurs de tabatières eux-mêmes n'ont pas encore travaillé à ma célébrité. Mais ce sont autant de Vandales, de barbares, d'ignorants. Un jour viendra, gardez-vous

d'en douter (et puissiez-vous vivre encore une couple de centaines d'années pour voir ce jour), où les Scaligers et les Daciers justifieront mon caractère, donneront au public de savantes éditions de mes œuvres, enrichies de copieux commentaires du texte. Vous verrez comme ils traiteront les lourds critiques qui me dédaignent maintenant, ou qui oseraient m'attaquer alors! comme ils se lamenteront que tant de génie ait été méconnu! Si jamais mes ouvrages se font jour jusqu'en Tartarie ou en Chine, savez-vous ce qui adviendra? Supposons un Chinois Owanowitzer instruisant un Tartare Chianobacchi : vous voyez que j'emploie des mots chinois pour montrer mon érudition, comme je ne manquerai pas de montrer tout à l'heure celle de mon Chinois, en le faisant parler comme un Anglais. Voici à peu près le sujet de la leçon :

» Olivier Goldsmith florissait du dix-huitième au dix-neuvième siècle. Il vécut jusqu'à l'âge de cent trois ans, et peut à juste titre être appelé le soleil de la littérature et le Confucius de l'Europe. Une foule de ses premiers écrits, à l'éternel regret du monde savant, sont restés anonymes, et se sont probablement perdus, parce qu'ils étaient confondus avec d'autres. Le premier ouvrage avoué par lui, que possède l'univers, a pour titre: *Essai sur l'état actuel du goût et de la littérature en Europe;* livre qui vaut son poids, non d'or, mais de diamants! Il y explique avec une rare profondeur ce qu'est le savoir, et ce qu'il n'est pas. Il y démontre que les sots ne sont point hommes d'esprit, et qu'il y a pourtant beaucoup d'hommes d'esprit qui ne sont que des sots!

» Mais comme je ne veux fatiguer ni mon philosophe chinois, ni vous, ni moi, je terminerai là mon panégyrique, afin de vous laisser le temps d'admirer. Je me sens moi-même en verve d'admiration. Permettez donc que je contemple mon futur individu, et, comme disent les écoliers, que je mette pied à terre pour me regarder passer à cheval. Eh bien! maintenant que me voilà descendu de mon Pégase, où diable *est moi*? O Dieu juste! ici, dans un grenier, écrivant pour un morceau de pain, et m'attendant à être harcelé et harassé par ma laitière, qui veut que je lui paye son mémoire!

» Quoi qu'il en soit, mon cher Bob, dans la pénurie ou

l'affluence, grave ou gai, je suis et serai toujours tout à vous. »

Il destinait les profits de la souscription à s'équiper pour un voyage d'Asie, la compagnie des Indes l'ayant nommé médecin-chirurgien d'un des comptoirs de la côte de Coromandel. On lui avait représenté ce poste comme très-avantageux, et c'est ce qui le décidait.

« J'ai peut-être tort, écrivait-il à son beau-frère, de ne pas me contenter de ce que je possède, quelque peu que ce soit. Car, si je viens à me demander sérieusement de quoi ai-je besoin? Je n'ai rien à répondre. Mes désirs sont aussi capricieux que cette femme grosse qui voulait un morceau du nez de son mari. Je n'ai point de certitude que tout ce que l'on me dit soit vrai; et pourquoi ne vivrais-je pas comme tant de gens de plus de mérite que moi, qui se sont tirés d'affaire avec de plus minces ressources?... D'autre part, quand je songe que je puis acquérir une indépendance aisée pour le reste de ma vie, quand je pense à la dignité que réclame la philosophie pour s'élever au-dessus du mépris et du ridicule; quand je pense, dis-je, à tout cela, je me sens prêt à embrasser toute occasion de rompre avec le vulgaire, de me séparer de lui par les circonstances comme je le suis déjà par les sentiments. »

Il était dans la nature de Goldsmith d'avoir de ces élans, et dans son caractère de ne jamais les suivre. « Je manque, dit-il plus loin, de fermeté par constitution, et de cette disposition virile qui seule fait les grands hommes. Cependant je m'amenderai, puisque je connais mes défauts. »

C'était chose plus facile à dire qu'à faire. Soit irrésolution habituelle, soit que les fonds lui eussent manqué, il renonça bientôt au voyage de l'Inde, et se mit sur les rangs pour être nommé aide-chirurgien dans un hôpital; il échoua, et retomba de toute la hauteur de ses espérances à la merci du libraire Griffith, dont il avait eu à se plaindre, et avec lequel son engagement n'avait pu tenir que cinq mois. Il recommença donc à vivifier de son esprit le style lourd et terne de quelques Revues, et à dépenser plus d'imagination qu'il ne lui en eût fallu pour faire un livre à composer des articles enfouis dans les journaux, « à côté d'annonces et de recettes pour

guérir les morsures des chiens enragés. » Cependant plusieurs de ses essais furent remarqués ; on en parla, on le pilla, et, pour mettre un terme à ce brigandage, il les fit imprimer sous son nom. Dans la préface, il se compare à un homme gras au milieu d'affamés, qui, lorsque ses compagnons de souffrance se proposent de se régaler du surplus de sa personne, revendique au moins la première tranche.

Encouragé par ce succès, il fit paraître à courts intervalles ses *Lettres d'un Philosophe chinois*, imitation des *Lettres persanes* de Montesquieu, fort au-dessous du modèle, mais qui n'en ont pas la licence. Il n'y aborde nulle part les hautes questions traitées par le légiste français, et se borne à des critiques de mœurs, vives, spirituelles, réservées, mais sans profondeur. Elles plurent néanmoins au public, et une nouvelle édition fut publiée sous le titre du *Citoyen du Monde*. Goldsmith se trouvait alors en relation avec Richardson et Smollett : il s'était frayé un chemin jusqu'à Johnson, ce pacha de la littérature anglaise, ce Léviathan du 18e siècle, comme on le nommait plaisamment, dont les arrêts faisaient et défaisaient les réputations, et dont les moindres paroles, dûment enregistrées par son biographe Boswell, remplissent aujourd'hui dix volumes. Goldsmith eut le bonheur de plaire à ce monarque, qui voulait, comme l'auteur du *Vicaire* en fit plus tard l'observation, changer à son profit la république des lettres en une monarchie absolue : cependant il se montra bon prince avec son nouveau protégé ; il le loua, le défendit contre les attaques des envieux, traita les faiblesses de l'homme avec indulgence, tout en encourageant les inspirations du poëte avec une affectueuse supériorité.

Ce fut au commencement de leur liaison que la nécessité, qui a fait faire tant d'œuvres remarquables, dicta à Goldsmith son *Vicaire de Wakefield*. Johnson se chargea du placement du manuscrit, et raconte lui-même en ces termes comment la chose se passa : « Je reçus un matin, dit-il, un message du pauvre Goldsmith, qui m'écrivait qu'étant fort empêché et hors d'état de venir me voir, il me suppliait de passer chez lui le plus tôt possible. Je lui envoyai une guinée, et promis de ne pas me faire attendre. J'y allai en effet dès que je fus

habillé ; il était dans un violent état d'exaspération contre son hôtesse, qui l'avait fait arrêter pour dettes. Ma guinée avait déjà été échangée contre une bouteille de vin de Madère, et il en avait un verre devant lui. Je bouchai la bouteille, l'engageai à se calmer, et commençai à chercher avec lui des moyens de le tirer d'embarras. Il me dit alors qu'il avait un roman prêt à livrer à l'impression, et me le montra. Je le parcourus, j'en vis le mérite ; et ayant assuré à sa persécutrice que je serais bientôt de retour, j'allai chez un libraire, et lui vendis l'ouvrage soixante louis. Je rapportai la somme à Goldsmith, qui paya son loyer, non sans gourmander l'hôtesse d'avoir si mal agi. »

Quoi qu'ait pu dire Johnson après coup de sa perspicacité, il est probable qu'il ne fut pas tout d'abord frappé des mérites du *Vicaire de Vakefield*, et qu'il n'en prévit pas plus l'immense succès que le libraire, qui, après avoir acheté le manuscrit, le garda deux ans par devers lui, et n'osa l'imprimer que lorsque la publication du *Voyageur* eut assuré la réputation de Goldsmith.

Ce poëme remarquable valut enfin à son auteur la célébrité à laquelle il aspirait depuis si longtemps. C'était le fruit de ses voyages : il y avait resserré en quelques vers nerveux et concis ses impressions sur les contrées qu'il avait parcourues, ses jugements sur les peuples qu'il avait visités. La première partie, composée en Suisse, avait été envoyée à son frère Henri, auquel il dédia l'ouvrage plus tard. Au milieu d'ennuis toujours renaissants, et malgré le gaspillage obligé de sa pensée, le poëte revenait sans cesse à son œuvre de prédilection : il en élaguait certains passages, en ajoutait de nouveaux, et ne se lassait point de corriger. Il profita de son intimité avec Johnson pour lui soumettre son poëme. Ils le revirent ensemble, et l'habile critique aida, dit-on, à lui donner ce poli élégant, cette pureté classique, qui le placèrent si haut dans l'estime des juges éclairés.

Les Revues l'annoncèrent avec éloge. Mû par un louable désir d'en hâter la popularité, Johnson le lut dans des cercles choisis, et l'impression fut tellement favorable, qu'à la suite d'une de ces lectures, miss Reynolds, qui avait vu Golds-

mith chez son frère, et l'avait pris en aversion à cause de sa laideur, s'écria « que désormais elle ne pourrait plus le trouver laid! » Des hommes distingués le recherchèrent et lui offrirent leur amitié. Jaloux de s'élever au niveau de tant d'honneurs, Goldsmith prit le costume officiel de médecin, le manteau écarlate, la perruque, la canne à pomme d'or, et se fit présenter au *Club littéraire*, composé alors de tous les beaux esprits du jour. Il lui en coûta cependant de renoncer à ses anciennes habitudes, de déserter les lieux de rendez-vous publics, où il trouvait à s'amuser à peu de frais. Aussi disait-il quelquefois avec un soupir: « Il faut s'imposer de bien grands sacrifices pour être admis dans la bonne compagnie: me voilà banni d'endroits où je riais tout à mon aise et passais mon temps fort agréablement! »

Dans le nouveau monde où il avait voulu avoir accès, il ne riait plus, mais on riait de lui. Le mélange de candeur et de crédulité qui faisait le fond de son caractère, une certaine lenteur à trouver le mot juste, une sorte d'étourderie de pensée qui, dans la conversation, le menait parfois à l'absurde, une vanité naïve et sans discernement, des manières gauches et un peu vulgaires, le livraient presque sans défense aux railleurs. Ses qualités mêmes lui étaient imputées à mal. Il est curieux de voir de quel point de vue un baronnet anglais juge la conduite de l'homme de lettres dans une circonstance délicate où Goldsmith montra, à la vérité, peu de tact, mais beaucoup de cœur et un rare désintéressement.

« J'avais une audience, dit sir John Hawkins, du feu duc, alors comte, de Northumberland; je trouvai Goldsmith dans l'antichambre, et lui demandai ce qui l'amenait.— Une invitation de sa seigneurie, me dit-il. J'abrégeai mon affaire, et en donnai pour raison que le docteur Goldsmith attendait au dehors. Le comte me demanda si je le connaissais. Je répondis que oui, ajoutant ce que je crus propre à le recommander. Je me retirai, et l'attendis dans la première salle afin de le ramener chez lui. Lorsqu'il sortit, je m'avançai à sa rencontre, et m'informai du résultat de l'entrevue. Le comte, répliqua-t-il, m'a dit qu'il avait lu mon poëme, qu'il en avait été ravi; que, nommé lord lieutenant d'Irlande, et ayant

appris que j'étais Irlandais, il désirait faire quelque chose qui me fût agréable ! — Et qu'avez-vous répondu à une offre si gracieuse ? — Rien, sinon que j'avais là-bas un frère ecclésiastique qui avait besoin d'appui ; que, pour moi, je comptais peu sur les promesses des grands, et m'en reposais sur les libraires du soin de me faire vivre ; que c'étaient, à mon sens, mes meilleurs amis, et que je n'étais point disposé à les abandonner pour d'autres. — C'est ainsi, continue le baronnet, que *cet idiot* entendait les affaires de ce monde, se jouait de la fortune, et repoussait la main qui s'offrait à l'aider. »

Sans l'accabler d'un si brutal dédain, ses autres nobles amis ne laissaient échapper aucune occasion de lui tendre des piéges, où, de son côté, il était toujours pris. Un jour que Burke traversait la place de Leicester, allant dîner chez sir Josué, il aperçut Goldsmith au milieu d'une foule de curieux qu'attiraient le costume et l'aspect singulier d'étrangères qui s'étaient mises aux fenêtres d'une des maisons du square. Burke poussa du coude la personne à laquelle il donnait le bras. « Voyez-vous Goldsmith, dit-il, debout, les deux mains dans ses poches, absorbé par quelque profonde méditation ? — Oui. — Eh bien, observez ce qui se passera tout à l'heure entre nous. » Ils continuèrent leur route, et arrivèrent chez sir Josué : Goldsmith ne tarda pas à les suivre. Burke lui rendit à peine son salut, et affecta la plus grande froideur. Son ancien condisciple, d'abord vexé, puis inquiet, finit par lui demander en quoi et comment il avait eu le malheur de l'offenser. Burke refusa de s'expliquer. Enfin, après beaucoup d'instances : « Puisque vous le voulez absolument, dit-il, je vous avouerai que je ne puis rester lié avec un homme qui s'affiche d'une manière aussi inconvenante que vous venez de le faire sur la place publique ! » Goldsmith proteste avec beaucoup de vivacité qu'il ne sait de quoi il s'agit. « Comment ! reprend Burke, ne vous êtes-vous pas écrié, il n'y a qu'un instant : Il faut que ces gens soient bien stupides pour s'arrêter à regarder avec tant d'admiration ces Jézabels fardées, tandis qu'ils laissent passer un homme de mon mérite sans seulement y prendre garde ? »

Goldsmith, frappé d'épouvante, s'écria : « Sûrement, mon

cher ami, je n'ai pas dit cela. — Si vous ne l'aviez pas dit, comment l'aurais-je su? répliqua Burke. — C'est vrai, répondit Goldsmith en toute humilité : j'en suis désolé, c'était très-ridicule! *Je me rappelle bien* que quelque chose de pareil m'a passé par l'esprit, mais je ne croyais pas l'avoir dit haut. »

Malgré ce trait de malice, Burke aimait sincèrement Goldsmith; il n'en était pas de même de Boswell, qui lui enviait l'amitié de Johnson, du comédien Garrick, qui le harcelait de mille petites épigrammes, et de la foule qui suivait la chasse dès qu'un des chefs avait donné le signal. Quand Goldsmith commença à trouver que les choses allaient trop loin, il prit sa revanche avec autant d'esprit que de bon goût; il écrivit sa célèbre pièce de vers intitulée *les Représailles*. Tout le club y était passé en revue. Les caractères et les défauts de chacun y étaient peints avec plus de vérité que de fiel. C'est une satire où il y a de la bonhomie et du mordant sans que l'un nuise à l'autre. L'épitaphe de Garrick est un modèle de mesure et de finesse. Il est impossible de mieux flageller les ridicules et les travers de l'homme, tout en faisant largement la part de ce qu'il avait de bon. Johnson, Cumberland et Reynolds furent seuls épargnés. Cette saillie eut l'effet qu'en attendait l'auteur : elle rétablit l'équilibre entre lui et ses compagnons.

Il avait de nouveau abandonné la médecine, ou plutôt elle l'avait abandonné, et il ne subsistait plus que des travaux littéraires qu'il expédiait au jour le jour, sans les signer, à la solde du libraire Newbery, qui lui en payait le montant d'avance en billets de 8 à 10 louis. Il publia ainsi une Vie de Voltaire, plusieurs traductions du français, un *Choix de Poésies*, des lettres sur l'histoire d'Angleterre, attribuées à lord Lyttleton, qui contiennent un excellent abrégé des annales de la Grande-Bretagne.

Pendant qu'il travaillait à cette compilation, il lisait chaque matin les œuvres de Hume, de Rapin, quelquefois de Kennett, à peu près ce qu'il lui en fallait pour faire le sujet d'une lettre, prenant note au fur et à mesure des passages qui le frappaient, et y ajoutant ses remarques. Il sortait ensuite à pied ou à cheval, avec un ou deux amis, rentrait pour dîner, passait le reste du jour à table, non à boire (il n'en

eut jamais l'habitude), mais en joyeuses causeries. Lorsqu'il montait se coucher, il emportait ses livres et ses papiers, et écrivait ordinairement un chapitre dans son lit, avant de s'endormir, avec autant de facilité qu'il en eût mis à écrire une lettre ordinaire. Tous ces matériaux étant préparés d'avance, ce dernier travail lui coûtait peu.

Il fit de même ses *Abrégés de l'histoire de Rome et d'Angleterre*, remarquables par la lucidité du style et par la manière nette dont les faits principaux sont présentés, sans commentaires inutiles et sans détails oiseux. Cependant le ton général de son histoire d'Angleterre lui attira le ressentiment des wighs les plus zélés : ils l'accusèrent de trahir les libertés du peuple. « Dieu sait pourtant, disait-il, que je n'avais pas en tête une seule pensée pour ou contre la liberté. Je ne visais qu'à faire un livre de grosseur raisonnable, et qui, comme dit l'écuyer Richard, ne fît de mal à personne, s'il ne pouvait faire de bien. »

Il eût pu ajouter : « et qui me rapportât le pain du jour et du lendemain. » C'était là en effet son unique ambition dans ces travaux secondaires, auxquels il mettait quelquefois une négligence incroyable. On en raconte un trait tout à fait caractéristique.

Comme il s'occupait de son Histoire grecque, Gibbon entra un jour chez lui : « Vous ne pouviez venir plus à propos, lui dit Goldsmith, voilà une heure que je cherche à me rappeler le nom de ce roi indien qui donna tant de tracas à Alexandre. » Gibbon, qu'amusait sa perplexité, voulant le railler et le punir de sa paresse à faire des recherches, lui répondit : « Rien de plus simple, c'est Montezuma. » Goldsmith hésita un moment, comme s'il eût eu quelque grave scrupule; puis il reprit : « Sans nul doute, vous devez avoir raison. » Et il écrivit Montezuma. Gibbon, le voyant prendre la chose au sérieux, craignit que la plaisanterie n'allât trop loin, et, se frappant le front, il s'écria au bout d'un moment : « Non, non, je me trompais; c'est Porus que j'ai voulu dire. »

Une autre fois, étant à Windsor, il pria deux de ses amis de terminer en son absence une feuille de son Histoire naturelle, qu'il avait laissée sur sa table, et qu'on lui demandait

pour l'impression. Il s'agissait d'ornithologie; et plusieurs des volumes où il avait puisé étaient restés ouverts sur son pupitre. Les deux amis convoqués se trouvèrent ensemble à l'heure dite, et se regardèrent en riant. « Avez-vous étudié les oiseaux ? demanda l'un. — Pas le moins du monde, répondit l'autre; et vous ? — Moi non plus; à peine si je distingue un cygne d'une oie; mais mettons-nous toujours à l'œuvre. » Ils le firent, et s'en tirèrent presque aussi bien que Goldsmith, qui n'était guère plus grand naturaliste qu'eux. Johnson disait en parlant de cette entreprise : « Goldsmith écrit une histoire naturelle qui sera aussi vraie et aussi amusante qu'un conte arabe. »

Nous devons ajouter, à l'honneur de Goldsmith, et en dépit de tous ces quolibets, qu'il avait loué une chambre dans une ferme à quelques milles de Londres, pour se rapprocher de ses modèles et les avoir sans cesse sous les yeux. Si son livre ne peut se classer haut comme science, il offre du moins des points de vue intéressants, donnés dans un style toujours clair, souvent élégant, et animé de souvenirs personnels qui prêtent du charme et de la vie aux descriptions.

Goldsmith rechercha aussi les succès dramatiques; *the Good natured Man* (le Bon Homme) fut joué au théâtre de Covent-Garden, le 29 janvier 1768. Le principal personnage, toujours dupe des autres et souvent de lui-même, était un calque plaisant des propres faiblesses de l'auteur, et le franc comique du caractère de Croaker sauva la pièce, que la scène des baillis avait mise en danger. Goldsmith retira cinq cents louis des représentations. Il loua aussitôt un appartement au second, augmenta sa dépense, et se livra plus que jamais à son malheureux penchant pour les jeux de hasard. Les dettes et la misère revinrent bientôt de compagnie, et force lui fut de reprendre sa chaîne. Cependant ces fugitives heures de gloire allumèrent son ambition. Il travaillait en secret à son *Deserted Village*. Quoique écrivant assez rapidement la prose, il était fort lent dans ses compositions poétiques, non par stérilité d'imagination, mais parce qu'il passait beaucoup de temps à aiguiser le sentiment, à polir, à chercher l'expression. Il fut, de son propre aveu, cinq ans à réunir dans ses promenades les matériaux de ce poëme, et deux ans à les

mettre en œuvre. Il esquissait d'abord une partie de son plan en prose, et y jetait sans ordre toutes les idées qui lui venaient à l'esprit; puis il commençait à les versifier, les choisissant ou les repoussant, selon qu'elles convenaient au sujet. Quelquefois il écrivait de suite plusieurs vers composés en marchant; mais il les revoyait avec un soin tout particulier, de peur qu'ils ne fissent tache. Il montra un jour à l'un de ses amis le début du poëme; il avait fait dix vers dans sa matinée, et paraissait ravi : il les récita avec une joie d'enfant. « Vous conviendrez que ce n'est pas de trop mauvaise besogne, et que j'ai bien gagné mon congé! Si vous n'avez pas d'autre engagement, vous devriez faire avec moi le *dimanche du savetier.* »

C'était ainsi qu'il avait coutume de nommer ses jours de grandes réjouissances, qui du reste se passaient de la façon la plus innocente. Trois ou quatre de ses amis intimes se réunissaient chez lui vers dix heures pour déjeuner; à onze, on s'acheminait par la route de la Cité, à travers champs, jusqu'à Highbury Born, où l'on dînait. A six heures du soir, on prenait le thé à *White Conduit house*, et la journée se terminait par un souper au café Grec, au café du Temple, ou à la taverne du Globe, dans Fleet-Street. On avait à dîner un fort bon ordinaire, deux plats et de la pâtisserie, à dix pence (vingt sous) par tête, y compris les deux sous pour le garçon. La compagnie se composait de quelques gens de lettres, d'étudiants en droit et de braves citoyens retirés du commerce. Toute la dépense de ce jour de fête ne s'élevait pas à plus de quatre ou cinq shellings (cinq ou six francs), pour lesquels on avait eu du grand air, de l'exercice, une nourriture saine, l'exemple de manières simples et naturelles, et une conversation agréable.

Le *Village désert* fut accueilli avec enthousiasme. Goldsmith avait osé y être lui tout entier. Ses souvenirs d'enfance, la maison paternelle, les plus chers objets de ses affections, ces sites tant regrettés vers lesquels son cœur se tournait avec amour, il avait tout réuni dans un cadre heureusement choisi. La vérité, poétique et pleine de charme, n'y était pas un moment altérée. Les plus humbles objets, ennoblis par les sentiments qu'ils rappelaient, devenaient importants

et pittoresques. L'éditeur fit tout à la fois preuve d'intelligence et de générosité en envoyant cent louis à Goldsmith, qui n'en voulut, dit-on, garder que la moitié; mais la vente du poëme lui rapporta plus tard bien au delà. Lissoy, près de Ballymahon, dont son père et son frère avaient eu successivement la cure, est le lieu qu'il a peint. On montre encore avec orgueil l'église qui couronne la hauteur voisine, le moulin et le lac. Le buisson d'aubépine a subi les inconvénients de sa célébrité : il a été mutilé par les admirateurs du poëte, qui en ont tiré des cure-dents, des boîtes, et d'autres reliques classiques. Nous eussions mieux aimé, pour notre part, le laisser fleuri et debout, vivant et verdoyant comme les vers qui l'ont immortalisé. Qui ne se rappelle la touchante peinture du pasteur « cher à toute la contrée, et plus que riche avec quarante louis par an? » C'était un dernier hommage rendu par Goldsmith aux vertus de son père et de son frère aîné.

Peu après la publication du *Village désert*, il fit représenter une pièce intitulée *She stoops to conquer* (Elle se courbe pour vaincre)[1]. « Si le but d'une comédie est de faire rire, dit Johnson, jamais pièce ne remplit mieux son mandat. » Cependant le succès fut contesté. Lors de la première représentation, Goldsmith se promenait, entre sept et huit heures, dans le parc de Saint-James, et ce ne fut que sur les remontrances d'un de ses amis, qui lui dit que sa présence était indispensable, au cas où il y aurait des coupures à faire, qu'il se décida à se rendre au théâtre. Il y entra au milieu du cinquième acte, juste au moment où les sifflets protestaient contre l'improbable méprise de Mrs. Hardcastle, qui se croit à quarante milles de chez elle, tandis qu'elle est dans ses propres domaines et à quelques pas de sa maison. « Quoi? qu'y a-t-il? demanda Goldsmith, terrifié du bruit des sifflets. — Bah! dit le directeur Colman, qui était dans les coulisses, les *pétards* vous font peur, quand il y a deux heures que nous sommes assis sur un baril de poudre! »

Goldsmith lui en voulut de cette épigramme, et surtout

[1] Elle a été imitée en français sous le titre de la *Fausse Auberge*, et jouée à Paris en 1789.

du peu de soin qu'il avait mis à monter la pièce. Elle triompha malgré tout, et eut une immense vogue, mais qui ne suffit point à tirer l'auteur d'embarras. De plus en plus endetté, chaque jour il redoublait d'efforts et de travail. Dans ces circonstances difficiles, il eut le courage de refuser d'écrire comme journaliste à la solde du ministère, dont il ne partageait pas les opinions. « Je puis suffire à mes besoins sans me mettre aux gages d'aucun parti, » avait-il répondu à la personne chargée de lui faire des ouvertures; « permettez donc que je n'accepte pas votre offre. »

Cependant le terme de ses soucis et de ses travaux approchait. Attaqué depuis longtemps d'une infirmité grave que ses occupations sédentaires avaient amenée, il tomba tout à fait malade, voulut se traiter lui-même, et succomba le 14 avril 1774, à l'âge de quarante-cinq ans. On lui éleva par souscription un monument à Westminster, avec une inscription latine du docteur Johnson, dont voici la traduction littérale :

PAR L'AFFECTION DE CEUX QUI LE CONNURENT,
PAR LA FIDÉLITÉ DE SES AMIS,
PAR LA VÉNÉRATION DE SES LECTEURS,
CE MONUMENT A ÉTÉ ÉRIGÉ A LA MÉMOIRE
D'OLIVIER GOLDSMITH.
POÈTE, PHILOSOPHE, HISTORIEN,
IL NE NÉGLIGEA AUCUNE DES BRANCHES DE L'ART D'ÉCRIRE,
ET N'EN ABORDA PAS UNE QU'IL NE L'ENNOBLIT.
SOIT QU'IL EXCITAT LE SOURIRE,
SOIT QU'IL FIT COULER LES LARMES,
C'ÉTAIT UN DOUX ET PUISSANT MAITRE DU COEUR HUMAIN!
GÉNIE TOUR A TOUR SUBLIME ET NAÏF,
AUCUN SUJET NE FUT TROP ÉLEVÉ POUR LUI :
SON STYLE EST A LA FOIS NOBLE, ÉLÉGANT, GRACIEUX.
IL NAQUIT EN IRLANDE, A PALLAS,
DANS LA PAROISSE DE FORNEY,
COMTÉ DE LONGFORD, LE 29 NOVEMBRE 1731 [1].
ELEVÉ A DUBLIN, IL MOURUT A LONDRES, LE 4 AVRIL 1774.

[1] Le docteur Johnson avait été mal informé; Goldsmith était né le 10 novembre 1728, comme nous l'avons dit plus haut.

Goldsmith était petit, robuste et bien fait; il se piquait de pouvoir endurer de grandes fatigues, et en avait donné la preuve dans ses longs et pénibles voyages sur le continent. Il était pâle, marqué de petite vérole. Son front bas et proéminent faisait saillie sur ses yeux, et l'expression générale de sa figure, au premier aspect, était commune; mais on ne pouvait l'examiner longtemps sans y découvrir de profondes habitudes d'observation et de réflexion.

Quant à son caractère, il est tout entier dans ses œuvres et dans quelques passages des lettres que nous avons citées. Il dut son génie à Dieu, ses défauts et ses qualités aux influences diverses qui entourèrent son enfance. Tout occupé d'observer les autres, son esprit ne lui servit jamais de guide. Il se laissait souvent duper les yeux ouverts, parce qu'il lui en coûtait trop de refuser, et qu'il était pris d'une sorte de pudeur et de crainte à l'idée de démasquer une turpitude, et de faire rougir la figure humaine, « qu'il avait appris de bonne heure à contempler avec amour et respect. » L'ingénuité de l'enfant s'alliait en lui à la vue perçante du philosophe. Il eût fort bien pu accepter avec le docteur Primrose le billet à vue sur l'honnête voisin Flamborough, et faire avec Moïse le marché de la grosse de lunettes vertes; mais il n'en eût pas moins connu le rusé Jenkinson, et, au lieu de s'irriter contre lui, il l'eût plaint de faire de son esprit un si mauvais usage. Le sentiment de ses propres faiblesses lui donnait une indulgence sans limites pour celles d'autrui. Il soutenait que la vanité était le plus grand mobile des actions humaines, et avouait qu'elle avait été pour lui un puissant stimulant qui lui avait inspiré quelques bonnes choses et beaucoup de sottises. Il ne justifia jamais ses défauts, mais chercha au contraire à en préserver autrui. Généreux et prodigue jusqu'à l'extravagance, il fit l'éloge de l'ordre, et montra, dans l'histoire de sir William Thornhill, l'abus d'une qualité qui allèche les fripons et les flatteurs. De même, il signala, dans les aventures d'un « philosophe vagabond qui perd la joie du cœur en courant après la fortune, » les inconvénients de son humeur errante et voyageuse. Il plaça le phare près de l'écueil où il avait échoué. Son âme bonne et compatissante ne s'exhala jamais en plaintes amères contre le

sort, en récriminations contre ses semblables. Seul à souffrir de ses propres folies, il ne s'en prit à personne de la part de soucis qu'il s'était faite : il est vrai qu'il ne fut jamais complétement malheureux. La mobilité de son esprit, la bonté de son cœur, sa bienveillance universelle, lui ouvraient d'intarissables sources de jouissances dans le présent, et son imprévoyance lui épargnait du moins les chagrins à venir. Son cœur était resté candide et jeune comme aux jours de son enfance : ses plus heureuses inspirations sont empreintes du souvenir de cet heureux temps; mais le monde où il vécut à Londres était trop raffiné et trop artificiel pour comprendre ses grâces naïves et parfois puériles; aussi furent-elles mieux senties du public que de son cercle de prétendus amis. Là, on taxait d'absurdités ses distractions, d'envie son franc-parler. On jugeait rigoureusement ses prétentions aux saillies, et son ardeur à se lancer dans des luttes de bons mots, où, s'il ne brillait pas toujours, il n'avait pas le dessous aussi souvent qu'on l'a dit.

Enclin naturellement à la vertu, il manqua quelquefois de force pour la mettre en pratique; mais il ne cessa de l'honorer, et de la proposer comme l'unique but auquel tous doivent tendre. Homme, il fut aimé, admiré, regretté; poëte, il n'a pas été surpassé dans la voie qu'il s'est ouverte. Il eut beaucoup de la concision de Pope sans sa monotonie, et parfois la plénitude de Dryden sans son enflure. Élégant et vrai dans ses descriptions, recherché sans fausse délicatesse, et correct sans insipidité, il excella dans une des grandes difficultés de la poésie, dans la grâce et la facilité des transitions; mais ce fut surtout la délicatesse de ses sentiments qui lui mérita la popularité qu'il conserve encore aujourd'hui.

Romancier, il a composé l'inimitable *Vicaire de Wakefield*. Pendant les deux années qui s'écoulèrent entre l'achat du manuscrit et sa publication, il eût pu le revoir. Il ne le fit pas, et en donna, dit-on, pour raison, que l'ouvrage étant payé, il ne gagnerait rien à le perfectionner. Il est peu probable que ce fût là son motif; car, bien qu'obligé de vivre de sa plume, il n'épargnait ni temps ni peine pour corriger ceux de ses ouvrages auxquels il attachait quelque prix. Peut-être pensait-il qu'il ne pourrait faire disparaître cer-

taines improbabilités sans nuire à l'intérêt ou sans affaiblir l'impression générale.

On lui a reproché comme peu naturel le caractère de sir William Thornhill, parcourant, sous un faux nom et sous un déguisement, ses propres terres, et vivant au milieu de ses vassaux sans en être connu. Il est peu vraisemblable aussi qu'un homme d'un caractère aussi bienveillant eût fait abandon de sa fortune à un neveu qui l'employait si mal. On ne comprend pas non plus qu'il laisse accomplir le plan de séduction contre Olivia sans intervenir.

Mais, quels que soient les défauts de l'intrigue, ils disparaissent devant la grâce admirable du récit, la vérité des caractères, la finesse des nuances. Le digne pasteur, doué de tout le mérite, de toute l'excellence qui doit distinguer le délégué de Dieu parmi les hommes, et cependant ayant juste assez d'innocent pédantisme et de puérile vanité pour montrer qu'il est pétri d'argile et soumis aux faiblesses de l'humanité, est une des plus touchantes et des meilleures peintures qui aient jamais été faites [1]. Dans sa triple dignité de prêtre, de père, d'époux, il éveille notre vénération, notre amour, notre sympathie. Son excellente femme, avec toutes ses ruses maternelles, sa vulgaire prudence d'habile ménagère, aimant et respectant son époux, mais contrecarrant ses plus sages projets, poussée par sa tendresse mal entendue et par ses rêves ambitieux, nous rappelle des scènes auxquelles nous avons assisté. Tous deux entourés de leurs enfants, bénis des joies du travail et du bonheur domestique, composent un ravissant tableau d'intérieur. On sent que c'est la réalité de la vie, que tous les personnages ont posé; et le contraste avec les caractères exagérés, les événements extraordinaires auxquels le commun des auteurs a recours pour surprendre et pour plaire, nous frappe d'autant plus. Le calme et la simplicité de ce livre charmant font qu'on ne s'en

[1] « J'ai trouvé cependant un point sur lequel l'Allemand Schlegel a raison c'est en parlant du *Vicaire de Wakefield* : « De tous les romans en miniature (et c'est peut-être la meilleure forme que puisse prendre un roman), *le Vicaire de Wakefield* est, je crois, le plus parfait. » Il *croit!* il pourrait, ce me semble, en être sûr. »

BYRON.

peut lasser. Le *Vicaire de Wakefield* est un de ces livres qu'on lit dans la jeunesse et dans l'âge mûr. Nous y revenons sans cesse, à toutes les époques de la vie, avec un plaisir nouveau, bénissant la mémoire d'un auteur qui sait si bien nous réconcilier avec la nature humaine. Soit que nous choisissions les incidents pathétiques et touchants qui se passent autour de ce paisible foyer, soit que nous nous arrêtions aux scènes de la prison, ou aux passages du livre plus légers et plus gais, partout nous trouvons les sentiments les meilleurs et les plus vrais, exprimés dans un style plein de naturel et de bonhomie. Il est peu de compositions morales dont la lecture fasse une impression aussi salutaire que celle du chapitre où le vénérable pasteur, s'élevant au-dessus de la douleur et de l'oppression, travaille à convertir les misérables au milieu desquels son persécuteur l'a jeté.

On a trop souvent à reprocher aux romans des écarts d'imagination qui ne permettent pas de les mettre aux mains de jeunes filles innocentes et pures. Il n'en est pas de même de l'œuvre de Goldsmith. Il écrivit pour honorer la vertu et flétrir le vice, et il accomplit sa tâche avec le tact d'un cœur noble, avec la réserve d'un esprit délicat.

On regrette, en fermant le volume, qu'un tel auteur ait si peu puisé aux trésors de son génie, et qu'il ait été enlevé si vite et encore si plein d'avenir aux lettres, dont il comprenait si bien la portée morale et la haute mission [1].

[1] Cette Notice, en partie de Walter Scott, a été complétée par plusieurs lettres inédites, et par les curieux renseignements qu'a réunis Prior pour écrire la biographie de Goldsmith.

AVERTISSEMENT.

Il y a cent fautes dans cette œuvre, et il y aurait cent choses à dire pour prouver que ce sont autant de beautés : mais ce serait peine inutile. Un livre peut être fort amusant malgré de nombreux défauts, ou mortellement ennuyeux sans renfermer une seule absurdité. Le héros de cette histoire réunit les trois plus nobles conditions de l'homme ici-bas : il est prêtre, agriculteur et père de famille. On le montre aussi prêt à enseigner que prêt à obéir, aussi simple dans l'abondance que digne dans l'adversité. A qui un pareil caractère pourrait-il plaire en ce siècle d'opulence et de raffinement? Ceux qui sont amoureux de la vie du grand monde dédaigneront la simplicité de son foyer champêtre; ceux qui prennent la licence pour de la gaîté ne trouveront point de sel à son innocent entretien; et ceux qui ont appris à mépriser la religion se riront d'un homme qui puise dans la vie à venir tous ses trésors de consolation.

OLIVIER GOLDSMITH.

LE VICAIRE

DE WAKEFIELD[1].

CHAPITRE PREMIER.

Description de la famille de Wakefield, chez laquelle prédomine une ressemblance d'esprit autant que de figure.

J'ai toujours été d'avis que l'honnête homme qui se marie et élève une grande famille rend plus de services réels à la société que celui qui reste célibataire et se contente de parler de population. A peine avais-je donc pris les ordres depuis un an, que je commençai à songer sérieusement au mariage, et je choisis ma femme comme elle fit de sa robe de noces, non à l'éclat, au brillant de l'étoffe, mais aux qualités qui promettent un *bon user*. Pour lui rendre justice, elle était d'un excellent naturel; et quant à l'éducation, peu de femmes élevées à la campagne en avaient reçu une meilleure : elle lisait l'anglais à livre ouvert, sans trop épeler; mais personne ne l'égalait pour les marinades, les confitures et la cuisine. Elle se piquait aussi d'être passée maître en l'art du ménage, bien que je ne me sois jamais aperçu que toutes ses ingénieuses recettes nous eussent rendus plus riches.

[1] Voir pour les notes à la fin du volume.

Quoi qu'il en soit, nous nous aimions tendrement, et notre affection croissait avec les années. Il est vrai que nous n'avions nul sujet d'en vouloir au monde, ni d'être mécontents l'un de l'autre. Nous habitions une jolie maison située dans un beau pays, entourée d'un bon voisinage. L'année s'écoulait en amusements champêtres, en occupations salutaires pour l'âme et le corps, à visiter nos riches voisins, à soulager ceux qui étaient pauvres. Nous n'avions point de révolutions à craindre, point de fatigues à endurer. Toutes nos aventures se passaient au coin du feu; nos plus lointaines migrations se bornaient à aller du lit bleu au lit brun.

Comme nous demeurions près de la route, le voyageur et l'étranger s'arrêtaient souvent et entraient goûter notre vin de groseilles (2), qui était en grande réputation à dix lieues à la ronde; et j'affirme avec toute la véracité de l'historien que jamais je ne vis un seul de nos hôtes y trouver à redire. Nos cousins aussi, même au quarantième degré, se rappelaient la parenté sans avoir besoin de recourir au bureau des généalogies (3); ils venaient fréquemment nous voir. Quelques-uns de ces proches ne nous faisaient pas grand honneur, car parmi eux se trouvaient l'aveugle, l'estropié, le boiteux; mais ma femme insistait toujours sur ce qu'étant de même chair et de même sang, ils devaient prendre place à la table avec nous: de sorte que si notre entourage d'amis n'était pas des plus riches, il était en récompense des plus heureux. Car c'est une remarque qui se vérifie pendant toute la vie, que plus pauvre est l'hôte, plus content il est d'être bien reçu. Et de même que certaines gens contemplent avec admiration les riches teintes d'une tulipe, ou l'aile diaprée d'un papillon, moi j'étais par nature amateur de joyeux visages. Cependant, si parmi nos parents il s'en trouvait d'un mauvais caractère, quelque hôte fatigant dont nous souhaitions nous délivrer, j'avais soin, à son départ de la maison, de lui prêter un manteau, ou une paire de bottes, quelquefois un cheval de peu de valeur; et j'eus toujours la satisfaction

de ne le voir jamais revenir pour les rendre. La maison était par là débarrassée de ceux dont nous ne nous souciions pas, et jamais il ne fut dit que la famille de Wakefield eût mis hors de chez elle un voyageur ou un pauvre parent.

Ainsi nous vécûmes plusieurs années avec grand bonheur, non cependant que nous n'eussions quelquefois de ces petites traverses que la Providence envoie pour rehausser le prix de ses dons : mon verger était souvent pillé par les écoliers ; les chats et les enfants se régalaient parfois des crèmes de ma femme ; le seigneur de l'endroit s'endormait juste aux passages les plus pathétiques de mon sermon, et sa noble moitié ne répondait aux politesses de la mienne à l'église que par une révérence écourtée ; mais nous avions bientôt pris le dessus du malaise causé par de tels accidents, et au bout de trois ou quatre jours nous étions tout surpris d'avoir pu en être vexés.

Mes enfants, grâce à notre tempérance, et à une éducation exempte de mollesse, étaient seins et bien faits ; mes fils robustes et actifs, mes filles belles et fraîches. Souvent, debout au milieu du petit cercle qui me promettait des appuis pour ma vieillesse, je ne pouvais me défendre de rappeler le célèbre trait du comte d'Abensberg, qui, lors du voyage d'Henri II à travers l'Allemagne, tandis que les autres courtisans arrivaient avec leurs trésors, amena ses trente-deux enfants et les présenta à son souverain, comme la plus précieuse offrande qu'il pût lui faire. De même, quoique je n'en eusse que six, je les considérais comme un très-beau présent fait à mon pays, et pour lequel je le croyais mon débiteur.

Notre aîné fut nommé Georges, d'après son oncle, qui nous avait légué dix mille livres sterling. Le second enfant fut une fille, que je comptais baptiser Griselle, comme sa tante ; mais ma femme, qui, pendant sa grossesse, avait lu des romans, voulut absolument qu'elle s'appelât Olivia. En moins d'une autre année, nous eûmes encore une fille : et cette fois j'avais résolu que Griselle serait son nom ; mais

une riche parente, ayant pris fantaisie d'être sa marraine, la nomma Sophie; en sorte que nous eûmes deux noms romanesques dans la famille ; mais je proteste solennellement que je n'y fus pour rien. Moïse vint ensuite, et, après un intervalle de douze ans, nous eûmes deux autres fils.

Je n'essayerai pas de nier mon orgueilleuse joie en me voyant entouré de ma famille, petits et grands; mais, en vanité et en satisfaction, ma femme l'emportait encore sur moi. Lorsque ceux qui venaient nous visiter se prenaient à dire : « Sur ma parole, madame Primrose, vous avez les plus beaux enfants de tout le canton. — Ah! voisine, répondait-elle, ils sont comme Dieu les a faits, assez beaux s'ils sont bons : car beau est, qui bien fait. » Puis elle ordonnait à ses filles de se tenir droites et de lever la tête; et, à ne rien cacher, elles étaient vraiment belles. L'extérieur est à mes yeux si peu de chose, qu'à peine songerais-je à en parler, si ce n'eût été le sujet général des conversations de tout le pays. Olivia, à dix-huit ans, avait le luxe de fraîcheur et de beauté que les peintres donnent à Hébé, une expression franche, vive, imposante. Les traits de Sophie ne frappaient pas autant au premier aspect, mais l'effet n'en était que plus sûr, car ils étaient doux, modestes, attrayants: l'une triomphait du premier coup, l'autre par des efforts heureux et répétés.

Le caractère d'une femme est d'ordinaire en rapport avec son visage; du moins il en était ainsi pour mes filles. Olivia désirait avoir beaucoup d'admirateurs; Sophie n'en voulait qu'un, mais dont elle fût sûre. Olivia avait parfois de l'affectation à force de vouloir plaire; Sophie cachait souvent sa supériorité, de crainte d'offenser. L'une me récréait par ses saillies quand j'étais gai, l'autre me charmait par son bon sens quand j'étais grave: mais ces qualités n'étaient jamais poussées à l'excès chez l'une ni chez l'autre. Je les ai vues échanger leurs caractères pendant tout un jour. Il suffisait d'habits de deuil pour métamorphoser ma coquette en prude, et d'une nouvelle parure de

rubans pour donner à sa plus june sœur un surcroît de vivacité.

Mon fils aîné, Georges, qui devait embrasser une des professions savantes (4), était élevé à Oxford. Mon second fils, Moïse, que je destinais au commerce, recevait au logis une éducation mixte. Mais il est inutile d'essayer de décrire les physionomies particulières d'enfants qui ne savaient rien du monde. Bref, un air de famille régnait chez tous, et, à bien dire, ils n'avaient qu'un seul et même caractère, également généreux, crédule, simple, inoffensif.

CHAPITRE II.

Malheurs de famille. — Les pertes de fortune ne font qu'accroître la fierté des gens de bien.

Les affaires temporelles de la famille relevaient principalement de ma femme ; quant aux spirituelles, je m'en étais réservé l'entière direction. J'abandonnais aux orphelins et aux veuves du clergé de notre diocèse les profits de ma cure, montant à environ trente-cinq louis par an. En possession d'un petit patrimoine, je me souciais peu du casuel, et j'éprouvais un secret plaisir à faire mon devoir sans rétribution. J'avais aussi résolu de ne point prendre de desservant (5), et de connaître par moi-même chaque habitant de ma paroisse. J'exhortais les hommes mariés à la tempérance, et les célibataires au mariage ; si bien qu'au bout de quelques années il était passé en proverbe qu'il y avait à Wakefield trois singuliers *manques :* un ministre manquant d'orgueil, des jeunes gens manquant de femmes, et des cabarets manquant de pratiques.

Le mariage fut toujours un de mes textes favoris, et je fis plusieurs sermons pour en démontrer les avantages ; mais il y avait un dogme particulier que je tenais à honneur de défendre : je soutenais avec Whiston (6) qu'il était illégal à un prêtre de l'Église d'Angleterre de prendre une seconde femme après la mort de la première. En un mot, je me piquais d'être un strict défenseur de la monogamie.

J'avais été de bonne heure initié à cette importante dispute, sur laquelle tant de gros volumes ont été laborieusement écrits. Je publiai même quelques brochures à ce sujet ; et comme elles ne se sont jamais vendues, j'ai la consolation de penser qu'elles ne sont tombées qu'entre les mains du

petit nombre des élus. Mes amis disaient que c'était là mon côté faible ; mais, hélas ! ils n'en avaient pas fait comme moi le sujet de longues méditations. Plus j'y réfléchissais, plus la chose me semblait importante. J'allai même au delà de Whiston dans ma profession de foi ; il avait fait graver sur la tombe de sa femme : « Ci-gît l'unique épouse de William Whiston ; » moi je fis pour la mienne une semblable épitaphe, mais de son vivant. J'y vantais sa prudence, son économie, son obéissance jusqu'à la mort. Je fis mettre cette inscription au net, et la plaçai entourée d'un beau cadre sur la cheminée, où elle répondait on ne peut mieux à une foule d'intentions morales. En même temps qu'elle rappelait à ma femme ses devoirs envers moi, elle témoignait de ma fidélité conjugale, lui inspirait le désir d'une bonne renommée, et lui remettait constamment en mémoire sa fin terrestre.

Peut-être fut-ce à force d'avoir entendu prôner le mariage, que mon fils aîné, au sortir du collége, se prit d'affection pour la fille d'un ecclésiastique de nos voisins, dignitaire de l'Église, et en position de donner à la jeune personne une fort belle dot : mais la fortune était le moindre des avantages d'Arabella Wilmot. Tout le monde, excepté mes deux filles, s'accordait à la trouver parfaitement jolie. Sa jeunesse, sa fraîcheur, son air candide, étaient encore rehaussés par un teint si transparent, par une physionomie si heureuse et si aimable, que même les vieillards ne la voyaient pas avec indifférence. Comme M. Wilmot savait que je pouvais établir mon fils d'une manière très-convenable, il ne se montra point opposé au mariage. Les deux familles vivaient donc ensemble dans cette douce harmonie qui précède d'ordinaire une alliance attendue et désirée de part et d'autre. Convaincu par expérience que ces jours de soins empressés, de tendres espérances, sont les plus heureux de la vie, je désirais en prolonger le cours. Les amusements variés que les jeunes gens prenaient en commun ne faisaient qu'accroître leur affection mutuelle. Le matin nous étions éveillés par la musique, et,

si la journée s'annonçait belle, nous allions à la chasse. Les heures qui s'écoulaient entre le déjeuner et le dîner étaient consacrées par les dames à la toilette et à l'étude. Habituellement elles lisaient quelques lignes, puis se regardaient au miroir, qui, de l'avis même des philosophes, présentait souvent la plus belle page. A dîner, ma femme prenait le haut bout. Elle insistait pour découper tout elle-même, attendu que sa mère en usait ainsi, et à ce propos elle nous faisait l'historique de chaque plat. Le dîner fini, j'ordonnais qu'on enlevât la table pour empêcher les dames de nous quitter (7); et quelquefois, avec l'aide du maître de musique, nos filles nous donnaient un petit concert très-récréatif. La promenade, le thé, les contredanses et les gages donnés et rachetés, abrégeaient le reste de la journée, sans qu'il fût besoin de recourir aux cartes, car j'avais en horreur toute espèce de jeu, sauf le *backgammon* (8), auquel mon vieil ami et moi hasardions de temps à autre nos deux sous. C'est ici le lieu de rappeler une circonstance de mauvais augure qui arriva lors de ma dernière partie avec Wilmot. Il ne me fallait qu'un quatre pour gagner, et cinq fois de suite j'amenai double as.

Quelques mois s'étaient passés ainsi rapidement, lorsque enfin nous nous décidâmes à fixer le jour des noces du jeune couple, qui semblait attendre ce moment avec impatience. Je n'essayerai pas de décrire l'air affairé et important de ma femme pendant les préparatifs, ni les regards furtifs de mes filles; d'ailleurs mon attention était absorbée par un autre sujet : j'achevais une brochure que je comptais publier sous peu à l'appui de mon principe favori. Je regardais ce morceau comme un chef-d'œuvre, tant pour la force du raisonnement que pour la puissance du style : je ne pus, dans l'orgueil de mon cœur, me défendre de le montrer à mon vieil ami Wilmot, ne doutant point de son approbation. Ce ne fut qu'alors que je découvris, trop tard, qu'il était violemment attaché à l'opinion contraire, et cela par une bonne

raison : il était justement en train de faire sa cour à sa quatrième femme. Cet incident, comme on peut le croire, amena une dispute mêlée de quelque aigreur. L'alliance projetée fut près d'être rompue : nous convînmes d'approfondir ce sujet la veille du jour fixé pour la cérémonie.

La discussion fut soutenue de part et d'autre avec une égale vivacité : il affirma que j'étais hétérodoxe, je rétorquai l'accusation ; il répondit, je répliquai. Au plus chaud de la controverse, un de mes parents me fit appeler. — Il m'aborda la figure longue, et me conseilla de laisser le vieux gentilhomme libre de se remarier pour la quatrième fois si bon lui semblait, et de renoncer à la discussion, du moins jusqu'à ce que le mariage de mon fils fût conclu.

« Quoi ! m'écriai-je, abandonner la cause de la vérité, et le laisser se remarier, quand j'ai déjà réduit ses arguments au néant ! Autant vaudrait me conseiller de renoncer à ma fortune ! — Votre fortune, répliqua mon parent, je suis fâché d'avoir à vous l'apprendre, est réduite presque à rien. Le négociant auquel vous aviez confié vos capitaux a pris la fuite pour éviter de déposer son bilan, et l'on ne croit pas qu'il laisse *un* pour cent à ses créanciers. Je répugnais à vous donner cette fâcheuse nouvelle avant le mariage de votre fils ; mais peut-être servira-t-elle à modérer votre ardeur de dispute : je suppose que votre prudence vous fera voir la nécessité de dissimuler, au moins jusqu'à ce que votre fils soit devenu légitime possesseur de la jeune personne et de sa dot. — A merveille ! repris-je ; si ce que vous me dites est vrai, si je suis réduit à devenir mendiant, je ne deviendrai pas fripon, et rien ne me fera désavouer mes principes. Je vais de ce pas et sur l'heure informer mes hôtes de cette circonstance ; et quant à ma thèse, je rétracte ici même les concessions que j'avais faites à mon adversaire, et je soutiens envers et contre tous qu'il ne peut être époux de *droit* ni de *fait*, en aucun sens du mot. »

Je n'en finirais pas si j'entreprenais de peindre les diverses sensations des deux familles quand je divulguai notre

malheur ; mais ce que ressentirent les autres ne fut rien auprès des angoisses des deux pauvres amants. Ce coup acheva de décider M. Wilmot, qui penchait déjà pour une rupture ; car il possédait au plus haut degré une vertu, la prudence, la seule qui trop souvent nous reste à soixante-douze ans.

CHAPITRE III.

L'émigration. — Les circonstances heureuses de notre vie dépendent en général de nous-mêmes.

Il y eut d'abord doute dans la famille, puis espérance que le bruit de notre malheur était faux, ou malicieusement exagéré; mais une lettre de mon agent d'affaires vint bientôt m'en confirmer tous les détails. Pour moi, la perte de fortune eût été légère, si elle m'eût atteint seul; mais j'en éprouvais de la tristesse pour les miens, qui allaient vivre dans la plus humble condition, sans que leur éducation les eût préparés aux dédains.

Il s'écoula près d'une quinzaine avant que j'essayasse de modérer leur affliction : les consolations prématurées ne font que réveiller la douleur. Pendant cet intervalle, je songeais à trouver les moyens de nous soutenir ; enfin une petite cure de quinze louis par an me fut offerte dans une partie du comté assez éloignée, où je pourrais du moins professer mes principes sans contradiction. J'acceptai joyeusement, décidé à augmenter mon traitement du revenu d'une petite ferme que je ferais valoir.

Cette résolution prise, mon premier soin fut de rassembler les débris de ma fortune; toutes dettes reçues et payées, il ne me resta d'un capital de quatorze mille livres sterling que quatre cents louis. Ma seconde préoccupation fut d'abaisser l'orgueil de ma famille au niveau des circonstances, car je savais bien qu'une ambitieuse mendicité est la pire des misères.

« Vous ne pouvez ignorer, mes enfants, dis-je, qu'aucun effort de notre prudence n'eût pu détourner le malheur qui nous a frappés; mais la prudence peut en changer les

suites, et c'est beaucoup. Nous voilà pauvres, mes bien-aimés : la sagesse veut que nous nous conformions à notre humble destin. Quittons donc sans murmure cet éclat avec lequel tant de gens sont malheureux, et cherchons dans une situation plus modeste la paix de l'âme, qui suffit au bonheur. Les pauvres vivent contents sans notre aide, pourquoi n'apprendrions-nous pas aussi à vivre en nous passant des autres? Oui, mes enfants, renonçons dès à présent à toute prééminence de rang : il nous reste assez pour être heureux, si nous sommes sages ; tâchons de regagner en contentement ce que nous perdons en fortune. »

Comme mon fils aîné avait étudié pour être savant, je résolus de l'envoyer à la ville, où ses talents pourraient contribuer à son bien-être et au nôtre. La séparation entre amis et entre familles est peut-être la circonstance la plus douloureuse qui accompagne la pauvreté. Il arriva trop tôt le jour où nous dûmes nous disperser pour la première fois. Après avoir dit adieu à sa mère et à ses sœurs, qui mêlaient leurs larmes à leurs embrassements, mon fils vint me demander ma bénédiction. Je la lui donnai de grand cœur : c'était, avec cinq guinées, tout le patrimoine dont je pouvais alors disposer.

« Tu vas te rendre à Londres à pied, mon garçon, lui dis-je, de la même façon que Hooker, notre grand ancêtre, s'y rendit en son temps. Reçois de mes mains le cheval qui lui fut donné par le bon évêque Jewel, ce bâton ; et prends aussi ce livre, il sera ta consolation en voyage : ces deux lignes valent un million : « *J'ai été jeune, et maintenant je suis vieux ; cependant je n'ai jamais vu le juste délaissé, ni sa postérité mendiant son pain.* » Que ces paroles fortifient ton âme chemin faisant. Va, mon fils, et, quelle que soit ta fortune, fais en sorte que nous te voyions une fois l'an. Aie bon courage ; adieu ! »

Il avait un fonds d'intégrité et d'honneur qui m'ôtait toute crainte en le jetant ainsi nu sur le théâtre du monde ; car je savais que, vaincu ou vainqueur, il y jouerait dignement son rôle.

Son départ ne précéda le nôtre que de quelques jours. En quittant un lieu dans lequel nous avions passé tant d'heures calmes et heureuses, nous versâmes plus d'une larme, que toute notre force d'âme ne put retenir ; d'ailleurs un voyage de soixante-dix milles, pour une famille qui n'en avait jamais fait plus de dix hors de chez elle, était un sujet d'épouvante ; les clameurs des pauvres qui nous suivirent à quelque distance ajoutaient encore à notre tristesse. Vers la fin du premier jour, nous arrivâmes sains et saufs à trente milles environ de notre retraite future, et nous nous arrêtâmes pour passer la nuit à une pauvre auberge de village sur la route. Dès que nous fûmes installés dans notre chambre, je priai l'hôte, selon ma coutume, de nous tenir compagnie, ce à quoi il consentit d'autant plus volontiers que ce qu'il buvait devait grossir la carte du lendemain (9). Il connaissait tout le pays que j'allais habiter, et particulièrement l'écuyer Thornhill, mon futur seigneur, qui demeurait à quelques milles de là. Il nous décrivit ce jeune noble comme n'estimant guère du monde que ses plaisirs, et se distinguant surtout par son amour pour le beau sexe. Il ajouta qu'il n'y avait pas de vertu capable de résister à son adresse et à ses séductions, ainsi qu'en pouvaient témoigner, à dix milles à la ronde, presque toutes les filles de fermiers, près desquelles il avait été tour à tour heureux et infidèle. Ces détails m'affligèrent, mais ils produisirent sur mes filles un effet tout différent : leurs traits s'animèrent dans l'attente d'un triomphe prochain ; ma femme ne montrait pas moins de satisfaction et de confiance en leurs charmes et en leur vertu. Tandis que nos esprits étaient ainsi diversement préoccupés, l'hôtesse entra, et avertit son mari que le singulier personnage qui avait passé deux jours chez eux se trouvait sans argent et ne pouvait payer sa dépense. « Lui, manquer d'argent ! s'écria l'hôte, c'est impossible : pas plus tard qu'hier il a donné trois guinées au bedeau, afin qu'il épargnât le vieil invalide qu'on devait fustiger par la ville pour avoir volé un chien ! » L'hôtesse persistant néan-

moins dans son dire, il se disposait à quitter la chambre, jurant qu'il se ferait bien payer d'une façon ou d'une autre, lorsque je le priai de me présenter à un étranger si charitable. Il ne se fit pas presser, et introduisit aussitôt dans la chambre un homme d'environ 30 ans, vêtu de vieux habits qui avaient été jadis brodés. Le nouveau venu était bien fait de sa personne, et ses traits annonçaient des habitudes méditatives; il y avait dans son abord quelque chose de sec et de bref; on eût dit qu'il ne comprenait pas le cérémonial d'usage, ou qu'il le dédaignait.

Quand l'hôte eut quitté la chambre, je ne pus m'empêcher de témoigner à l'étranger la peine que j'éprouvais à voir un homme aussi distingué dans un pareil embarras, et je lui offris ma bourse pour satisfaire aux exigences de l'hôte. « Je l'accepte de tout mon cœur, monsieur, dit-il, et me réjouis d'une imprévoyance qui, en me faisant donner hier tout l'argent que j'avais sur moi, me prouve aujourd'hui qu'il y a encore ici-bas des hommes tels que vous ; je vous prierai cependant de me faire savoir, avant tout, le nom et l'adresse de mon bienfaiteur, afin que je puisse m'acquitter le plus tôt possible. » Je le satisfis pleinement, et lui dis non-seulement mon nom, mais encore le malheur qui m'était arrivé, et l'endroit où nous nous rendions. « La chose est plus heureuse que je ne le pensais, s'écria-t-il; je vais précisément du même côté, et ne me suis arrêté deux jours ici que pour laisser aux grandes eaux le temps de baisser : j'espère que demain elles seront guéables. »

Je protestai du plaisir que nous aurions à faire route avec lui; et, ma femme et mes filles ayant joint leurs prières aux miennes, il consentit à rester à souper. Sa conversation, à la fois agréable et instructive, me faisait souhaiter qu'il la prolongeât; mais il était grand temps de se retirer, et de se préparer par le repos aux fatigues du lendemain.

Le matin, nous partîmes tous ensemble; ma famille était à cheval, tandis que M. Burchell, notre nouveau

compagnon, suivait à pied le sentier qui bordait la route, remarquant avec un sourire que nous étions si mal montés, qu'il serait peu généreux à lui de nous laisser derrière. Le chemin étant encore inondé en certains endroits, nous fûmes obligés de louer un guide qui marchait en avant : M. Burchell et moi fermions la marche, allégeant les fatigues du voyage par des discussions philosophiques auxquelles il semblait prendre plaisir, et dont il se tirait fort bien. Mais ce qui me surprit davantage, c'est que, quoiqu'il fût mon débiteur, il défendait ses opinions avec autant d'obstination que si j'eusse été, au contraire, son obligé. De temps en temps il m'apprenait à qui appartenaient les différents châteaux que nous avions en vue. « Celui-ci, s'écria-t-il en montrant du doigt une magnifique maison située à quelque distance, appartient à M. Thornhill, jeune gentilhomme, qui jouit d'une grande fortune, sous le bon plaisir de son oncle, sir William Thornhill. Ce dernier, content de peu, laisse à son neveu la jouissance du reste, et habite presque toujours la capitale.

— Quoi! m'écriai-je à mon tour, mon futur seigneur serait le neveu de cet homme dont les vertus, la générosité et les bizarreries sont si généralement connues? J'ai entendu dépeindre sir William Thornhill comme l'homme le plus généreux et le plus bizarre du royaume; on le dit d'une bienfaisance sans bornes.

— Peut-être même déraisonnable, répliqua M. Burchell. Dans sa jeunesse, du moins, il a poussé cette vertu jusqu'à l'excès : ses passions étaient vives, et comme elles étaient toutes dirigées vers le bien, elles l'ont conduit à une exaltation romanesque et folle. Il visa de bonne heure aux qualités qui distinguent le militaire et le savant; il se fit bientôt un nom dans l'armée, et acquit quelque réputation parmi les hommes éminents dans les sciences. L'adulation s'attache toujours aux ambitieux, car ce sont ceux-là surtout qui aiment la flatterie. Il se vit entouré d'une foule de gens qui ne lui montraient qu'une face de

leur caractère, de sorte qu'il commença à perdre de vue ses intérêts particuliers pour se livrer à une sympathie universelle et banale. Il aimait le genre humain tout entier, car sa fortune l'empêchait de savoir qu'il y avait parmi les hommes des misérables et des fripons. Les médecins disent qu'il existe une maladie pendant laquelle le corps devient tellement sensitif, que le plus léger contact éveille une grande douleur. Ce que d'autres ont souffert physiquement, cet homme l'a éprouvé au moral : le moindre malheur, réel ou fictif, le touchait au vif, et son âme, en proie à une sensibilité maladive, souffrait sans relâche des misères d'autrui. Ainsi disposé à donner, on imaginera facilement qu'il rencontra bon nombre de solliciteurs. Ses libéralités commencèrent à altérer sa fortune, non son bon naturel, qui allait, au contraire, grandissant à mesure que ses ressources diminuaient. Il devenait plus imprévoyant en devenant plus pauvre ; et, quoiqu'il parlât comme un homme de sens, ses actions étaient d'un fou. Cependant, toujours entouré d'importuns, et hors d'état de satisfaire à toutes les demandes, à défaut d'*argent* il donna des *promesses*. — C'était tout ce qui lui restait à donner; et il ne se sentait pas le courage d'affliger quelqu'un par un refus; il attira ainsi autour de lui une foule de parasites, dont il trompait les espérances, tout en souhaitant les soulager. Ils se pressèrent pour un temps à sa suite, puis l'abandonnèrent en l'accablant de reproches mérités et de dédains. Devenu méprisable aux yeux des autres, il baissa dans sa propre estime : son esprit s'était reposé sur leurs adulations, et, cet appui lui manquant, il ne put prendre plaisir aux applaudissements de son cœur, qu'il n'avait jamais appris à respecter. Le monde changea alors d'aspect pour lui. Les emphatiques flatteries de ses complaisants dégénérèrent en de simples approbations, qui prirent bientôt la forme plus acerbe d'avis; des avis on en vint aux remontrances, puis, quand celles-ci furent repoussées, aux reproches : il s'aperçut alors que les amis alléchés par les bienfaits sont peu estimables;

il comprit que, pour gagner un cœur d'homme, il faut donner le sien en échange. Je vis... Mais j'oublie ce que je voulais dire. Bref, monsieur, il résolut de se respecter lui-même, et fit un plan pour relever sa fortune détruite. Dans ce dessein, et avec sa bizarrerie ordinaire, il fit à pied le tour de l'Europe, et, quoiqu'il ait aujourd'hui trente ans à peine, sa fortune est plus considérable que jamais. Sa bienfaisance est plus éclairée et plus modérée qu'autrefois, mais il conserve toujours son caractère original, et prend surtout plaisir aux vertus à part, et qui s'écartent de l'ornière battue. »

Mon attention était tellement absorbée par le récit de M. Burchell, qu'à peine regardais-je devant moi en marchant, lorsque, alarmé par les cris de ma famille, je levai la tête, et vis ma plus jeune fille tombée de cheval au milieu d'un torrent rapide, et luttant contre le courant. Elle avait disparu deux fois, et je ne pouvais arriver à temps pour la sauver. D'ailleurs, quand je l'eusse pu, mon saisissement était trop grand pour me permettre de lui porter secours. Elle eût infailliblement péri, si mon compagnon, voyant le danger, ne se fût aussitôt jeté à la nage, et ne l'eût, non sans peine, ramenée sur la rive opposée. En remontant au-dessus du courant, le reste de la famille passa saine et sauve, et nous pûmes rendre ensemble nos actions de grâces à Dieu. La reconnaissance de Sophie est plus facile à imaginer qu'à décrire : elle remerciait son libérateur plus par ses regards que par ses paroles, et continuait à s'appuyer sur son bras, comme si elle eût pris plaisir à recevoir encore son aide. Ma femme espérait bien aussi lui témoigner un jour sa reconnaissance au logis.

Après nous être reposés à la prochaine auberge, et avoir dîné ensemble, M. Burchell, qui se rendait dans une autre partie du pays, prit congé, et nous poursuivîmes notre voyage. Ma femme dit, chemin faisant, que cet étranger lui plaisait fort, et protesta que, s'il avait assez de naissance et de fortune pour pouvoir prétendre à s'allier à une

famille comme la nôtre, elle ne connaissait personne qu'elle choisît plus volontiers. Je ne pus retenir un sourire en l'entendant parler en si haut style : prendre le langage de la plus arrogante opulence quand on touche presque à la mendicité, c'est apprêter à rire aux gens d'un mauvais naturel; mais, moi, je ne trouvai jamais trop à redire à d'innocentes illusions qui tendent à nous rendre moins malheureux.

CHAPITRE IV.

Contenant la preuve que la plus humble fortune peut donner le bonheur, qui ne dépend pas des circonstances, mais bien de notre propre nature.

Le lieu de notre retraite était une petite commune habitée par quelques fermiers qui cultivaient eux-mêmes leurs terres, également éloignés des deux extrêmes, du luxe et de la pauvreté. Trouvant autour d'eux presque toutes les nécessités de la vie, ils visitaient rarement les villes pour y chercher le superflu. Étrangers aux raffinements de la politesse, ils avaient conservé la simplicité primitive de leurs mœurs, et, d'habitudes frugales, à peine savaient-ils que la tempérance fût une vertu. Ils travaillaient avec gaîté les jours ouvrables, et observaient les fêtes comme des intervalles de délassement et de plaisir. Ils chantaient des noëls à la Nativité, s'envoyaient des lacs d'amour à la Saint-Valentin (10), mangeaient des crêpes en carnaval, faisaient assaut d'esprit le premier avril, et cassaient religieusement des noix la veille de la Saint-Michel. Avertie de notre arrivée, toute la petite population vint au-devant de son ministre, vêtue de ses plus beaux habits, et précédée d'une flûte champêtre et d'un tambourin. On avait aussi préparé pour notre réception un repas, auquel nous prîmes place joyeusement, et, dans la conversation, le rire suppléa à ce qui manquait en esprit.

Notre habitation, située au pied d'une colline en pente, était abritée derrière par un charmant bois taillis, et une petite rivière coulait et murmurait devant; d'un côté une prairie, de l'autre une verte pelouse. Ma ferme se com-

posait de vingt acres d'excellente terre, car j'avais donné cent louis à mon prédécesseur pour me ménager sa bienveillance. Rien ne pouvait surpasser la propreté de mes petits enclos ; les ormes et les haies en étaient d'une inexprimable beauté. La maison, d'un seul étage, était couverte de chaume, ce qui lui donnait un air rustique et clos. Les murs de l'intérieur étaient lavés à la chaux et d'un blanc de neige ; mes filles entreprirent de les orner de dessins et de tableaux de leur façon. La même pièce nous servait de salon et de cuisine, ce qui ne la rendait que plus chaude. En outre, comme il y régnait une grande propreté, les plats, les assiettes et les casseroles de cuivre bien écurées, disposées par rangées brillantes sur le dressoir, faisaient un effet très-agréable à l'œil, et tenaient lieu d'un riche ameublement. Il y avait trois autres pièces, une pour ma femme et moi, une chambre pour nos deux filles, qui dépendait de la nôtre, et la troisième, à deux lits, où couchaient les enfants.

La petite république dont j'étais dictateur était régie de la manière suivante : au lever du soleil nous nous réunissions dans la salle commune, où le feu avait été allumé de bonne heure par les domestiques. Après nous être salués et souhaité le bonjour avec les égards convenables (j'ai toujours pensé qu'il était bon de conserver, même dans l'intimité, ces formes extérieures de politesse, sans lesquelles la liberté finit par détruire l'affection), nous remerciions Dieu à genoux du nouveau jour qu'il nous donnait. Ce devoir rempli, nous allions, mon fils et moi, à nos travaux des champs, tandis que ma femme et mes filles s'occupaient à préparer le déjeuner, qui était toujours servi à l'heure dite. J'accordais une demi-heure pour ce repas, et une heure pour dîner ; ce temps se passait en innocentes plaisanteries entre les jeunes filles et leur mère, et en discussions philosophiques entre mon fils et moi.

Comme nous nous levions avec le soleil, nous quittions le travail à son coucher. De retour au logis, où nous

attendait la famille, nous étions accueillis par de riants sourires, un gai foyer et un feu pétillant. Nous n'étions pas non plus sans convives. Quelquefois le fermier *Flamborough*, le plus communicatif de nos voisins, et souvent l'aveugle, joueur de cornemuse, venaient nous visiter et goûter de notre vin de groseille, dont nous n'avions pas perdu la recette, et qui jouissait toujours de la même renommée. Ces braves gens avaient plusieurs moyens de se rendre agréables. Pendant que l'un jouait, l'autre chantait quelque touchante ballade, *le Dernier Adieu de Johnny Armstrong*, ou *la Cruauté de Barbara Allen*. Le soir se terminait comme avait commencé le matin : mes plus jeunes garçons lisaient à tour de rôle la prière du jour; et celui qui avait lu le plus haut, le plus distinctement et le mieux, recevait le dimanche un sou pour mettre dans le tronc des pauvres.

Quand venait ce grand jour du dimanche, alors éclataient toutes les ambitions de toilette que mes édits somptuaires n'avaient pu réprimer. J'avais beau me flatter que mes sermons sur l'orgueil avaient dompté la vanité de mes filles, je les retrouvais toujours aussi attachées en secret à toute leur vaine gloire. Elles aimaient encore avec la même ardeur les dentelles, les rubans, les perles noires et blanches, les fichus empesés. Ma femme elle-même avait une véritable passion pour son *pou-de-soie* cramoisi, depuis que je m'étais avisé une fois de lui dire qu'il lui allait bien.

Le premier dimanche surtout, leur conduite me mortifia grandement : j'avais prié mes filles, la veille au soir, d'être habillées le lendemain de bonne heure. J'ai toujours aimé à me rendre à l'église bien avant mes paroissiens. Elles se conformèrent ponctuellement à mes ordres; mais au moment de se réunir pour déjeuner, je les vis descendre, ainsi que leur mère, toutes trois pomponnées avec leur ancienne recherche, les cheveux crêpés et enduits de pommade, le visage tacheté de mouches, leurs longues queues de robes relevées en faisceau par derrière, et fai-

sant *frou*, *frou*, à chaque mouvement. Je ne pus m'empêcher de sourire de cet étalage de vanité, surtout de la part de ma femme, de laquelle j'attendais plus de discrétion.

Dans cette occurrence, je ne vis rien de mieux à faire que d'ordonner à mon fils, d'un air important, de faire avancer la voiture. Mes filles furent étonnées de cet ordre; mais je le renouvelai encore avec plus de solennité.

« Sûrement, mon cher, vous voulez plaisanter? s'écria ma femme; nous pouvons fort bien aller à pied; nous n'avons que faire de voiture pour nous porter.

— Vous vous trompez, mon enfant, repris-je; il nous faut un carrosse; car, si nous nous rendions à l'église à pied dans cet attirail, jusqu'aux enfants de la paroisse nous poursuivraient de leurs huées.

— Vraiment, répliqua ma femme, j'avais toujours cru que mon Charles aimait à voir ses enfants propres et bien mis!

— Soyez propres tant qu'il vous plaira, interrompis-je, je ne vous en aimerai que mieux; mais tout cela n'est pas de la propreté, c'est de la friperie, et voilà tout. Ces manchettes, ces mouches, ces falbalas, ne sont bons qu'à nous faire détester par toutes les femmes de nos voisins. Non, mes enfants, continuai-je avec plus de gravité, ces robes doivent être coupées plus simplement; la toilette ne sied pas à des gens qui ont à peine les moyens de se mettre avec décence. Je ne sais s'il convient même aux riches de porter tous ces falbalas, tout ce fatras d'ajustements, surtout si l'on réfléchit qu'en calculant au plus bas, ces vaines superfluités de l'opulence suffiraient à couvrir la nudité du pauvre. »

Cette remontrance eut l'effet que j'en attendais; elles allèrent sur l'heure, et avec beaucoup de calme, changer de costume; et le lendemain j'eus la satisfaction de voir mes filles occupées, de leur plein gré, à tailler dans leurs queues de petites vestes du dimanche pour Bick et Billy; et ce qui était encore plus consolant, c'est que les robes n'eurent que meilleure grâce après cette réforme.

CHAPITRE V.

Une nouvelle et importante connaissance. — Ce dont nous espérons le plus est, en général, ce qui devient le plus fatal.

A peu de distance de la maison, mon prédécesseur avait disposé un berceau ombragé d'aubépine et de chèvrefeuille. Là, quand le temps était beau et que nous avions fini nos travaux de bonne heure, nous allions nous asseoir tous ensemble, pour jouir d'une belle vue et du calme du soir : c'était là aussi que nous prenions le thé, qui était devenu pour nous un régal extraordinaire. Et comme nous ne nous le permettions que rarement, il amenait un surcroît de joie, les préparatifs ne s'en faisaient pas sans beaucoup de fracas et de cérémonies. Dans ces grandes occasions, les deux petits lisaient haut, et on leur servait régulièrement leur tasse de thé quand nous avions fini ; quelquefois, pour varier nos amusements, nos filles chantaient et jouaient de la guitare. Tandis qu'elles formaient ainsi un petit concert, nous nous promenions, ma femme et moi, dans la prairie en pente, qu'embellissaient des jacinthes sauvages à fleurs bleues, la petite centaurée rose, la germandrée et cent autres fleurettes : nous parlions de nos enfants avec ravissement, en respirant la brise fraîche qui nous apportait à la fois la santé, des parfums et des sons mélodieux.

De cette façon, nous commençâmes à penser qu'il n'est pas de situation dans la vie qui n'ait ses plaisirs. Chaque matin nous appelait au travail, mais chaque soir payait au centuple nos fatigues par le retour du repos et des joies de famille.

C'était vers le commencement de l'automne, et par un jour de fête (car j'observais religieusement ces pieuses so-

lennités), j'avais conduit ma famille sous notre berceau favori, et nos jeunes musiciennes venaient de commencer leur concert, lorsqu'un cerf bondit tout à coup à vingt pas de l'endroit où nous étions assis. A la rapidité de sa course et à la façon dont il pantelait, le pauvre animal semblait pressé par les chasseurs. A peine avions-nous eu le temps de nous apitoyer sur son sort, qu'hommes et chiens parurent, lancés de toutes leurs forces sur sa piste. J'étais d'avis que tout mon monde rentrât sur-le-champ; mais, soit curiosité, surprise, ou quelque autre motif caché, ni ma femme ni mes filles ne quittèrent la place. Le chasseur qui galopait en avant passa devant nous avec une grande vitesse, suivi de quatre ou cinq personnes qui semblaient partager son ardeur. Enfin, un jeune homme d'un extérieur plus distingué que les autres s'avança, et, nous ayant considérés un instant, s'arrêta court, au lieu de poursuivre la chasse; jetant la bride de son cheval au domestique qui l'accompagnait, il mit pied à terre, et s'approcha de nous d'un air d'insouciante supériorité. Il semblait disposé à se passer d'introducteur, et s'avança pour embrasser mes filles, comme s'il eût été certain d'en être bien venu; mais elles avaient, Dieu merci, appris de bonne heure à décontenancer la fatuité. Il nous dit alors qu'il se nommait Thornhill, qu'il était seigneur des terres qui s'étendaient autour de nous. Et tel est l'empire de la fortune et des beaux habits, que, lorsqu'il renouvela son salut à la portion féminine de la famille, il n'éprouva pas un second refus. Ses manières dégagées, quoique présomptueuses, aidèrent à nous mettre à l'aise avec lui. Ayant aperçu des instruments de musique sur le banc, il demanda, comme une faveur, qu'on lui chantât quelque chose. J'étais loin de vouloir encourager une liaison si disproportionnée, et je clignai de l'œil à mes filles pour les avertir qu'elles eussent à décliner cette prière; mais mon avertissement fut contrecarré par un signe de leur mère, et elles commencèrent, de l'air le plus aimable, une de nos chansons favorites de Dryden. M. Thornhill parut

ravi de l'exécution et du choix du morceau ; il prit ensuite la guitare, et en joua assez mal. Cependant ma fille aînée lui rendit ses applaudissements avec usure, assurant qu'il tirait de l'instrument plus de sons que le maître même de qui elle avait appris. A cet éloge, il s'inclina ; elle lui fit une révérence. Il loua son goût, et elle son jugement. Un siècle de connaissance n'eût pu les lier davantage. La folle mère, aussi radieuse que sa fille, insistait pour que sa seigneurie voulût bien entrer prendre un verre de vin de groseilles. Toute la famille semblait possédée du désir de lui plaire. Mes filles essayèrent de l'entretenir des sujets qu'elles croyaient le plus à la mode, tandis que Moïse, au rebours, lui adressait une ou deux questions sur les anciens, qui lui valurent l'avantage de se faire rire au nez. Les petits n'étaient pas moins affairés à fêter ce nouvel hôte, et ne bougeaient d'auprès de lui. Tous mes efforts ne purent empêcher leurs sales petits doigts de manier et de ternir les broderies de ses habits, et de lever les pattes de ses poches pour voir ce qu'il y avait dedans. Il partit sur le soir, non sans avoir demandé la permission de renouveler sa visite ; ce qui, en sa qualité de notre seigneur, lui fut promptement accordé.

Dès qu'il fut sorti, ma femme tint conseil sur les événements du jour : elle était d'avis que c'était un hasard des plus heureux. On avait vu des choses plus étranges venir à bien ; elle espérait encore vivre assez longtemps pour nous voir lever la tête et prendre rang parmi ce qu'il y avait de mieux ; et elle conclut en protestant que, puisque les deux miss Wrinklers (11) avaient trouvé de riches partis, elle ne voyait pas pourquoi ses filles n'auraient pas les mêmes chances. Comme ce dernier argument m'était adressé, je protestai que je n'en voyais pas non plus la raison, pas davantage que je ne savais pourquoi M. Simpkins avait gagné à la loterie un lot de dix mille livres sterling, tandis que nous avions eu un billet blanc.

« Vous voilà bien, Charles ! s'écria ma femme ; toujours votre manie de contrister mes filles et moi, dès que nous

sommes un peu gaies. Dis-moi, Sophie, mon cœur, que penses-tu de notre nouvelle connaissance? Ne t'a-t-il pas semblé aimable et d'un bon caractère? — On ne peut plus aimable, maman, répondit-elle; je crois qu'il a beaucoup à dire sur tout, et qu'il n'est jamais à court. Plus le sujet est léger, plus il trouve à discourir; et, en outre, il est vraiment fort beau. — Oui, s'écria Olivia, assez bien pour un homme; mais, quant à moi, il ne me plaît pas, je le trouve trop impertinent et trop familier, et sur la guitare il est insoutenable. »

J'interprétai ces deux discours dans un sens tout opposé. J'en conclus que Sophie le méprisait intérieurement, autant qu'Olivia l'admirait en secret.

« Quelle que soit votre opinion sur ce gentilhomme, mes enfants, repris-je, à dire vrai, il ne m'a pas prévenu en sa faveur. Les amitiés disproportionnées amènent toujours des amertumes; et, malgré son air affable, il m'a semblé sentir parfaitement la distance qui nous sépare. Croyez-moi, prenons pour compagnons des gens de même condition que nous. Il n'y a pas de rôle plus méprisable pour un homme que celui d'un coureur de fortune, et je ne vois pas pourquoi la chose serait plus noble dans une femme. Ainsi, même en lui supposant des vues honorables, c'est à nous qu'écherrait le mauvais renom. Et s'il en était autrement, je frémis rien que d'y songer! Il est vrai que je n'ai point d'inquiétude sur la conduite de mes enfants; mais, d'après la réputation de cet homme, je n'en puis dire autant de la sienne. »

J'allais poursuivre, mais je fus interrompu par un domestique du *squire*, qui nous envoyait, avec ses compliments, un quartier de venaison, et la promesse de venir dîner avec nous sous peu de jours. Ce cadeau venu si à propos plaida fortement en sa faveur, et fit plus d'effet que tous mes arguments contre lui. Je gardai donc le silence, satisfait d'avoir du moins montré le péril, et laissant à leur prudence le soin de l'éviter. La vertu qui a besoin d'être sans cesse gardée ne vaut pas qu'on la garde.

CHAPITRE VI.

Bonheur du coin du feu.

La dispute ayant été poussée avec quelque véhémence, il fut décidé d'un commun accord, pour arranger les choses, que nous aurions à souper un morceau de venaison, et mes filles entreprirent gaîment de l'apprêter. « Je suis fâché, m'écriai-je, que nous n'ayons ni voisin ni étranger pour prendre part à ce festin. L'hospitalité relève et double le plaisir d'un régal.

— Eh ! Dieu me bénisse ! reprit ma femme, voici venir ce bon M. Burchell, qui a sauvé notre Sophie, et qui vous dame si bien le pion dans la dispute ! — Qui me dame le pion, femme ? m'écriai-je ; vous vous méprenez étrangement ! je ne crois pas qu'il soit donné à beaucoup de gens de me damer le pion ! Je ne nie pas que vous soyez la première femme du monde pour faire un pâté d'oie, mais quant à la controverse, c'est mon affaire ; laissez-la-moi, de grâce. » Je parlais encore lorsque le pauvre M. Burchell entra. Il fut chaudement accueilli de toute la famille, qui échangea tour à tour avec lui des poignées de main, tandis que le petit Dick lui avançait officieusement une chaise.

Je prenais plaisir à l'amitié de ce pauvre homme par deux raisons : d'abord, parce que je savais qu'il avait besoin de la mienne ; ensuite, parce que je l'avais trouvé serviable en tout ce qui dépendait de lui. Quoiqu'il n'eût pas encore trente ans, il passait dans le voisinage pour un pauvre gentilhomme qui n'avait su employer sa jeunesse à rien de bon. Il parlait parfois avec un grand sens ; mais en général il recherchait de préférence la compagnie des

enfants, qu'il avait coutume d'appeler d'innocents petits hommes. Il excellait à leur chanter des ballades, à leur conter des histoires, et il était rare qu'il se mît en campagne sans avoir dans ses poches quelque chose pour eux, un morceau de pain d'épice, ou un sifflet d'un sou. Il venait tous les ans passer quelques jours dans nos environs, et vivait sur l'hospitalité des voisins. Il resta à souper avec nous, et ma femme ne lui épargna pas son vin de groseilles. Les contes circulèrent à la ronde. Il nous chanta quelques vieilles chansons, puis raconta aux petits l'histoire du Daim de Béverland, celle de la patiente Griseldis, les Aventures de Catskin, et enfin le Berceau de la belle Rosemonde. Notre coq, qui chantait toujours à onze heures, nous avertit qu'il était temps de songer au repos ; mais une difficulté imprévue s'éleva alors : nous n'avions pas où loger l'étranger, tous nos lits étaient occupés, et il était trop tard pour l'envoyer à l'auberge prochaîne. Dans ce dilemme, le petit Dick offrit la moitié de son lit, si son frère Moïse voulait bien le laisser coucher avec lui. « Et moi, s'écria Bill, je donnerai aussi à M. Burchell ma moitié, si mes sœurs veulent me prendre avec elles.

— A merveille, mes bons enfants ! m'écriai-je ; l'hospitalité est un des premiers devoirs du chrétien. L'animal se retire dans sa tanière, l'oiseau vole à son nid, mais l'homme sans abri ne peut trouver de refuge que parmi ses semblables. Il n'y eut pas de plus grand étranger en ce monde que celui qui y vint pour le sauver. Il n'eut jamais de maison, comme s'il eût voulu voir ce qui restait d'hospitalité parmi nous. Déborah, ma chère, dis-je à ma femme, donne à chacun de ces garçons un morceau de sucre, et que Dick ait le plus gros, parce qu'il a parlé le premier. »

Le lendemain matin de bonne heure, j'appelai tout mon monde aux champs pour m'aider à faner une coupe de regain, et notre hôte, ayant offert son aide, fut enrôlé avec les autres. Nos travaux marchaient gaîment ; nous retournions chaque rangée de foin, l'éparpillant au vent ;

je menais la file, et le reste suivait par ordre. Cependant je ne pouvais m'empêcher de remarquer avec quelle assiduité M. Burchell aidait ma fille Sophie à remplir sa part de la tâche. Dès qu'il eut fini sa besogne, il se mit de moitié dans la sienne, et une conversation intime s'engagea entre eux. J'avais trop bonne opinion du jugement de Sophie, et j'étais trop convaincu de son ambition, pour concevoir aucune inquiétude des assiduités d'un homme ruiné.

Quand nous eûmes fini notre journée, M. Burchell fut invité comme la veille à passer la nuit chez nous; mais il refusa, ayant, disait-il, à porter un sifflet à l'enfant d'un de nos voisins, chez lequel il devait coucher ce soir-là. Après son départ, la conversation durant le souper tomba naturellement sur notre malheureux hôte. « Quel frappant exemple, dis-je, nous donne ce pauvre homme des malheurs qui suivent une jeunesse perdue dans les plaisirs et les prodigalités! Il ne manque pas de sens, et c'est une excuse de moins pour ses folies passées. Pauvre être délaissé!... Où sont maintenant ses compagnons de plaisir, ses courtisans, ses flatteurs, pour lesquels ses caprices étaient des lois? Peut-être se pressent-ils aujourd'hui autour de quelque misérable, complaisant de ses vices, enrichi par son extravagance. Jadis ils le louaient, maintenant ils applaudissent à celui qui l'a dépouillé! Les transports excités par ses traits d'esprit se sont changés en sarcasmes sur sa démence. Il est pauvre, et peut-être mérite-t-il sa pauvreté, car il n'a pas plus l'ambition de devenir indépendant que le talent de se rendre utile. »

Influencé sans doute par quelques secrets motifs, je mis dans ces observations trop d'amertume: Sophie m'en reprit doucement. « Quelle qu'ait pu être sa première conduite, père, dit-elle, les circonstances où il se trouve doivent le mettre à l'abri de notre censure. Son indigence actuelle est une grande punition de ses prodigalités passées. J'ai entendu mon bon père lui-même dire que nous ne devions jamais frapper d'un coup de plus la victime sur laquelle la

Providence a levé la verge de sa colère. — Vous avez raison, Sophie, s'écria mon fils Moïse : un ancien a très-bien comparé la cruauté de cette conduite à celle du rustre qui s'efforce d'écorcher encore Marsyas, dont la peau, ainsi que nous l'apprend la fable, a été enlevée par Apollon. D'ailleurs je ne sais si la situation de ce pauvre homme est aussi mauvaise que mon père se l'imagine. Nous ne devons pas juger des sentiments des autres par ce que nous éprouverions à leur place. Quelque obscure que semble l'habitation de la taupe, l'animal trouve son logis suffisamment éclairé. Et, à dire vrai, l'ésprit de cet homme me paraît tout approprié à sa position, car jamais je n'entendis parler d'une façon plus gaie et plus animée qu'il ne le faisait aujourd'hui en causant avec vous, Sophie. »

Ce propos, dit sans la moindre intention, provoqua une rougeur que ma fille essaya de dissimuler sous un rire affecté, assurant qu'elle avait à peine pris garde à ce que lui disait M. Burchell ; du reste, elle pensait qu'il avait pu être en son temps homme de bonne compagnie. L'empressement qu'elle mit à se justifier, et sa rougeur, étaient autant de symptômes peu rassurants, mais je fis trêve aux soupçons.

La visite de notre seigneur ayant été annoncée pour le lendemain, ma femme alla faire un pâté de la venaison : Moïse prit un livre, tandis que je donnai la leçon aux petits ; mes filles ne semblaient pas moins affairées, et je les vis pendant un bon moment tourner autour du feu, occupées à faire cuire quelque chose. Je supposai d'abord qu'elles aidaient leur mère ; mais le petit Dick me souffla à l'oreille qu'elles fabriquaient une eau pour se laver le visage. J'avais en antipathie toute espèce de cosmétiques, sachant bien qu'ils gâtent le teint au lieu de l'embellir. J'approchai donc tout doucement et par degrés ma chaise du foyer, et, saisissant la pincette pour attiser le feu, je renversai, comme par accident, toute la composition : il était trop tard pour en commencer une autre.

CHAPITRE VII.

Un bel esprit de la capitale. — Les plus stupides peuvent quelquefois devenir amusants pour un jour ou deux.

Quand arriva le matin du grand jour où nous devions traiter notre jeune seigneur, on imagine bien que ni peine ni dépenses ne furent épargnées pour faire bonne figure. Ma femme et mes filles, comme on le supposera facilement, déployèrent en cette occasion leurs plus brillants atours. M. Thornhill vint escorté de deux convives, de son chapelain et de son *feeder* (12). Il donna ordre à ses domestiques, qui étaient nombreux, d'aller au cabaret voisin; mais ma femme insista, dans l'orgueil de son cœur, pour les héberger tous, ce qui, soit dit en passant, nous valut trois semaines de jeûne. M. Burchell avait laissé percer la veille que M. Thornhill faisait des propositions de mariage à miss Wilmot, l'ancienne fiancée de mon fils Georges; cette nouvelle ne laissa pas de refroidir la cordialité de notre accueil, mais un hasard dissipa en grande partie ce nuage. Quelqu'un de la compagnie ayant nommé miss Wilmot, M. Thornhill affirma avec serment que rien ne lui semblait plus absurde que la réputation de beauté qu'on avait faite à une fille si laide, un véritable épouvantail! « Je veux être défiguré, s'écria-t-il, si je n'aimerais autant choisir ma maîtresse à la clarté du réverbère de l'horloge de Saint-Dunstan (13)! » Il éclata de rire, et nous fîmes de même : les plaisanteries du riche ont toujours plein succès. Olivia ne put s'empêcher de murmurer à demi-voix, mais assez haut pour être entendue, qu'il avait un inépuisable fonds de gaîté.

Après dîner, je bus, comme de coutume, à la prospé-

rité de l'Église. La chapelain m'en remercia, ajoutant que l'Église était l'unique dame de ses pensées. « Allons, parle sincèrement, Frank, dit le *squire* (14) avec son impudence ordinaire : supposons d'un côté l'Église, ta maîtresse actuelle, en robe noire et en manches de batiste (15), et de l'autre miss Sophie sans robe et sans voile : laquelle choisirais-tu ? — Toutes les deux assurément, s'écria le chapelain. — Bien dit, repartit le *squire ;* car je veux que ce verre de vin m'étouffe si une belle fille ne vaut à elle seule toute la prêtraille de la création ! Vos dîmes et vos simagrées sont autant de farces, de damnées impostures, comme je puis le prouver. — Essayez un peu, reprit mon fils Moïse, je me crois de force à vous tenir tête.—A merveille, monsieur, s'écria le *squire*, qui, devinant à qui il avait affaire, fit signe de l'œil aux convives de se préparer à rire. Si vous êtes disposé à entamer une discussion de sang-froid sur ce sujet, j'accepte le défit. D'abord, comment vous convient-il le traiter, analogiquement ou dialogiquement ? — Je veux le traiter rationnellement, s'écria Moïse, enchanté d'avoir une thèse à soutenir. — A merveille ! dit encore le *squire ;* et pour procéder par ordre, et commencer par le commencement, j'espère, *primo*, que vous ne nierez pas que ce qui est, est. Si vous ne m'accordez pas ce point-là, je déclare ne pouvoir passer outre. — Eh bien, répliqua Moïse, je crois pouvoir vous l'accorder, et en tirer moi-même avantage. — J'espère aussi, continua l'autre, que vous m'accorderez que la partie est moindre que le tout ? — *Concedo*, s'écria Moïse. Ce n'est que juste et raisonnable. — Vous ne nierez pas non plus, s'écria le *squire*, que les deux angles d'un triangle sont égaux à deux angles droits. — Rien de plus simple. Et Moïse promena autour de lui des regards importants et satisfaits.—Mes prémisses ainsi posées, continua le *squire* en parlant fort vite, je soutiens que l'enchaînement des existences propres, procédant réciproquement en raison double de leur distance, produit nécessairement un dialogisme problématique qui prouve en quelque sorte que

l'essence de la spiritualité peut être rapportée au second prédicable. — Un moment, un moment! s'écria Moïse; c'est ce que je nie. Croyez-vous que je puisse admettre sans contestation des doctrines aussi hétérodoxes?—Comment, répliqua le *squire*, feignant d'être en colère, ne pas les admettre! voulez-vous donc vous refuser à l'évidence? Répondez à une seule question : Trouvez-vous qu'Aristote ait raison quand il dit que les relatifs ont pour raison coexistante la relation? — Sans doute. — S'il en est ainsi, répondez directement à ma proposition, savoir: Si vous jugez l'investigation analytique de la première partie de mon enthymème insuffisante, *secundùm quoad*, ou *quoad minùs?* donnez vos raisons contre sur-le-champ. — Je proteste, s'écria Moïse, que je ne comprends pas très-bien la force de votre argument; mais s'il était réduit à une simple proposition, peut-être pourrais-je y répondre. — Ma foi, monsieur, s'écria à son tour le *squire*, je suis votre très-humble valet. Je m'aperçois qu'il faudrait vous fournir l'intelligence en même temps que les arguments, et, sur ma parole, je déclare que vous êtes trop fort pour moi. » Cette sortie tourna les rieurs contre le pauvre Moïse, qui demeura déconfit, faisant triste figure au milieu d'un groupe de joyeux visages. Il n'ouvrit plus la bouche de tout le repas.

Quoique ces moqueries ne fussent nullement de mon goût, il en était autrement d'Olivia, qui prenait ce persiflage pour de l'esprit. Un homme qui raillait si agréablement lui parut un personnage accompli; et si l'on réfléchit à la part qu'une belle figure, de beaux habits et une grande fortune, ont dans la réputation d'un homme à la mode, on l'excusera aisément. Malgré une ignorance réelle, M. Thornhill parlait avec facilité, et discourait à perte de vue sur tous les sujets ordinaires de conversation. Faut-il donc s'étonner que de pareils talents eussent ébloui une jeune fille qui, par éducation autant que par nature, était accoutumée à estimer assez haut en elle-même les avantages extérieurs pour en faire grand cas chez autrui?

Après le départ de notre hôte, il s'éleva un nouveau débat sur ses mérites. Olivia avait été l'objet constant de ses œillades et de ses attentions, et l'on ne mit plus en doute que ce ne fût elle qui nous attirât ce brillant visiteur. Elle ne se défendit pas trop des innocentes railleries que son frère et sa sœur firent à ce sujet. Déborah elle-même semblait partager la gloire de la journée, et triomphait de la victoire de sa fille comme si c'eût été la sienne.

« Eh bien! mon cher, s'écria-t-elle, se tournant de mon côté, je vous avouerai franchement que c'est moi qui ai encouragé mes filles à ne pas repousser les avances de ce jeune seigneur. J'ai toujours eu de l'ambition, et vous voyez que je n'avais pas si grand tort, car qui sait comment cela tournera?

—Oui, en vérité, qui le sait? répondis-je avec un soupir. Pour moi, la chose ne me plaît guère. J'eusse mieux aimé voir à ma fille quelque pauvre et honnête prétendant, que ce beau gentilhomme avec toutes ses richesses et son irréligion. Comptez-y, s'il est tel que je le soupçonne, jamais esprit fort n'aura un de mes enfants!

—En vérité, père, vous poussez trop loin la sévérité, s'écria Moïse. Dieu ne le condamnera pas sur ce qu'il aura dit, mais sur ce qu'il aura fait. Tout homme a en lui mille pensées mauvaises qu'il n'est pas toujours maître d'étouffer. Il se peut que l'irréligion soit chez cet homme une faute involontaire; et en admettant que ses sentiments soient erronés, s'il demeure passif et n'y conforme pas ses actes, il n'est pas plus à blâmer de ses erreurs que le gouverneur d'une ville ouverte ne le serait d'avoir reçu un ennemi contre lequel il ne pouvait se défendre.

—Il est vrai, mon fils, répliquai-je; mais si le gouverneur appelle l'ennemi dans la place, il est réellement coupable; et il en est toujours ainsi de ceux qui embrassent l'erreur. Le mal n'est pas tant de se rendre à quelques-unes des preuves que l'on voit, que de s'aveugler volontairement sur le grand nombre d'autres preuves qui s'offrent à nous; si bien que, quoique nos opinions puissent être involon-

taires au moment où elles se forment, il y a eu négligence, s'il n'y a eu corruption, à les concevoir. Le châtiment est donc dû à nos vices, ou le mépris à notre légèreté. »

Ma femme continua l'entretien, mais non la discussion. Elle connaissait plusieurs hommes de mérite qui passaient pour esprits forts, et n'en faisaient pas moins d'excellents maris. Elle ne serait pas embarrassée à trouver des filles douées d'assez de sens et même d'assez de savoir pour convertir leurs époux. « Qui sait, mon cher, poursuivit-elle, ce dont Olivia serait capable? Elle a beaucoup à dire sur toutes choses, et, autant que j'en puis juger, elle est assez forte en controverse.

— Eh! ma chère, m'écriai-je, que peut-elle avoir lu en fait de controverse? Je ne me rappelle pas lui avoir jamais mis entre les mains des ouvrages de ce genre. Assurément, vous vous exagérez ses mérites.

— Non, non, papa, répliqua Olivia, maman ne se trompe pas. J'ai lu la dispute de Thwackum et de Square (16), la controverse entre Robinson Crusoé et Vendredi le sauvage, et je lis maintenant une dissertation sur la religion de l'amour.

— A merveille! m'écriai-je. Je vois; mon enfant, que tu as toutes les qualités requises pour faire des conversions; ainsi va aider ta mère à faire la tarte aux groseilles. »

CHAPITRE VIII.

Amour qui promet peu de chances de fortune, et qui peut cependant tourner à bien.

Le lendemain nous eûmes de nouveau la visite de M. Burchell; et quoique, pour certaines raisons, son assiduité commençât à me déplaire, je ne pouvais lui refuser ma compagnie, ni une place au coin du feu. Il est vrai que ses bons offices payaient, et au delà, notre hospitalité. Il travaillait avec une rare adeur dans la prairie ou à la meule de foin. Il était des premiers à l'ouvrage; puis il avait toujours quelque chose d'amusant à dire pour nous alléger le travail. Il se montrait tour à tour si original et si sensé, que je ne pouvais me défendre de l'aimer, de m'en moquer et de le plaindre. Ma seule objection contre lui était l'attachement qu'il témoignait à ma fille. Il l'appelait, en plaisantant, sa petite souveraine; et lorsqu'il achetait pour sa sœur et pour elle une parure de rubans, celle de Sophie était toujours la plus jolie. Je ne sais comment cela se fit, mais chaque jour il semblait devenir plus aimable; son esprit grandissait, et sa simplicité prenait des airs de supériorité et de sagesse.

Nous dînâmes tous en famille dans le pré, la nappe étendue sur le foin, et nous assis ou plutôt couchés autour d'un repas frugal que M. Burchell animait de sa gaîté. Pour compléter la fête, deux merles se répondaient de deux buissons voisins, et le rouge-gorge familier venait becqueter les miettes à peine tombées de nos mains. Chaque son semblait un écho de bonheur et de calme.

« Jamais je ne me repose ainsi, dit Sophie, que je ne pense à ces deux amants si admirablement décrits par

Gay, qui furent frappés de mort dans les bras l'un de l'autre. Il y a quelque chose de si touchant dans cette description, que je l'ai lue cent fois, et toujours avec un nouveau ravissement.

—A mon sens, s'écria mon fils, les plus beaux traits de cet épisode sont fort au-dessous de l'*Acis et Galatée* d'Ovide. Le poëte latin entend mieux les contrastes, et de cette figure, habilement ménagée, dépend toute la force du pathétique.

— Il est remarquable, reprit M. Burchell, que les deux poëtes dont vous parlez aient également contribué à introduire un goût faux dans la littérature de leurs différents pays, en surchargeant leurs vers d'épithètes oiseuses. Des hommes d'un génie médiocre ont trouvé facile d'imiter cette stérile abondance, et la poésie anglaise, comme celle des derniers siècles de Rome, n'est plus maintenant qu'un amas d'images pompeuses, sans plan et sans liaison, une enfilade d'épithètes qui caressent l'oreille sans porter aucun sens à l'esprit. Mais peut-être penserez-vous, mesdames, que, puisque je me mêle de critiquer les autres, il est juste que je leur donne l'occasion de prendre leur revanche ; et, à dire vrai, je n'ai fait cette remarque que pour servir d'introduction à une ballade qui peut avoir de nombreux défauts, mais qui du moins n'a pas, je crois, ceux que je viens de signaler (17). »

BALLADE.

« Viens à ma voix, bon ermite du vallon ! guide mes pas solitaires vers la lumière qui, là-bas, égaye le ravin de son rayon hospitalier.

» Car j'erre ici seul, égaré ; mes pieds sont chancelants et lourds ; autour de moi s'étendent des déserts sans limites, qui semblent s'allonger à mesure que j'avance. »

« Arrête, mon fils, s'écrie l'ermite : n'affronte pas ces dange-

reuses ténèbres. La lueur perfide qui brille au loin ne t'attire que pour te perdre !

» A l'indigent sans abri ma porte est toujours ouverte, et si la pitance est frugale, du moins je l'offre de grand cœur.

» Demeure ce soir, et prends ta part des biens que renferme ma cellule, ma natte de joncs, mon humble souper, ma bénédiction et le repos.

» Je n'immole pas les brebis qui errent libres dans la vallée : du Tout-Puissant, qui a pitié de moi, j'appris à avoir pitié d'elles.

» Au flanc fertile de la montagne j'emprunte un innocent repas ; ma besace s'emplit d'herbages et de fruits, et je m'abreuve à l'eau de la source.

» Viens donc, ô pèlerin, déposer tes ennuis : tout souci né de la terre ne vaut pas qu'on s'en tourmente : l'homme n'a besoin que de peu ici-bas, et pour un temps si court ! »

« Ses doux accents descendaient comme tombe la rosée du ciel. Le modeste étranger s'inclina, et le suivit à sa cellule.

» Au loin, dans un sombre désert, était cachée la demeure solitaire, refuge des pauvres du voisinage et du voyageur égaré.

» Sous cet humble chaume, nulle richesse ne réclame la surveillance du maître. Le loquet cède, la porte s'ouvre et reçoit le couple ingénu.

» A l'heure où la foule affairée se retire pour goûter le repos du soir, l'ermite attise le feu que la cendre a couvert, et s'efforce d'égayer l'hôte pensif.

» Il étale devant lui un champêtre régal, il le presse et sourit ; habile à compter de merveilleuses légendes, il charme le cours des lentes heures.

» Animés d'une joie sympathique, le petit chat gambade et joue, le grillon chante dans l'âtre, le fagot pétille et flamboie.

» Mais il n'est point de talisman qui puisse conjurer la tristesse de l'étranger : la douleur pèse sur son âme, et ses larmes commencent à couler.

» L'ermite les voit, et s'en émeut d'un souci fraternel : « D'où viennent, dit-il, pauvre jeune homme, les peines de ton cœur?

» Banni de quelque heureux séjour, erres-tu donc à regret? Pleures-tu ton amitié méconnue, ton amour repoussé?

» Hélas! les joies qu'apporte la fortune sont vaines et périssables, et ceux qui s'attachent à des biens si frivoles sont encore plus frivoles qu'eux.

» Et qu'est-ce que l'amitié? un nom, un charme qui berce et endort, une ombre qui suit la fortune ou la gloire, et laisse le malheureux pleurer.

» L'amour est un mot plus vide encore, jouet de nos beautés modernes; invisible sur cette terre, il n'y descend parfois que pour réchauffer le nid de la tourterelle.

» Crois-moi, jeune insensé, fais trêve à tes douleurs, méprise un sexe volage. » Il dit; mais, tandis qu'il parle, une soudaine rougeur trahit l'hôte éperdu.

» L'ermite surpris voit naître de nouvelles beautés se révélant une à une, comme sur le ciel les teintes du matin, aussi brillantes et aussi fugitives.

» Ce regard humide, ce sein palpitant éveillent tour à tour ses alarmes : dans le bel étranger, il a reconnu une jeune fille avec ses mille séductions.

« Ah! s'écrie-t-elle, pardon pour l'étrangère, la pauvre délaissée, qui a souillé de sa présence le lieu qu'habitent le ciel et vous!

» Prenez en pitié une fille que l'amour fait errer, qui cherche partout le repos, et ne trouve pour compagnon de route que le désespoir.

» Mon père habitait les rives de la Tyne : c'était un riche et puissant seigneur, et tous ses biens étaient à moi, car j'étais son unique enfant.

» Pour m'enlever à sa tendresse, de nombreux prétendants accoururent : tous à l'envi vantaient mes charmes, et ressentaient ou feignaient de sentir mille feux.

» A chaque heure, cette foule mercenaire luttait de richesses et d'offrandes. Edwin était parmi eux : seul il ne parlait pas d'amour.

» Vêtu d'humbles et simples habits, il n'avait pouvoir ni richesse ; ses trésors étaient sa sagesse, sa vertu : c'était tout pour moi.

» A mes côtés, dans la vallée, il murmurait des chants d'amour ; son souffle prêtait des parfums à la brise, et des mélodies aux bois.

» La fleur éclose du matin, la rosée épurée du ciel, auraient pu rivaliser de pureté avec son âme.

» Mais la rosée, la fleur sur sa tige n'ont que des charmes passagers. Il avait leurs attraits, et moi, pour mon malheur, j'avais leur inconstance.

» Vaine et coquette, j'épuisai tout l'art des détours ; plus sa passion touchait mon cœur, plus je triomphais de sa peine.

» Trop accablé de mes dédains, il me laissa à mon orgueil, et alla s'ensevelir dans une solitude où il mourut en secret.

» A moi la douleur, à moi la faute que ma vie ne saurait trop expier. Je vais cherchant sa retraite pour m'étendre où il repose.

» Là, solitaire et cachée, toute à mon désespoir, je me coucherai pour mourir. Ce qu'Edwin fit pour moi, je le ferai pour lui.

» — Nous en préserve le ciel ! » s'écria l'ermite en la serrant sur son sein. La belle, effrayée, se tourne et se récrie : c'est Edwin lui-même qui la tient embrassée !

« Angélina, ma chérie, toi le charme de mon âme, regarde! vois ton Edwin, si longtemps perdu, qui renait aujourd'hui pour l'amour et pour toi!

» Ah! laisse-moi te tenir ainsi sur mon cœur pour en bannir tout souci, et que jamais, jamais plus nous ne nous quittions, toi ma vie, toi qui es tout pour moi. »

» Oui, à dater de cette heure, nous vivrons pour nous aimer d'un amour si vrai, que le dernier soupir qui brisera ton cœur fidèle brisera aussi celui de ton Edwin. »

Comme Sophie écoutait cette ballade d'un air de tendre approbation, notre tranquillité fut tout à coup troublée par un coup de fusil tiré près de nous: presque aussitôt un homme s'ouvrit brusquement un passage à travers la haie, pour venir ramasser le gibier qu'il avait tué. Ce chasseur n'était autre que le chapelain du seigneur, qui venait de tirer sur un des merles dont le chant nous avait si doucement récréés. Un bruit si fort et si soudain avait épouvanté mes filles, et je pus m'apercevoir que, dans sa frayeur, Sophie s'était jetée entre les bras de M. Burchell pour y chercher un refuge. Le chapelain s'avança, s'excusant de nous avoir troublés, et affirmant qu'il ignorait que nous fussions si proches. Il s'assit près de ma plus jeune fille, et en galant chasseur lui offrit sa chasse du matin. Elle allait refuser; mais, avertie de sa bévue par un regard de sa mère, elle accepta le présent avec quelque répugnance. Selon sa coutume, ma femme trahit l'orgueil de ses pensées en me soufflant à l'oreille que Sophie avait fait la conquête du chapelain, comme sa sœur celle du *squire*. Je soupçonnais, avec plus de vraisemblance, que les affections de la jeune fille étaient engagées autre part.

Le chapelain venait nous informer que M. Thornhill, s'étant procuré de la musique et des rafraîchissements, comptait, ce soir-là même, donner aux jeunes demoiselles un bal au clair de lune, sur la pelouse, devant notre maison. « Je ne puis nier, continua-t-il, que je n'eusse un

intérêt tout particulier à venir des premiers vous porter cette nouvelle, car j'ambitionne, en récompense de ma peine, la main de miss Sophie pour la première contredanse. »

Sophie répondit qu'elle accepterait volontiers si elle pouvait le faire en conscience. « Mais voici monsieur, ajouta-t-elle en regardant M. Burchell, qui a été mon compagnon de travail tout le jour, et il est juste qu'il ait la première part dans nos amusements. »

M. Burchell la remercia de ses bonnes intentions, et céda ses droits au chapelain. Il devait, dit-il, aller ce soir-là à cinq milles plus loin, assister à un souper de moissonneurs. Son refus me parut étrange, et j'avais quelque peine à comprendre qu'une personne aussi sensée que ma plus jeune fille pût donner la préférence à un homme ruiné sur un soupirant qui avait de belles espérances. Mais, de même que les hommes sont meilleurs juges du mérite des femmes, de même les femmes jugent plus sainement de nous. On dirait que les deux sexes s'observent mutuellement, et ont été pourvus de capacités diverses merveilleusement appropriées à cette étude réciproque.

CHAPITRE IX.

Deux grandes dames. — La supériorité de la toilette fait supposer la supériorité d'éducation.

A peine M. Burchell nous eut-il quittés et Sophie eut-elle consenti à danser avec le chapelain, que les petits accoururent nous dire que le seigneur venait d'arriver avec nombreuse compagnie. En effet nous le trouvâmes au logis, escorté de deux gentillâtres et de deux jeunes dames richement parées, qu'il nous présenta comme des femmes de qualité qui donnaient le ton dans la capitale.

Nous n'avions pas assez de chaises pour tant de monde, et M. Thornhill proposa aussitôt que chaque cavalier s'assît sur les genoux d'une dame, ce à quoi je m'opposai formellement, malgré un regard désapprobateur de ma femme. Moïse fut dépêché dans le voisinage pour emprunter une couple de chaises; et comme il y avait disette de danseuses, les deux messieurs allèrent avec lui en quête de *partners*. Les chaises et les danseuses furent bientôt trouvées. Les filles de mon voisin Flamborough firent leur entrée triomphale, toutes pimpantes de nœuds de rubans d'un rouge aussi flamboyant que leurs joues. Mais nous n'avions pas prévu une malencontreuse circonstance : quoique les demoiselles Flamborough passassent pour les meilleures danseuses de la paroisse, et qu'elles se tirassent à ravir des gigues et des rondes, elles n'entendaient absolument rien aux contre-danses. Ce fut d'abord un désappointement; mais, après quelques *poussées* et quelques tiraillements, elles finirent par se mettre gaîment à l'unisson. L'orchestre se composait de deux violons, une flûte et un tambourin. La lune brillait de tout son éclat. M. Thornhill et ma fille aînée

ouvrirent le bal, au grand ravissement des spectateurs; car les voisins, ayant appris ce qui se passait, étaient accourus en foule se ranger autour de nous. Les mouvements d'Olivia étaient à la fois si gracieux et si vifs, que ma femme, hors d'état de contenir l'orgueil de son cœur, m'assura que, si la petite friponne avait si bon air, c'est qu'elle avait modelé tous ses pas sur les siens.

Les dames de la capitale s'efforçaient vainement de l'égaler; elles avaient beau prendre des airs penchés, des attitudes tour à tour languissantes ou mutines, elles n'en approchaient pas. Les regardants convenaient, il est vrai, que c'était fort beau; mais le voisin Flamborough remarquait que les pieds de miss Livy tombaient juste avec la musique ni plus ni moins qu'un écho.

Le bal durait depuis une heure, lorsque les deux dames, qui craignaient d'attraper un rhume, proposèrent d'en rester là. L'une d'elles s'exprima à ce propos d'une façon fort grossière, à mon sens. Elle protesta par le *Dieu vivant qu'elle était à moitié fondue dans son jus!* En rentrant à la maison, nous trouvâmes un élégant souper froid que M. Thornhill avait fait apporter. La conversation devint plus réservée qu'auparavant, les belles dames jetèrent tout à fait mes filles dans l'ombre; elles ne parlaient que du grand monde, de la haute société, de tableaux, de bon goût, de Shakspeare (18), de l'harmonica (19), et d'autres sujets alors fort en vogue. Il est vrai qu'à notre grande mortification il leur échappa de jurer une ou deux fois : mais c'était à mes yeux l'indice le plus certain de leur noblesse (je n'ai su que depuis que les jurons étaient tout à fait passés de mode dans le beau monde). D'ailleurs leur riche toilette servait en quelque sorte de voile à la grossièreté de leurs discours. Mes filles semblaient regarder avec envie des perfections si rares, et tout ce qui nous paraissait étrange était attribué à la quintessence du bon ton; au reste, leur condescendance surpassait de beaucoup leurs autres qualités. L'une fit la remarque que si miss Olivia voyait un peu plus

le monde, elle y gagnerait infiniment; à quoi l'autre ajouta qu'un seul hiver passé en ville ferait de sa petite Sophie une tout autre personne. Ma femme approuva avec chaleur, disant que ce qu'elle désirait par-dessus toutes choses, c'était de pouvoir donner à ses filles le *poli* d'un hiver de Londres. Je ne pus m'empêcher de répondre à mon tour que leur éducation n'était déjà que trop supérieure à leur fortune, et que plus de raffinements ne serviraient qu'à rendre leur pauvreté ridicule, et à leur inspirer le goût de plaisirs qui n'étaient pas faits pour elles.

« Et quels plaisirs doivent être interdits, s'écria M. Thornhill, à celles qui en ont tant à donner? Quant à moi, continua-t-il, ma fortune est assez belle; j'ai pour devise : amour, liberté, plaisir : mais si une moitié de mes biens pouvait être agréable à ma charmante Olivia, que je sois damné si je ne la lui offrais ! la seule faveur que je lui demanderais en retour serait de m'accepter par-dessus le marché. »

Je n'étais pas assez étranger au monde pour ignorer que sous ce verbiage de galanterie se cachait l'insolence de la plus honteuse proposition; cependant je fis un effort pour maîtriser ma colère. « Monsieur, repris-je, la famille que vous daignez honorer de vos visites a été nourrie dans un sentiment d'honneur aussi délicat que le vôtre; toute tentative pour le lui ravir aurait de dangereuses conséquences. L'honneur, monsieur, est aujourd'hui notre unique richesse, et nous ne saurions trop veiller sur ce dernier trésor. »

Je fus presque fâché de la chaleur avec laquelle j'avais parlé, lorsque le jeune homme me serra la main, jurant qu'il approuvait ma vivacité, tout en repoussant mes soupçons. « Quant à votre préoccupation actuelle, continua-t-il, je proteste que rien n'est plus loin de mon cœur qu'une telle pensée. Non, de par tout ce qu'il y a de séduisant, une vertu dont il faut faire régulièrement le siége ne fut jamais de mon goût! tous mes amours, à moi, n'ont été que des *coups des main*. »

Les deux dames, qui avaient affecté jusque-là de ne rien entendre, prirent l'air fort choqué de cette dernière licence, et commencèrent un dialogue des plus édifiants sur la vertu. Ma femme, le chapelain et moi nous fîmes chorus, et le *squire* lui-même en vint à confesser son repentir de ses excès passés. Nous parlâmes des plaisirs de la tempérance, et du calme rayonnant d'une âme que le vice n'a point souillée. J'étais si satisfait, que je permis aux petits de se coucher une heure plus tard, afin qu'ils ne perdissent rien de cette salutaire conversation. M. Thornhill alla encore plus loin que moi ; il me demanda si je n'avais pas d'objections à faire la prière? J'y consentis avec joie, et la soirée se passa ainsi d'une façon tout à fait agréable jusqu'à ce que la compagnie songeât au départ.

Les dames semblaient re séparer à regret de mes filles, pour lesquelles elles avaient conçu une affection toute particulière ; elles me pressèrent de permettre qu'elles les accompagnassent au château. M. Thornhill appuya la proposition, ma femme y joignit ses instances, et Sophie et Olivia me regardèrent comme si elles mouraient d'envie d'y aller. Dans cette perplexité, je mis en avant deux ou trois excuses que mes filles écartèrent aussitôt, de sorte que je fus obligé d'en venir à un refus péremptoire, qui me valut tout le lendemain des airs sournois et des réponses sèches.

CHAPITRE X.

La famille essaye de rivaliser avec ses supérieurs. — Misère du pauvre qui veut paraître au-dessus de sa situation.

Je commençai alors à m'apercevoir que mes longs et laborieux sermons sur la sobriété, la simplicité, le contentement d'esprit, n'étaient plus écoutés. L'honneur que de plus riches que nous avaient jugé à propos de nous faire avait éveillé cet orgueil que j'avais assoupi, mais non extirpé. Les fenêtres se garnirent, comme autrefois, de fioles pleines d'eaux pour le cou et pour la figure : dehors on craignait le soleil, comme un ennemi de la peau; dedans on redoutait le feu, qui gâte le teint. Ma femme me fit observer que se lever de trop bonne heure fatiguait les yeux de ses filles, que travailler après dîner leur rougissait le nez; elle me prouva que leurs mains n'étaient jamais plus blanches que lorsqu'elles ne faisaient rien. Au lieu donc de finir les chemises du pauvre Georges, il ne fut plus question que de remonter de vieilles gazes, ou de préluder sur la guitare. Les miss Flamborough, naguère leurs joyeuses compagnes, furent laissées de côté comme de trop humbles connaissances, et la conversation ne roula plus que sur les gens du grand monde, les tableaux, le bon goût, Shakspeare et l'harmonica.

Mais tout cela eût été endurable, si une diseuse de bonne aventure bohémienne ne fût venue exalter nos espérances jusqu'au sublime. La sibylle basanée ne parut pas plutôt, que mes filles accoururent me demander un shilling pour qu'on leur fît avec la pièce d'argent le signe de la croix dans la main. A parler vrai, j'étais las d'être toujours sage, et je ne pus me défendre de leur accorder

leur requête, rien que pour le plaisir de les voir heureuses. Je donnai un shilling à chacune, quoiqu'il soit bon de faire observer, pour l'honneur de la famille, qu'elles n'étaient pas sans argent, ma femme leur permettant généreusement d'avoir toujours une guinée dans leur poche, mais à la condition expresse de ne jamais la changer.

Elles demeurèrent assez longtemps enfermées avec la bohémienne, et à leur retour je lus dans leurs yeux qu'on leur avait promis monts et merveilles. « Eh bien! enfants, dis-je, comment va la fortune? Dis-moi, Livy, la sorcière t'a-t-elle donné quelque chose qui vaille pour ton argent?

— Je vous assure, papa, dit Olivia, que je crois qu'elle a un compère; car elle m'a déclaré positivement qu'avant un an j'épouserais un *squire*.

— Et toi, Sophie, quelle espèce de mari auras-tu?

— Moi, père, j'épouserai un lord, un peu après que ma sœur aura épousé le *squire*.

— Comment! m'écriai-je, c'est là tout ce que vous avez pour vos deux shillings? Un lord et un squire, voilà tout! Sottes que vous êtes! je vous aurais promis un prince et un *nabab* (20) pour la moitié moins d'argent. »

Cet accès de curiosité fut cependant suivi de très-fâcheux effets. Nous commençâmes à nous croire prédestinés par les astres à quelque sublime destin, et nous anticipions déjà sur nos grandeurs futures.

Il a été dit bien des fois, et je le dirai encore une, que les heures que nous passons dans une douce et riante attente sont beaucoup plus agréables que celles où nos espérances sont couronnées d'un plein succès. Dans le premier cas, nous assaisonnons le mets à notre appétit; dans le second, c'est la nature qui nous l'apprête tant bien que mal. Il est impossible de décrire la suite de ravissantes rêveries que nous évoquions pour passer le temps. Nous croyions notre fortune près de se relever: toute la paroisse assurait que le seigneur était amoureux

de ma fille, et elle de son côté finit par l'aimer; car on lui persuada qu'elle avait dans le cœur une grande passion. Pendant ce temps, ma femme faisait les rêves les plus heureux du monde, et ne manquait pas de nous les raconter chaque matin avec beaucoup de solennité et une grande exactitude. Une nuit, elle avait rêvé de cercueils et d'ossements en croix, signe infaillible d'un prochain mariage. Une autre fois, elle avait vu les poches de ses filles remplies de liards, présage certain qu'elles seraient bientôt pleines d'or. Les jeunes filles avaient aussi leurs pronostics: elles sentaient aux lèvres d'étranges chatouillements de baisers; elles voyaient des bagues dans la chandelle, des bourses pétillaient dans le feu, et des lacs d'amour se cachaient au fond de chaque tasse de thé (21).

Vers la fin de la semaine, nous reçûmes une carte des dames de la ville, qui, en nous envoyant leurs compliments, nous faisaient dire qu'elles espéraient voir toute la famille à l'église le dimanche suivant. Dans la matinée du samedi, je surpris plusieurs conciliabules entre ma femme et mes filles : de temps à autre elles me lançaient des regards qui trahissaient un complot caché. Je soupçonnais fortement qu'il se tramait quelque absurde projet pour paraître avec éclat le lendemain. Le soir même elles commencèrent un siége en règle, et ma femme entreprit d'ouvrir la tranchée. Après le thé, comme je paraissais de bonne humeur : « Je me figure, Charles, mon cher, me dit-elle, que nous aurons belle et nombreuse compagnie à l'église demain. — Peut-être bien, répliquai-je; mais ne vous inquiétez pas : qu'il y ait ou non du monde, vous aurez toujours un sermon. — C'est sur quoi je compte, dit-elle; mais je pense, mon cher, que nous devons y paraître le plus décemment possible; car qui sait ce qui peut arriver? — J'approuve fort cette intention, et n'y vois rien que de louable, dis-je; une mise décente et une conduite réservée à l'église sont ce qui me charme : nous devons y être humbles et pieux, joyeux et calmes. — Oui, oui, s'écria-t-elle, je sais cela; mais je veux dire que nous

devrions nous y rendre d'une façon convenable, et non pas tout à fait comme les manants qui nous entourent. — Vous avez parfaitement raison, ma chère, repris-je, j'allais vous faire précisément la même proposition. La manière convenable de s'y rendre est d'y aller de très-bonne heure, afin d'avoir du temps à donner à la méditation avant le service. — Bon Dieu ! Charles, interrompit-elle, tout cela est très-vrai, mais ce n'est pas ce que j'entends. Je veux dire que nous devrions y aller en gens *comme il faut*, et non comme la canaille. Vous savez que l'église est à deux milles d'ici, et je ne puis souffrir l'idée de voir mes filles fendre la presse jusqu'à leur banc, tout essoufflées, toutes rouges de la marche, et ayant l'air, pour les regardants, de pauvres paysannes qui ont gagné un fichu ou une chemise à la course. Or, mon cher, voilà ce que je propose : nous avons nos deux chevaux de charrue, la jument qui est dans la famille depuis neuf ans, et son compagnon Blackberry, qui n'a quasi rien fait depuis plus d'un mois; ils engraissent tous deux de paresse. Pourquoi ne travailleraient-ils pas tout aussi bien que nous? Je vous assure que quand Moïse les aura un peu étrillés, ils feront fort bonne figure. »

J'objectai qu'il serait vingt fois plus *comme il faut* de marcher que d'avoir recours à de pareilles montures, attendu que Blackberry était borgne et la jument sans queue; que ni l'un ni l'autre n'avaient jamais été dressés à se laisser monter; qu'ils étaient vicieux, et nous joueraient cent tours; enfin, que nous n'avions qu'une selle de femme dans toute la maison. Ces objections, cependant, furent toutes repoussées, de sorte que je fus obligé de céder.

Le lendemain matin, je les vis tous affairés à rassembler les matériaux nécessaires pour cette grande expédition; mais, prévoyant qu'il y faudrait du temps, je m'acheminai seul vers l'église, après leur avoir fait promettre de me suivre bientôt. J'attendis près d'une heure devant le pupitre (22). Mais, ne les voyant point venir, force me fut de commencer et de continuer le service, non

sans quelque inquiétude de leur absence. Mon malaise augmenta lorsque tout fut terminé sans que ma famille eût paru.

Je pris, pour m'en retourner, la route des voitures, quoiqu'elle fût de trois milles plus longue que le chemin de traverse; arrivé à peu près à moitié chemin, j'aperçus la procession se dirigeant lentement et majestueusement vers l'église : mon fils, ma femme et les deux petits guindés sur un cheval, et mes deux filles sur l'autre. Je demandai la cause du retard ; mais leurs mines contristées m'apprirent qu'ils avaient eu bon nombre de mésaventures. Les chevaux avaient d'abord refusé de marcher, s'obstinant à ne pas bouger de devant la porte, jusqu'à ce que M. Burchell, avec son obligeance accoutumée, les eût mis en marche à l'aide de son bâton. Ensuite les sangles de la selle de ma femme s'étaient cassées, et on avait été obligé de mettre pied à terre pour réparer le désastre. Un peu après, un des chevaux s'était mis en tête de s'arrêter court, et ni prières ni menaces n'avaient pu le faire avancer. C'était juste à l'issue de cette crise que je les avais rencontrés ; et, voyant que tout le monde était sain et sauf, j'avoue que leur mortification m'affligea d'autant moins qu'elle me préparait de belles occasions de triomphe pour l'avenir, et qu'elle donnait à mes filles une leçon d'humilité.

CHAPITRE XI.

La famille persiste à tenir toujours la tête haute.

La veille de Noël tombant le lendemain, nous fûmes invités par le fermier Flamborough à venir chez lui casser des noisettes et jouer aux petits jeux. Nous eussions probablement rejeté avec dédain une pareille invitation, si notre dernier échec ne nous eût rendus plus humbles: pour cette fois, nous voulûmes bien consentir à être heureux. L'oie et les poudings de notre honnête voisin étaient excellents, et sa petite bière exquise, même au dire de ma femme, qui était connaisseur. Il est vrai que la manière de narrer de notre hôte n'était pas tout à fait aussi irréprochable ; ses histoires, longues, lourdes et ternes, roulaient toutes sur lui-même, et nous en avions ri dix fois auparavant. Cependant nous eûmes la condescendance d'en rire encore une fois de plus.

M. Burchell, qui était de la partie, et qui aimait toujours à mettre en train quelque innocent divertissement, proposa aux jeunes gens un colin-maillard. Ma femme se laissa persuader d'en être, et je pris plaisir à voir qu'elle n'était pas encore trop vieille. Nous regardions, mon voisin et moi, riant de chaque bon tour et vantant notre adresse alors que nous étions jeunes et ingambes. La main-chaude vint ensuite, puis les questions et les gages ; enfin nous nous assîmes pour jouer à la *savate*. Comme le lecteur peut ne pas connaître ce passe-temps primitif, il est bon de l'informer que pour ce jeu la compagnie s'assied à terre, en rond, tous, excepté un, qui reste debout au milieu, chargé d'attraper un soulier qu'on se passe de main en main sous les jarrets, à peu près comme la na-

velle d'un tisserand. Il est impossible à la personne qui est debout au milieu du cercle de faire face à la fois à tout le monde, et le beau du jeu consiste à lui donner un coup avec le talon du soulier, du côté qui présente le moins de défense. Ma fille aînée était ainsi cernée et tapée, rouge, hors d'haleine, soufflant et criant « franc jeu! » d'une voix à faire envie à une chanteuse des rues, lorsque, ô désolation de l'abomination! nos deux belles connaissances de la ville entrèrent dans la chambre, lady Blarney et miss Carolina-Wilhelmina-Amélia Skeggs! Toute description serait insuffisante : je n'essayerai donc pas de peindre cette nouvelle mortification. Ciel! être surprises par des femmes si distinguées dans des attitudes si vulgaires! Aussi c'était ce qu'on devait attendre d'un pareil jeu proposé par M. Flamborough. Nous demeurâmes terrassés et comme pétrifiés de stupeur.

Les dames étaient allées à la maison pour nous voir, et, ne nous trouvant point, elles avaient poussé jusque-là, dans le désir de savoir quel accident avait empêché ma famille de paraître la veille à l'église. Olivia entreprit de répondre pour tous, et le fit de la façon la plus abrégée : elle dit que sa sœur et elle étaient tombées de cheval, de quoi les dames furent très-fâchées; mais ayant appris que personne n'avait été blessé, elles furent on ne peut plus contentes. Lorsque mes filles ajoutèrent qu'elles avaient failli mourir de peur, elles retombèrent dans la désolation; mais, sur l'assurance que nous avions passé une très-bonne nuit, elles furent de nouveau on ne peut plus satisfaites. Leur prévenance surpassait toute imagination : leurs protestations, de tendres, de vives qu'elles étaient le soir du bal, étaient devenues ardentes. Elles voulaient absolument faire plus intime connaissance. Lady Blarney était surtout charmée d'Olivia : miss Carolina-Wilhelmina-Amélia Skeggs (j'aime à donner le nom tout au long) avait plus de goût pour Sophie. Elles soutenaient à elles seules la conversation, tandis que mes filles les écoutaient en silence, admirant ce suprême bon ton; mais comme tout

lecteur, quelque humble que soit son lot, se plaît d'ordinaire aux dialogues des grands, aux anecdotes des lords, des grandes dames et des chevaliers de la Jarretière, je prendrai la liberté de donner ici un échantillon de leur discours :

« Tout ce que je sais de l'histoire, s'écria miss Skeggs, c'est que ça peut être vrai ou faux; mais je puis assurer à votre seigneurie que tout le salon en était dans le plus grand étonnement. Lord *** en devint de toute couleur, mylady s'évanouit ; mais sir Tomkyn, tirant son sabre, jura qu'il lui appartenait à la mort et à la vie.

— Eh bien ! répliqua notre pairesse (23), tout ce que je puis dire, c'est que la duchesse ne m'en a pas ouvert la bouche, et je crois que Sa Grâce n'a rien de caché pour moi ; mais un fait sur lequel vous pouvez compter, c'est que Mylord-duc, le lendemain matin, cria trois fois à son valet de chambre : Jernigan ! Jernigan ! Jernigan ! apporte-moi mes jarretières ! »

J'aurais dû parler auparavant de la conduite fort impolie de M. Burchell, qui, pendant ce dialogue, assis, la figure tournée vers le feu, accompagnait chaque phrase d'un méprisant *pouah* (24) ! expression qui nous déplut fort, et qui arrêtait à chaque instant l'essor de la conversation.

« De plus, ma chère Skeggs, continua la pairesse, il n'en est pas même question dans la pièce de vers que le docteur Burdock a faite à ce sujet. — *Pouah !*

— J'en suis vraiment surprise, s'écria miss Skeggs; car, comme il écrit pour son amusement, il est rare qu'il omette quelque chose. Votre seigneurie m'accorderait-elle la faveur de voir ces vers ?

— Ma chère créature, dit la pairesse, vous imaginez-vous que je porte ces choses-là sur moi ? C'est très-beau, certainement, et je me pique d'être bon juge, du moins je sais ce qui me plaît. J'ai toujours été grande admiratrice de toutes les petites pièces du docteur Burdock ; car, excepté ce qu'il fait, ainsi que notre charmante

comtesse d'Hanover-Square, il ne se publie rien qui vaille la peine d'être lu : un tas de drogues! rien qui ne sente la bonne compagnie. — *Pouah !*

— Votre seigneurie oublie ce qu'elle a fait paraître dans le *Magasin des Dames*, dit l'autre : vous conviendrez, j'espère, qu'il n'y a rien là qui sente le commun. Mais est-ce que cette bonne fortune ne se renouvellera pas? — *Pouah!*

— Ne savez-vous pas, ma chère, reprit la grande dame, que ma demoiselle de compagnie, qui était aussi ma lectrice, m'a plantée là pour épouser le capitaine Roach? et comme mes pauvres yeux ne me permettent pas d'écrire, je n'ai cessé depuis d'en chercher une autre; mais ce n'est pas chose facile que de trouver une personne convenable. Il est vrai que trente louis par an sont de bien petits gages pour une fille bien élevée, de bonne réputation, qui sache lire, écrire et se tenir en compagnie; car, quant aux coureuses de la ville, il n'y a pas moyen de les endurer près de soi. — *Pouah!*

— A qui le dites-vous? s'écria miss Skeggs; je ne le sais que trop par expérience : de trois demoiselles de compagnie que j'ai eues depuis six mois, l'une a refusé de coudre une heure par jour, l'autre faisait fi de vingt-cinq guinées par an, et j'ai été obligée de renvoyer la troisième parce que je la soupçonnais d'avoir une intrigue avec mon chapelain. La vertu, ma chère lady Blarney, la vertu ne saurait se payer trop cher; mais où la trouver? — *Pouah!* »

Ma femme avait prêté une attention soutenue à ce discours; mais la dernière partie la frappa surtout. Trente louis et vingt-cinq guinées par an faisaient de bon compte cinquante-six livres sterling qui pouvaient aisément être assurées à la famille rien qu'en prenant la peine de les demander. Elle chercha dans mes yeux un signe d'approbation, et, à dire vrai, j'étais d'avis que ces deux places iraient parfaitement à nos filles; et si M. Thornhill avait

réellement de l'affection pour l'aînée, c'était bien le moyen de la rendre digne d'une si haute fortune. Ma femme, résolue à ne point laisser échapper de si précieux avantages faute d'assurance, entreprit une harangue au nom de la famille. « J'espère, s'écria-t-elle, que vos seigneuries me pardonneront ma hardiesse. Il est vrai que nous n'avons pas le droit de prétendre à de hautes faveurs; mais il est naturel que je désire lancer mes enfants dans le monde, et je puis dire que mes deux filles ont reçu une assez bonne éducation et ne manquent point de capacité; je défie d'en trouver de mieux apprises dans tout le pays. Elles savent lire, écrire et compter; elles manient fort bien l'aiguille, font le point-arrière, le piqué, le point de chausson, et toute espèce de couture; elles savent festonner, broder, rucher, et même un peu de musique. Elles peuvent au besoin tailler des culottes et broder aux petits points sur le marli. L'aînée fait de fort jolies découpures, et la cadette sait tirer les cartes et dit fort bien la bonne aventure. — *Pouah!*

Après cet éloquent discours, débité tout d'une haleine, les deux dames s'entre-regardèrent en silence d'un air d'importance et de doute.

Enfin, miss Carolina-Wilhelmina-Amélia Skeggs daigna déclarer que, d'après l'opinion qu'elle pouvait se former sur une connaissance si légère, les jeunes personnes lui semblaient convenir parfaitement. « Mais un engagement de cette nature, madame, s'écria-t-elle en s'adressant à ma femme, exige un examen approfondi des caractères et une parfaite connaissance les uns des autres. Ce n'est pas, continua-t-elle, que je soupçonne le moins du monde la vertu, la prudence, la discrétion de ces demoiselles; mais il y a des formes à observer en toutes choses, madame, il y a des formes à observer. — *Pouah!* »

Ma femme approuva fort cette réserve, ajoutant qu'elle était elle-même très-soupçonneuse; mais, quant à la réputation, elle ne craignait pas d'en appeler à tous les

voisins. Notre pairesse refusa d'aller aux informations comme inutiles, alléguant que la recommandation de son cousin Thornhill suffirait pleinement.

Et notre pétition en resta là.

CHAPITRE XII.

La fortune semble se plaire à humilier la famille de Wakefield. — Les mortifications sont souvent plus pénibles que de vrais malheurs.

De retour à la maison, la soirée fut consacrée à des plans de futures conquêtes. Déborah se mit en frais de sagacité pour conjecturer laquelle de nos deux filles aurait la meilleure place et le plus d'occasions de voir le beau monde. La recommandation de M. Thornhill devait lever tous les obstacles, et il nous avait déjà donné trop de preuves d'amitié pour douter de lui dans cette circonstance.

Ma femme, même au lit, reprit sa préoccupation habituelle. « Sur ma foi, mon cher Charles, je crois, entre nous soit dit, que nous avons fait aujourd'hui de bonne besogne. — Pas mauvaise, m'écriai-je, ne sachant trop que répondre. —Comment, pas mauvaise! répliqua-t-elle; il me semble que c'est très-bonne qu'il faut dire. Supposons que nos filles viennent à faire de belles connaissances en ville! J'ai ouï souvent assurer que Londres est la première ville du monde pour y trouver toute espèce de maris. D'ailleurs, mon ami, on voit tous les jours des choses plus extraordinaires. Puisque les dames de qualité sont si engouées de nos filles, que sera-ce des hommes? *Entre nous*, je proteste que j'aime prodigieusement lady Blarney, si aimable, si obligeante! D'un autre côté, miss Carolina-Wilhelmina-Amélia Skeggs m'a gagné le cœur. Et quand elles se sont mises à parler de places en ville, vous avez vu comme j'ai pris la balle au bond! Ne pensez-vous pas, mon cher, que j'ai rendu là un vrai service à nos enfants? — Hé, hé, repris-je, ne sachant que penser de

l'affaire, plaise à Dieu qu'elles s'en trouvent mieux dans trois mois à pareil jour ! »

C'était une de ces observations que j'avais coutume de faire pour entretenir chez ma femme une haute idée de ma sagacité ; car, si les jeunes filles réussissaient, c'était un pieux souhait accompli, et si la chose tournait à mal, je pouvais me donner des airs de prophète. Cette conversation, cependant, n'était que l'exorde d'un autre projet, ainsi que je l'avais pressenti tout d'abord. Il ne s'agissait de rien moins que de nous mettre sur un pied plus respectable dans le monde, et pour cela de vendre à la foire voisine le cheval, qui se faisait vieux, et d'en acheter un qui pût au besoin porter double charge, et représenter dignement pour aller à l'église ou en visite. Je m'opposai vertement à ce dessein, mais il fut tout aussi vertement défendu. Plus je faiblissais, plus mes antagonistes prenaient de force, si bien qu'il fut résolu qu'on se déferait du pauvre animal.

Comme la foire ouvrait le jour suivant, j'avais l'intention d'y aller moi-même ; mais ma femme me persuada que j'étais enrhumé, et rien ne put la décider à me laisser partir : « Non, non, mon cher, dit-elle, notre fils Moïse est un garçon prudent, il achète et vend à merveille : vous savez que nos meilleurs marchés sont de sa façon. Il tient ferme, il marchande, et, de guerre lasse, il les amène à son prix. »

Comme j'avais moi-même assez bonne opinion de la prudence de mon fils, je ne répugnais pas trop à le charger de l'affaire. Le lendemain matin, je vis ses sœurs fort affairées à le rendre présentable pour la foire. L'une lui arrangeait les cheveux, l'autre nettoyait ses boucles pour les rendre brillantes ; elles retroussèrent son chapeau avec force épingles. La grande affaire de la toilette finie, nous eûmes enfin la satisfaction de le voir monté sur le vieux cheval, tenant devant lui une boîte de sapin, dans laquelle il devait rapporter les provisions d'épiceries. Il avait un habit du drap qu'on nomme *tonnerre et éclair* (25),

qui, bien qu'un peu écourté, était encore beaucoup trop bon pour être mis au rebut. Sa veste était d'un vert d'oison, et ses sœurs lui avaient noué les cheveux avec un large ruban noir. Nous le suivîmes tous à quelques pas de la porte, lui criant de toutes nos forces : « Bonne chance! bonne chance! » jusqu'à ce qu'il fût hors de vue.

A peine était-il parti, que le sommelier de M. Thornhill vint nous féliciter de notre bonne fortune : il avait entendu son jeune maître parler de nous avec les plus grands éloges. Un bonheur ne vient jamais seul : un autre laquais suivit de près le sommelier, apportant un billet pour mes filles, par lequel les deux dames annonçaient que M. Thornhill avait rendu de nous tous un témoignage si avantageux, qu'après un petit nombre d'informations préalables, elles espéraient être de tous points satisfaites. « Ah! s'écria ma femme, je vois maintenant que ce n'est pas chose facile d'entrer chez les grands; mais quand une fois on y est ancré, comme dit Moïse, on n'a plus qu'à dormir sur les deux oreilles. » Cette saillie, car ma femme y avait mis de la prétention, fut saluée par mes filles de grands éclats de rire. Bref, elle était si contente du message, qu'elle mit la main à la poche, et donna au porteur quinze sous pour sa peine.

Les visites ne devaient point nous manquer ce jour-là. M. Burchell vint ensuite : il arrivait de la foire, et apportait à chacun de mes petits un pain d'épice d'un sou, que ma femme se chargea de garder pour eux, s'engageant à le leur donner de temps en temps à chaque lettre bien lue. Il apportait aussi à mes filles une couple de boîtes, dans lesquelles elles pouvaient mettre des pains à cacheter, du tabac, des mouches, ou même de l'argent, quand elles en auraient. Ma femme avait une passion pour les bourses en peau de belette, comme portant bonheur; ceci soit dit en passant. Quoique l'étrange conduite de M. Burchell, lors de sa dernière visite, nous eût déplu, nous conservions encore de l'estime pour lui, et nous ne pûmes résister au plaisir de lui faire part de notre bonheur, et de

lui demander son avis. Nous suivions rarement les conseils, mais nous étions toujours prêts à en demander. Après avoir lu le billet des deux dames, il secoua la tête, et dit qu'une affaire de cette nature exigeait la plus grande circonspection. Cet air de défiance choqua fort ma femme. « Je n'ai jamais douté, monsieur, s'écria-t-elle, de votre empressement à vous ranger contre mes filles et contre moi. Vous avez plus de circonspection qu'il n'en faut; cependant je présume que, quand nous irons en quête de bons avis, nous ferons mieux de nous adresser à gens qui aient su les mettre en pratique.

— Quelle qu'ait pu être ma propre conduite, madame, ce n'est point de cela qu'il s'agit : si je n'ai pas su faire usage des bons avis que j'ai reçus, ce n'est pas une raison pour en refuser à ceux qui les désirent. » Comme je craignais que cette réponse n'attirât une repartie plus injurieuse que spirituelle, je changeai de sujet, m'étonnant de ce qui pouvait retenir si longtemps notre fils à la foire, car il était presque nuit close.

« Ne vous inquiétez pas de Moïse, s'écria ma femme; comptez qu'il sait ce qu'il fait. Je vous garantis que vous ne le verrez pas vendre ses poules un jour de pluie. Je lui ai vu faire des marchés qui étonneraient les plus retors. Je vous conterai même à ce sujet une histoire à vous faire crever de rire... Mais, aussi vrai que je suis en vie, le voilà qui vient là-bas, sans cheval, et sa boîte sur le dos. » Comme elle parlait, Moïse approchait lentement à pied, suant sous le poids de sa boîte, attachée sur son dos avec une courroie à la façon des colporteurs. « Bonsoir! sois le bienvenu, Moïse! Eh bien! mon garçon, que nous rapportes-tu de la foire? —Je me rapporte moi-même donc, dit Moïse, clignant de l'œil et posant sa boîte sur le buffet. — C'est ce que nous savons, Moïse, dit ma femme; mais où est le cheval? — Je l'ai vendu trois louis cinq shillings (26) et quatre sous, s'écria Moïse.— A merveille, mon brave garçon; je savais bien que tu leur en remontrerais. Entre nous, trois louis cinq shillings quatre sous

ne font pas une mauvaise journée. Allons, donne-les vite. — Mais je n'ai pas rapporté d'argent, dit encore Moïse; je l'ai tout employé à un grand marché que voilà. » Il tira un paquet de dessous sa veste. « Voici! C'est une grosse de lunettes vertes à montures d'argent, avec leurs étuis en peau de chagrin. — Une grosse de lunettes vertes! s'écria ma femme d'une voix défaillante; et tu as vendu le cheval pour ne nous rapporter en échange qu'une grosse de méchantes lunettes vertes! — Chère mère, s'écria le jeune homme, écoutez un peu la raison. C'est un marché d'or; je les ai eues presque pour rien, sinon je ne les aurais pas achetées. Les montures d'argent valent seules le double de la somme. — Peste soit des montures d'argent! s'écria ma femme en colère, je parierais qu'elles ne se vendront pas moitié du prix, au taux du vieil argent, cinq shillings l'once. — Vous n'avez que faire de vous inquiéter de la vente des montures, dis-je, elles ne valent pas six sous; car je m'aperçois que ce n'est que du cuivre blanchi. — Quoi! pas d'argent! les montures ne sont pas d'argent? s'écria ma femme. — Non, repris-je, pas plus d'argent que vos casseroles. — Ainsi, répliqua-t-elle, nous nous serions défaits du cheval pour n'avoir en place qu'une grosse de lunettes vertes avec des montures de cuivre et des étuis de peau de chagrin! Au diable soit le marché! l'imbécile s'est laissé attraper; il aurait dû mieux connaître ses gens. — Oh! ma chère, m'écriais-je, en ceci vous avez tort; il aurait dû ne pas les connaître du tout. — Peste soit de l'idiot! répliqua-t-elle; m'apporter de pareilles drogues! si je les tenais, je les jetterais au feu. — En quoi vous auriez encore plus tort, ma chère, repris-je; car, quoiqu'elles soient de cuivre, il nous les faut garder, attendu que des lunettes de cuivre, comme vous savez, valent encore mieux que rien. » Pour le coup, le pauvre Moïse était tout de bon détrompé. Il voyait clairement qu'il avait été la dupe de quelque escroc rusé qui, à son visage, à sa tournure, avait flairé en lui une facile proie. Je lui demandai les détails de son aventure. Il paraît qu'il

avait vendu le cheval, et parcourait la foire pour en chercher un autre, lorsqu'un homme vénérable l'aborda et le conduisit dans une tente, sous prétexte qu'il avait un cheval à vendre. « Là, continua Moïse, nous rencontrâmes un autre personnage fort bien mis, qui désirait emprunter vingt louis sur ses lunettes, disant qu'il manquait d'argent, et qu'il s'en déferait pour un tiers de leur valeur. Celui qui se prétendait mon ami me souffla dans l'oreille de les acheter, me conseillant de ne pas laisser échapper une si bonne occasion. J'envoyai chercher M. Flamborough, et ils lui firent comme à moi de beaux grands discours, de sorte qu'à la fin nous nous laissâmes persuader d'acheter les deux grosses entre nous »

CHAPITRE XIII.

On découvre dans M. Burchell un ennemi, car il a la hardiesse de donner des avis déplaisants.

Ainsi nous avions fait force tentatives pour être du beau monde, et toujours quelque désastre imprévu avait renversé nos projets à peine formés. Je tâchais de profiter de chaque mécompte pour faire gagner aux miens en sagesse ce qu'ils perdaient du côté de l'ambition. « Vous voyez, mes chers enfants, m'écriai-je, ce qu'il advient quand on veut en imposer au public, et rivaliser avec ses supérieurs. Les pauvres qui courent après les riches sont détestés de ceux qu'ils évitent, et méprisés de ceux qu'ils poursuivent. Les liaisons inégales sont toujours nuisibles aux plus faibles : les riches ont tous les plaisirs, les pauvres tous les inconvénients. Viens ici, Dick, mon garçon, et récite, pour l'instruction de la société, la fable que tu as apprise aujourd'hui. »

— « Il y avait une fois, dit l'enfant, un géant et un nain qui étaient grands amis, et ne se quittaient pas. Après s'être promis mutuellement que l'un n'abandonnerait jamais l'autre, ils allèrent chercher les aventures. D'abord ils eurent à combattre deux Sarrasins; et le nain, qui était très-vaillant, asséna à l'un des champions un coup furieux : le Sarrasin ne s'en émut pas beaucoup, et, levant son sabre, il abattit net le bras du pauvre petit nain, qui se trouvait alors dans une triste position; mais le géant vint à son aide, et eut bientôt étendu les deux Sarrasins dans la plaine; de dépit, le nain coupa la tête de son ennemi mort. Ils continuèrent leur route, et ne tardèrent pas à rencontrer trois méchants satyres qui enlevaient une demoiselle dé-

solée. Le nain n'était pas tout à fait aussi bouillant qu'auparavant, il n'en frappa pas moins le premier coup, qui lui en valut un si fort, que son œil en sauta hors de sa tête. Mais le géant fut bientôt aux trousses des satyres, et; s'ils ne se fussent enfuis, il aurait certainement tué jusqu'au dernier. Cette victoire causa une joie générale, et la demoiselle qui avait été délivrée s'éprit du géant et l'épousa. Ils allèrent encore bien, bien loin, plus loin que je ne saurais le dire, et rencontrèrent une bande de voleurs. Pour la première fois, le géant marchait en tête, mais le nain n'était pas loin derrière. Le combat fut long et opiniâtre; partout où venait le géant, tout tombait devant lui; le nain faillit plus d'une fois être tué. Enfin la victoire se déclara pour les deux aventuriers; mais elle avait coûté une jambe au nain: il avait alors de moins un bras, une jambe et un œil, tandis que son ami le géant n'avait pas une seule blessure. Celui-ci, s'adressant à son compagnon, lui cria : « Mon petit héros, voilà un glorieux passe-temps; encore une victoire, et nous aurons conquis un immortel honneur. —Non, dit le nain, qui avec le temps était devenu plus sage, non, je le déclare, je ne veux plus me battre, car il se trouve que dans chaque rencontre vous avez tout l'honneur et tout le profit, et moi tous les coups. »

Je me disposais à moraliser sur cet apologue, lorsque mon attention fut attirée par une vive dispute qui s'était élevée entre ma femme et M. Burchell à propos du projet de voyage de mes filles à la ville. Ma femme insistait fortement sur les avantages qui devaient en résulter. M. Burchell, au contraire, mettait une grande ardeur à l'en dissuader, et moi je restais neutre. Son plaidoyer actuel semblait la seconde partie de celui qui avait été reçu de si mauvaise grâce le matin même. La querelle s'échauffait : la pauvre Déborah, au lieu de raisonner plus juste, criait plus haut; elle fut enfin réduite à redoubler ses clameurs pour couvrir sa défaite. Cependant la conclusion de sa harangue fut pour tous des plus pénibles. « Elle connaissait des gens, dit-elle, qui avaient leurs secrets motifs dans les

avis qu'il leur plaisait donner, et pour son compte elle souhaitait fort que ces gens-là s'abstinssent désormais de remettre les pieds chez elle.

—Madame, reprit M. Burchell d'un air calme qui ne fit qu'enflammer davantage son antagoniste, quant à de secrets motifs, vous ne vous trompez pas : j'ai des raisons secrètes que je me dispenserai de vous dire, puisque vous ne pouvez répondre à celles dont je ne vous fais pas mystère. Mais je vois que mes visites ici sont devenues importunes ; je me retire donc dès à présent, et reviendrai peut-être faire un dernier adieu avant de quitter le pays. » En disant cela, il prit son chapeau, et les efforts de Sophie, dont les regards semblaient lui reprocher sa précipitation, ne purent le retenir.

Quand il fut parti, nous nous entre-regardâmes avec confusion pendant quelques minutes. Ma femme, qui savait être la cause de tant le mal, essaya de déguiser son trouble sous un sourire forcé et un air d'assurance que je ne voulus pas tolérer. « Comment ! femme, m'écriai-je, est-ce ainsi que nous traitons les étrangers? est-ce ainsi que nous leur rendons le bien pour le bien ? Soyez convaincue, ma chère, que ce sont les paroles les plus dures, et pour moi les plus déplaisantes, qui soient jamais sorties de votre bouche. — Aussi pourquoi m'a-t-il provoquée ? répondit-elle. Mais je connais du reste les motifs de ses avis ; il voudrait empêcher mes filles d'aller à la ville, afin de se ménager le plaisir d'avoir ici à la maison la compagnie de la plus jeune ; mais, quoi qu'il arrive, elle choisira sa société ailleurs que parmi des gens de bas étage comme lui. — De bas étage, ma chère ! dites-vous? il est très-possible que nous nous trompions sur le compte de cet homme ; car dans certaines occasions il m'a semblé le gentilhomme le plus accompli que j'aie jamais connu. Dis-moi, Sophie, ma fille, ne t'a-t-il jamais donné des preuves secrètes de son attachement?

— Sa conversation avec moi, mon père, répondit-elle, a toujours été pleine de sens, de retenue et de charme.

Quant à autre chose, non jamais. Une fois, il est vrai, je me rappelle lui avoir entendu dire qu'il n'avait de sa vie rencontré une femme qui pût trouver du mérite à un homme pauvre.—C'est là, ma chère, repris-je, le propos de tout malheureux, de tout oisif : mais j'espère que vous avez appris à juger sainement de tels hommes, et que vous savez qu'il y aurait folie à espérer du bonheur de quelqu'un qui s'est montré si peu économe du sien. Nous avons, votre mère et moi, de plus hautes vues pour vous. Pendant l'hiver prochain, que vous passerez probablement en ville, les occasions ne vous manqueront pas de faire un choix plus sûr. »

Je ne prétends pas dire quelles furent les réflexions de Sophie dans cette circonstance, mais au fond je n'étais pas fâché de me voir débarrassé d'un hôte que je redoutais beaucoup. Notre manque d'hospitalité tourmentait bien un peu ma conscience, mais j'apaisai ce remords par deux ou trois raisons spécieuses qui me réconcilièrent avec moi-même. Les reproches de la conscience chez un homme qui a déjà fait le mal sont bientôt étouffés. La conscience agit en lâche, et a rarement assez de justice pour s'accuser des fautes qu'elle n'a pas eu la force de prévenir.

CHAPITRE XIV.

Nouvelles mortifications servant à démontrer que d'apparentes calamités peuvent devenir de véritables bénédictions.

Le voyage de mes filles à Londres était maintenant résolu, M. Thornhill ayant obligeamment promis de veiller lui-même à leur conduite, et de nous tenir au courant par ses lettres. Nous jugeâmes indispensable que les dehors répondissent à la splendeur de nos espérances, ce qui ne se pouvait faire sans frais. Nous discutâmes donc, en plein conseil, sur le meilleur moyen de faire de l'argent, ou, pour parler plus juste, sur ce qu'il était plus à propos de vendre. La délibération fut bientôt terminée; il était clair que le cheval qui nous restait ne pouvait être mis à la charrue sans son compagnon, et que, manquant d'un œil, il n'était pas non plus propre à être monté. En conséquence, il fut arrêté qu'on s'en déferait à la foire voisine, et que, pour prévenir toute nouvelle friponnerie, je l'y conduirais moi-même en personne. Quoique ce fût la première affaire mercantile que j'entreprisse de traiter, je ne doutais pas que je ne m'en tirasse à mon honneur. L'idée qu'un homme se forme de sa propre prudence se mesure sur celle des gens qui l'entourent; et, comme je ne sortais guère de mon cercle de famille, j'avais conçu une assez haute opinion de ma sagesse mondaine: cependant le lendemain matin, au moment du départ, à peine étais-je à quelques pas de la porte, que ma femme me rappela pour me conseiller à l'oreille de tenir mes yeux grands ouverts.

Arrivé à la foire, je ne manquai pas, selon la coutume, de faire prendre à mon cheval toutes ses allures, mais en

vain; de longtemps il ne se présenta d'acheteurs. Enfin un chaland approcha, et, après avoir pendant un bon moment examiné l'animal et tourné autour de lui, il s'aperçut qu'il était borgne, et ne voulut rien en offrir ; un second vint ensuite, mais, ayant trouvé que la bête avait un éparvin, il déclara qu'il n'en voudrait pas même pour la peine de le conduire à l'écurie; un troisième s'aperçut qu'il était poussif, et qu'il ne valait pas l'argent de sa peau; un quatrième connut à ses yeux qu'il avait des vers; un cinquième me demanda ce que diable je venais faire à la foire avec une rosse aveugle, boiteuse, fourbue, qui n'était bonne qu'à être envoyée à la voirie. Je commençai alors à prendre le pauvre animal en profond mépris, et j'étais presque honteux à l'approche de chaque nouveau chaland; car, quoique je ne crusse pas entièrement tout ce que ces gens en disaient, je pensais néanmoins que le nombre des témoignages était une forte présomption en faveur de leur véracité, comme l'estime saint Grégoire parlant des bonnes œuvres.

J'étais dans cette situation humiliante, lorsqu'un de mes confrères ecclésiastiques, une vieille connaissance, qui avait aussi affaire à la foire, vint à moi, et, me donnant une poignée de main, me proposa d'entrer à la taverne voisine prendre un verre de ce que nous pourrions nous procurer; j'acceptai de bon cœur, et le suivis dans une espèce de cabaret. On nous fit passer dans une petite arrière-chambre, où était assis un vénérable vieillard tout absorbé par la lecture d'un gros livre ouvert devant lui. Je n'ai de ma vie vu de figure qui me prévînt plus favorablement : des cheveux d'un gris d'argent couvraient ses tempes, et sa verte vieillesse semblait le résultat de la santé et de la bienveillance. Sa présence n'interrompit pas notre conversation; nous continuâmes à discourir, mon ami et moi, sur nos diverses chances de fortune; nous passâmes en revue la controverse whistonienne, ma dernière brochure, la réplique de l'archidiacre, et la mesure sévère qu'on avait prise contre moi. Mais notre

attention fut bientôt détournée par l'entrée d'un jeune homme qui, s'adressant respectueusement au vieil étranger, lui dit quelques mots à demi-voix. « Ne vous excusez pas, mon enfant, dit le vieillard; faire le bien est une dette contractée envers tous nos semblables : prenez ceci; je souhaiterais que ce fût davantage; mais cinq louis soulageront votre détresse, et vous êtes bien venu à en user. » Le modeste jeune homme répandit des larmes de reconnaissance, et pourtant sa gratitude égalait à peine la mienne. J'aurais voulu presser le bon vieillard dans mes bras, tant sa charité me charmait. Il continua à lire, et nous reprîmes notre causerie, jusqu'à ce que mon compagnon, se rappelant qu'il avait des affaires à terminer, me promit de revenir bientôt, ajoutant qu'il désirait toujours jouir le plus possible de la compagnie du docteur Primrose. A ce nom, le vieux gentilhomme leva la tête, et m'examina avec attention; dès que mon ami fut parti, il me demanda, du ton le plus respectueux, si j'étais allié de près ou de loin au grand Primrose, ce courageux défenseur de la monogamie, qui avait été le rempart de l'Église. Jamais mon cœur n'éprouva de ravissement plus sincère qu'à ce moment : « Monsieur! m'écriai-je, l'approbation d'un aussi excellent homme ajoute encore au bonheur que votre bienveillance m'a déjà fait goûter. Vous voyez devant vous, monsieur, ce docteur Primrose, ce défenseur de la monogamie, qu'il vous a plu d'appeler grand. Vous voyez ici même ce malheureux théologien qui a si longtemps, et il me siérait mal de dire avec quel succès, lutté contre la deutérogamie du siècle! — Monsieur, s'écria l'étranger frappé de respect, je crains d'avoir pris trop de licence; mais vous pardonnerez à ma curiosité, je vous demande sincèrement pardon. — Monsieur, m'écriai-je en lui prenant la main, cette liberté est si loin de me déplaire, que je vous prie d'accepter mon amitié comme vous avez déjà toute mon estime. — Je reçois avec reconnaissance ce don précieux, s'écria-t-il en me serrant la main avec force. O toi! glorieux soutien de

l'inébranlable orthodoxie! est-il donc vrai que je te contemple..... » Ici, je me crus obligé de l'interrompre; car, bien que, comme auteur, il me fût donné de digérer une assez large part de flatterie, ma modestie n'en pouvait supporter davantage. Jamais héros de romans ne cimentèrent en quelques heures une plus étroite liaison. Nous causâmes sur différents sujets : d'abord il me sembla plus pieux que savant, et je commençai à penser qu'il méprisait toutes les doctrines humaines comme de vaines paroles. Ce n'est pas qu'il en perdît rien dans mon estime, car j'avais moi-même parfois nourri en secret une opinion du même genre. J'en pris donc occasion de remarquer que le monde, en général, montrait une indifférence blâmable pour les points de doctrine, et se laissait beaucoup trop aller aux préoccupations humaines. « Ah! monsieur, répliqua-t-il, comme s'il eût réservé toute son érudition pour ce moment, ah! monsieur, le monde tombe en enfance et penche vers son déclin, et cependant la cosmogonie ou création de l'univers a donné du fil à retordre aux philosophes de tous les siècles. Quel chaos d'opinions n'ont-ils pas soulevé sur la création du monde (27)! Sanchoniathon, Manethon, Berose et Ocellus Lucanus, l'ont tous abordé en vain. Le dernier a dit : *Anarchon ara kai ateleutaion to pan;* ce qui implique que toutes choses n'ont ni commencement ni fin. Manethon, aussi, qui vivait vers le temps de Nebuchadon-Asser, *Asser* étant un mot syriaque, surnom ordinaire des rois de ce pays : ainsi Teglat Phael-Asser, Nabon-Asser, etc.; Manethon formait, dis-je, une conjecture également absurde; car, comme nous avons coutume de dire, *ek to biblion kubernetes*, ce qui signifie que le monde ne s'apprend pas dans les livres, il entreprit d'expliquer..... Mais, pardon, monsieur, je m'écarte de la question. »

En effet, il m'était impossible de voir ce que la création du monde avait de commun avec la chose dont nous parlions. Ce fut pour moi une preuve de plus que l'étranger était un homme de lettres, et je l'en respectai davantage.

Ayant résolu de l'éprouver, je mis sur le tapis le sujet favori qui me servait de pierre de touche; mais il était trop doux et trop modeste pour me disputer la victoire. A chaque observation qui semblait une sorte de défi de controverse, il souriait, secouait la tête, et ne disait mot : de quoi je concluais qu'il pourrait en dire long, s'il le jugeait à propos. La conversation tourna insensiblement des affaires de l'antiquité à celles qui nous amenaient à la foire. Je lui dis que la mienne était de vendre un cheval, et, par le plus heureux hasard, la sienne était d'en acheter un pour un de ses fermiers. J'amenai ma bête, et le marché fut aussitôt conclu. Il ne restait plus qu'à me payer. Il tira un billet de banque de trente louis qu'il me pria de changer. Comme je n'étais pas en mesure de satisfaire à cette demande, il fit appeler son laquais, qui ne tarda pas à paraître, vêtu d'une élégante livrée. » Tiens, Abraham, dit-il, va changer ceci pour de l'or; tu en trouveras chez le voisin Jackson, ou partout ailleurs. » Le laquais sortit, et le maître me fit une pathétique harangue sur la grande rareté de l'argent. Afin de n'être pas en reste, je me mis à déplorer de mon côté la grande rareté de l'or; de sorte qu'avant le retour d'Abraham nous étions tombés d'accord que jamais il n'avait été plus difficile de se procurer de la monnaie. Abraham revint nous dire qu'il avait parcouru toute la foire sans pouvoir changer le billet, quoiqu'il eût offert une demi-couronne en sus. Ce fut pour nous tous une très-vive contrariété; mais le vieux gentilhomme, ayant réfléchi un instant, me demanda si je connaissais un certain Salomon Flamborough, qui habitait le canton. Je me hâtai de répondre que c'était mon plus proche voisin. « En ce cas, répliqua-t-il, je crois que nous pouvons terminer notre affaire. Je vais vous donner un billet sur lui, payable à vue. Je puis vous dire que c'est un homme aussi sûr qu'il y en ait à cinq milles à la ronde. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je connais l'honnête Salomon. Je me rappelle qu'avec lui j'avais toujours le dessus au jeu des *trois sauts*, mais en revanche

il était bien plus fort que moi à *cloche-pied.* » Un billet à vue sur mon voisin valait pour moi de l'argent, car je le savais très-solvable. Le mandat fut donc signé et remis entre mes mains, et M. Jenkinson (c'était le nom du vieux gentilhomme), son domestique Abraham, et mon vieux cheval Blackberry, s'en allèrent trottant de compagnie, très-satisfaits les uns des autres.

Laissé à mes réflexions, je commençai à penser que j'avais eu tort de prendre le billet d'un inconnu, et je résolus prudemment de suivre l'acheteur et de ravoir mon cheval; mais il était trop tard : je repris donc la route du logis, décidé à convertir le papier en argent le plus tôt possible. Je trouvai mon honnête voisin assis devant sa porte à fumer sa pipe; je lui présentai le petit billet que j'avais à son adresse. Il le lut deux fois. « Vous ne pouvez peut-être déchiffrer le nom, dis-je; c'est Ephraïm Jenkinson. — Oh! le nom est assez clairement écrit, répliqua-t-il, et je connais aussi le personnage pour le plus grand fripon qui soit sous la calotte des cieux! C'est le même filou qui nous a vendu les lunettes. Un drôle à figure vénérable, à cheveux gris, qui ne porte pas de pattes à ses poches? Ne vous a-t-il pas débité toute une longue tirade de grec sur la cosmogonie et la création du monde? » Je ne répondis que par un gémissement. « Oui, oui, poursuivit-il, il n'a que cette bribe de science, et il ne manque pas d'en faire parade dès qu'il se trouve en compagnie d'un savant; je connais le drôle, et je le lui revaudrai. »

Quoique je fusse déjà assez mortifié, la plus grande épreuve m'attendait, celle de faire face à ma femme et à mes filles. Jamais écolier ayant fait l'école buissonnière n'eut plus peur de regagner la classe et de se retrouver sous l'œil sévère du maître, que je n'avais peur de regagner le logis. J'étais cependant décidé à conjurer l'orage en me mettant le premier en fureur.

Mais, hélas! en entrant je trouvai la famille fort peu disposée aux batailles. Ma femme et mes filles fondaient en larmes. M. Thornhill était venu leur apprendre qu'il fal-

lait entièrement renoncer au voyage de Londres : les deux dames, prévenues contre nous par quelque personne malintentionnée, étaient ce jour-là même reparties pour la capitale. Il n'avait pu découvrir ni la nature de ces bruits ni leur auteur; mais, quels qu'ils pussent être, ou quelle que fût la personne qui les avait répandus, il assurait qu'il n'en resterait pas moins notre ami et notre protecteur. Ces tristes circonstances firent supporter avec beaucoup de résignation mon désappointement, éclipsé par un désastre bien plus grand encore. Mais ce qui nous tourmentait surtout, c'était qu'il eût pu se trouver quelqu'un d'assez bas pour calomnier une famille aussi innocente que la nôtre, trop humble pour exciter l'envie, et trop inoffensive pour éveiller la haine.

CHAPITRE XV.

La perfidie de M. Burchell est découverte. — Folie d'être trop sage.

Nous employâmes cette soirée et une partie du jour suivant en efforts infructueux pour découvrir nos ennemis. Il y eut à peine une famille du voisinage qui n'encourût nos soupçons, et chacun de nous avait, à part soi, d'excellentes raisons pour soutenir son dire. Comme nous étions dans cette perplexité, un de nos petits garçons, qui était à jouer dehors, rapporta un portefeuille qu'il avait trouvé sur la pelouse. Nous le reconnûmes de suite pour appartenir à M. Burchell, entre les mains duquel nous l'avions vu; il contenait des notes sur différents sujets, et, ce qui nous frappa surtout, un billet cacheté sur lequel était écrit : *Copie d'une lettre anonyme à envoyer aux dames du château de Thornhill*. Il nous vint aussitôt à l'esprit que ce devait être lui qui nous avait si indignement calomniés, et nous délibérâmes si le cachet serait ou non brisé. J'étais contre; mais Sophie, qui se disait certaine que de tous les hommes M. Burchell serait le dernier à se rendre coupable d'une telle bassesse, insista pour qu'on lût la lettre. Elle fut secondée par le reste de la famille, et, cédant à leurs sollicitations, je lus ce qui suit :

« Mesdames,

» Le porteur vous instruira de tout ce que vous avez
» besoin de savoir sur la personne de qui vous vient cet
» avis : c'est du moins un ami de l'innocence, prêt à em-
» pêcher qu'elle ne soit séduite. Je tiens de bonne part
» que vous avez l'intention d'emmener à la ville, comme

» demoiselles de compagnie, deux jeunes personnes que
» je connais un peu. Ne voulant pas voir la simplicité
» trompée ni la vertu souillée, je dois vous prévenir que
» l'inconvenance d'une telle démarche serait suivie des
» plus dangereuses conséquences. Il n'entre pas dans mes
» maximes de traiter avec sévérité les gens infâmes ou cor-
» rompus, et je n'aurais pas pris ce moyen de m'expliquer
» ou de réprimer une folle tentative, si la chose n'allait
» droit au crime. Suivez donc le conseil d'un ami, et ré-
» fléchissez sérieusement aux dangers qu'il y aurait à intro-
» duire l'infamie et le vice dans une retraite où la paix et
» l'innocence ont habité jusqu'ici. »

Nos doutes étaient maintenant résolus. Il est vrai que certains passages de la lettre présentaient un double sens, et que les censures pouvaient s'adresser aux personnes à qui elle était écrite aussi bien qu'à nous; mais l'intention malicieuse de faire manquer le voyage était évidente, et nous n'allâmes pas plus loin. Ma femme eut à peine la patience d'écouter jusqu'au bout : elle s'emporta contre l'écrivain avec une violence sans bornes. Olivia était également indignée, et Sophie semblait stupéfaite de cette perfidie. Quant à moi, j'y voyais un des plus noirs exemples d'ingratitude sans motifs que j'eusse rencontrés; et je ne pouvais l'expliquer qu'en l'imputant au désir de retenir ma plus jeune fille dans le pays, afin de se ménager de plus fréquentes occasions de la voir. Nous étions tous assis, roulant en nous-mêmes de noirs projets de vengeance, lorsque notre autre petit garçon vint en courant nous dire qu'il venait d'apercevoir M. Burchell au bout du champ. Il est plus facile de concevoir que de décrire les sensations multipliées qu'éveille la douleur d'une injure récente, et le plaisir d'une prompte vengeance. Nous voulions lui reprocher son ingratitude, et nous résolûmes de le faire d'une façon aussi incisive que possible. Nous convînmes de l'accueillir avec notre sourire habituel, de causer au commencement avec plus de bienveillance encore que de coutume, de l'amuser un peu, puis, au milieu

de ce calme flatteur, de fondre sur lui comme un ouragan, et de l'accabler sous le sentiment de sa propre infamie. Ceci résolu, ma femme se chargea de l'exécution, et réellement elle ne manquait pas de talent pour cette tâche. Nous le vîmes approcher; il entra, prit une chaise et s'assit. « Une belle journée, M. Burchell. — Très-belle, en vérité, docteur, quoique je pusse prédire la pluie aux élancements de mes cors. — Aux élancements de vos *cornes?* s'écria ma femme avec un grand éclat de rire; et elle demanda pardon de s'être permis cette plaisanterie. — Je vous pardonne de tout mon cœur, ma chère dame, répliqua-t-il, car je proteste que je n'y aurais rien vu de plaisant si vous ne me l'eussiez dit. — Peut-être que non, monsieur, s'écria ma femme, nous faisant signe de l'œil; et cependant je parierais que vous pourriez nous dire combien il faut de plaisanteries pour faire une once? — Je suppose, madame, que vous avez lu quelque recueil de bons mots ce matin; cette once de plaisanteries est une excellente facétie, et pourtant, ne vous en déplaise, je préférerais une demi-once de bon sens.—Je vous crois, s'écria ma femme, toujours clignant de l'œil, quoiqu'elle n'eût pas les rieurs de son côté; j'ai vu certaines gens afficher de grandes prétentions au bon sens, et qui pourtant n'en avaient guère. — Et sans nul doute, répliqua son antagoniste, vous aurez connu des femmes qui visaient à l'esprit et qui n'en avaient point. » Je commençai à trouver que ma femme n'avait rien à gagner au tour que prenait la discussion, et je résolus d'intervenir, et de traiter la chose avec plus de sévérité et d'un autre style.

— L'esprit et le bon sens, m'écriai-je, ne sont rien sans la probité; c'est elle qui donne de la valeur au caractère. Le paysan ignorant, mais droit, est plus grand que le philosophe qui s'abandonne à tous ses vices. Qu'est-ce que le génie ou le courage sans le cœur?

L'honnête homme est de Dieu le plus parfait ouvrage (28).

— J'ai toujours regardé cette maxime de Pope, si re-

battue, comme indigne d'un homme de génie, répliqua M. Burchell, et comme une lâche désertion de sa propre supériorité. De même que la réputation des livres ne se fonde point sur l'absence de tout défaut, mais sur l'excellence de quelques beautés, la gloire des hommes ne consiste pas à être exempts d'imperfections, mais à posséder quelques rares et éminentes vertus. L'érudit peut manquer de prudence, l'homme d'Etat peut être orgueilleux, le guerrier féroce; mais leur préférerons-nous l'artisan qui trace laborieusement son sillon dans la vie, sans blâme et sans applaudissement? Autant vaudrait préférer les peintures vulgaires et correctes de l'école flamande aux inspirations fougueuses mais sublimes du pinceau italien.

— Monsieur, repartis-je, votre observation est juste dans le cas où d'éminentes vertus s'allient à de légers défauts; mais quand il se rencontre dans le même esprit de grands vices en opposition avec des vertus tout aussi extraordinaires, un pareil caractère ne mérite que le mépris.

— Il se peut, dit-il, qu'il existe des monstres tels que ceux que vous décrivez, doués de grandes vertus et de grands vices; mais dans tout le cours de ma vie je n'en ai point encore trouvé d'exemple; au contraire, j'ai toujours remarqué que, lorsque l'esprit était vaste, les affections étaient bonnes. La Providence nous montre encore ici sa tendre sollicitude : elle affaiblit l'intelligence là où le cœur est corrompu, et diminue la puissance dès qu'il y a volonté de faire le mal. Cette loi semble s'étendre même aux animaux; les races inférieures sont toujours traîtres, cruelles, lâches, tandis que celles qui ont en partage la force et le pouvoir sont généreuses, braves et douces. — Ces observations sonnent bien, repris-je, et cependant il me serait facile à l'instant même de désigner un homme, et je tenais mes yeux fixés sur lui, dont la tête et le cœur forment le plus exécrable contraste. Oui, monsieur, continuai-je en élevant la voix; et je suis bien aise d'avoir l'occasion de le démasquer au sein de sa trompeuse sécurité. Connaissez-vous ceci, monsieur? connaissez-vous ce

portefeuille? — Oui, monsieur, répondit-il avec une imperturbable assurance : ce portefeuille est à moi, et je suis bien aise que vous l'ayez trouvé. — Connaissez-vous cette lettre? m'écriai-je. Ne vous troublez pas, homme ; regardez-moi en face : je vous demande si vous connaissez cette lettre? — Cette lettre? répliqua-t-il ; oui, c'est moi qui l'ai écrite. — Et comment avez-vous osé agir avec tant de bassesse et d'ingratitude? — Et comment vous-même, reprit-il avec une effronterie sans égale, avez-vous eu la bassesse de décacheter cette lettre? Savez-vous que je puis tous vous faire pendre, rien que pour ce fait? Je n'aurais qu'à aller déclarer sous serment, chez le prochain juge de paix, que vous avez forcé la serrure de mon portefeuille, et vous seriez tous pendus (29), comme coupables, ici, à cette porte! »

Ce trait inattendu d'insolence me mit tellement hors de moi, qu'à peine pus-je dominer plus longtemps ma colère. « Sors d'ici, misérable ingrat! m'écriai-je, sors, et ne souille plus ma demeure de ta présence! Pars! que je ne te revoie jamais! Sors d'ici pour n'y plus rentrer. Je te souhaite pour tout châtiment les remords de ta conscience; elle sera ton bourreau! » En parlant ainsi, je lui jetai son portefeuille, qu'il ramassa avec un sourire, et, le refermant de l'air du plus grand calme, il nous laissa confondus de sa sérénité. Ma femme surtout était furieuse que rien n'eût pu l'émouvoir, ni le rendre honteux de ses infamies. « Ma chère, dis-j , désirant calmer les passions, qui n'étaient que trop exaltées parmi nous, ne nous étonnons pas que les méchants soient sans honte; s'ils rougissent, c'est d'être surpris faisant parfois le bien; ils tirent vanité de leurs vices.

» Le Crime et la Honte, dit la fable, furent d'abord inséparables, et cheminèrent de compagnie au commencement du voyage; mais bientôt cette union devint incommode et désagréable à tous deux. Le Crime causait à la Honte un malaise fréquent, et la Honte trahissait souvent les complots secrets du Crime. Après un long désaccord,

ils convinrent enfin de se séparer pour toujours. Le Crime marcha hardiment seul, pressant le pas pour atteindre le Destin, qui allait devant sous la figure du bourreau. La Honte, naturellement timide, retourna sur ses pas rejoindre la Vertu, que dès le début du voyage ils avaient laissée en arrière. C'est ainsi, mes enfants, que la honte abandonne les hommes lorsqu'ils ont fait quelques progrès dans le vice, et s'attache au peu de vertus qui leur restent (30). »

CHAPITRE XVI.

La famille use d'un artifice auquel on en oppose un plus grand.

Quelles que fussent les sensations de Sophie, le reste de la famille se consola aisément de l'absence de M. Burchell dans la compagnie de notre jeune seigneur, dont les visites étaient devenues de plus en plus fréquentes et longues. Contrarié de n'avoir pu procurer à mes filles les amusements de la ville, comme il en avait eu le projet, il saisissait toutes les occasions de les faire jouir des petits plaisirs qui se pouvaient concilier avec notre vie retirée. Il venait habituellement le matin; et tandis que mon fils et moi nous poursuivions nos travaux au dehors, il restait au logis avec la famille, qu'il amusait par des descriptions de la capitale, dont il connaissait parfaitement tous les quartiers. Il répétait les observations qui circulent dans l'atmosphère des théâtres, et savait par cœur tous les bons mots des beaux esprits, longtemps avant qu'ils eussent paru imprimés dans quelque recueil. Les intervalles de la conversation étaient employés à apprendre à mes filles à jouer le piquet, ou bien il excitait leurs deux petits frères à *boxer*, afin, disait-il, de les rendre *avisés;* mais l'espérance de l'avoir pour gendre nous aveuglait, en quelque sorte, sur toutes ses imperfections. Ma femme tendait mille piéges pour l'y prendre, ou, pour parler plus charitablement, employait toute son adresse à grossir et mettre en relief le mérite de sa fille. Si les gâteaux pour le thé étaient fermes et croquants, c'est qu'Olivia les avait faits; si le vin de groseilles était onctueux, c'était elle qui avait cueilli les groseilles; c'étaient ses doigts qui donnaient aux conserves de vinaigre leur beau vert; et dans

la composition d'un pouding, c'était son jugement qui avait décidé du mélange des ingrédients. Puis la pauvre femme disait quelquefois au seigneur qu'elle croyait qu'Olivia et lui étaient juste de la même taille, et elle les faisait lever et se mettre l'un à côté de l'autre, pour voir qui des deux était le plus grand. Ces petites ruses, qu'elle croyait impénétrables, et au travers desquelles tout le monde voyait clair, étaient fort agréables à notre bienfaiteur, qui donnait chaque jour de nouvelles preuves de sa passion; et s'il n'allait pas jusqu'à une proposition de mariage, il s'en fallait de bien peu. Nous attribuions sa lenteur tantôt à une timidité naturelle, tantôt à sa crainte de mécontenter son oncle. Cependant un événement qui arriva peu après mit hors de doute son intention de devenir membre de la famille. Déborah y vit même un engagement formel.

En allant faire une visite au fermier Flamborough, ma femme et mes filles découvrirent que toute la famille s'était fait peindre récemment par un peintre qui parcourait le pays, et faisait des portraits à quinze shillings par tête. Comme nous étions depuis longtemps en rivalité de goût avec nos voisins, notre orgueil s'alarma de cette marche dérobée; et malgré tout ce que j'en pus dire, et j'en dis long, il fut résolu que nous aussi nous aurions nos portraits. Ayant donc mandé le peintre (car qu'y pouvais-je?), nous cherchâmes à faire briller la supériorité de notre goût dans le choix des poses. Les Flamborough, au nombre de sept, s'étaient fait peindre avec sept oranges, chose tout à fait insipide, sans variété, sans vie, sans le moindre sentiment de la composition. Nous voulions quelque chose d'un style plus grandiose. Après force débats, nous prîmes à l'unanimité la résolution de nous faire représenter tous ensemble dans un grand tableau historique faisant portrait de famille. Cela serait meilleur marché, puisqu'un seul cadre suffirait, et infiniment plus distingué, car tous les gens *comme il faut* se faisaient peindre de cette façon (31). Comme nous n'avions pas tout à fait

présent à l'esprit un sujet d'histoire qui s'adaptât à notre plan, nous nous contentâmes de figurer comme autant de personnages historiques indépendants les uns des autres. Ma femme désira être représentée en Vénus, et le peintre fut prié de ne pas épargner les diamants dans la pièce d'estomac et dans les cheveux. Nos deux petits garçons devaient être en Cupidons à ses côtés, tandis que moi, en robe de ministre, avec ma ceinture, je lui faisais hommage de mes livres sur la controverse whistonienne. Olivia voulut être peinte en amazone, assise sur un tertre fleuri, en habit de cheval, vert, richement galonné d'or, tenant un fouet à la main; Sophie en bergère, avec autant de moutons que le peintre en pourrait faire tenir sur la toile sans qu'il en coûtât plus, et Moïse en habit des dimanches, avec un chapeau à plumes. Notre goût ravit tellement le *squire*, qu'il insista pour être mis, comme membre de la famille, dans le tableau, sous la figure d'Alexandre le Grand, aux pieds d'Olivia. Nous vîmes là dedans un indice certain de son désir de s'allier à nous; aussi ne pûmes-nous lui refuser sa demande. Le peintre se mit à l'œuvre; et comme il était assidu et expéditif, le tout fut terminé en moins de quatre jours. C'était un grand et beau morceau, et il faut avouer qu'il n'y avait pas épargné les couleurs, ce dont ma femme le loua fort. Nous étions tous parfaitement satisfaits de l'exécution; mais une malheureuse circonstance, qui ne se présenta à notre esprit que quand le tableau fut fini, nous consterna. Il était si grand, qu'il n'y avait pas dans la maison un seul endroit où le placer. Il est presque inconcevable que nous eussions négligé un point si important; mais toujours est-il que pas un n'y avait songé. Au lieu donc de satisfaire notre vanité, comme nous l'espérions, le tableau resta appuyé, de la façon la plus humiliante, contre le mur de la cuisine, où la toile avait été tendue et peinte : trop haut et trop large pour passer par aucune des portes, il fut en butte à toutes les plaisanteries de nos voisins. L'un le comparait au long bateau de Robinson Crusoé, si difficile à remuer; un autre

disait qu'il lui rappelait surtout un dévidoir en bouteille; quelques-uns se demandaient comment il pourrait jamais sortir; d'autres s'étonnaient encore plus qu'il eût pu entrer.

Mais s'il n'éveillait chez les uns que le sentiment du ridicule, il donnait lieu chez le grand nombre aux plus malicieuses insinuations. Le portrait du *squire* confondu avec les nôtres était un trop grand honneur pour ne pas exciter l'envie; des bruits scandaleux commencèrent à circuler à nos dépens, et notre tranquillité était constamment troublée par de prétendus amis qui venaient nous répéter tout le mal que nos ennemis disaient en arrière. Nous accueillions ces rapports avec une juste indignation; mais plus on combat le scandale, plus il va croissant.

Nous ouvrîmes de nouveau une consultation sur les mesures à prendre pour faire taire les mauvaises langues, et nous nous arrêtâmes à un projet trop rusé à mon sens pour me donner pleine satisfaction. Voici ce que c'était : Notre but principal étant de nous assurer que les assiduités de M. Thornhill n'avaient rien que d'honorable, ma femme entreprit de le sonder, sous prétexte de prendre son avis sur le choix d'un mari pour sa fille aînée. Si cela ne suffisait pas pour l'amener à se déclarer, il fut résolu qu'afin de l'effrayer on mettrait en avant un rival. Je refusai tout à fait de prêter les mains à cette dernière mesure. Mais Olivia m'assura de la façon la plus solennelle qu'elle épouserait le prétendant qu'on opposerait au jeune seigneur, si ce dernier ne l'en empêchait en la prenant pour femme. Telle était la profonde combinaison que je n'approuvais pas complétement, quoique je n'y misse pas absolument obstacle.

La première fois que M. Thornhill vint nous voir, mes filles eurent donc soin de se dissimuler, afin de laisser à leur mère l'occasion d'exécuter ses savantes manœuvres; mais elles ne se retirèrent que dans la pièce voisine, d'où elles pouvaient entendre toute la conversation. Ma femme mit adroitement la chose sur le tapis, en faisant la remar-

que qu'une des miss Flamborough avait, selon toute apparence, trouvé un excellent parti dans M. Spanker; à quoi M. Thornhill ayant fait un signe affirmatif, elle poursuivit, et dit que les filles qui avaient de belles dots étaient toujours sûres de trouver de bons maris; mais, continua-t-elle, le ciel soit en aide à celles qui n'ont rien! Qu'importe la beauté, monsieur Thornhill? qu'importent toutes les vertus et toutes les perfections imaginables, dans ce siècle avide et intéressé? Le cri général n'est pas : Qu'*est*-elle? mais, qu'*a*-t-elle?

— Madame, répliqua-t-il, j'admire la justesse de vos remarques, autant que leur nouveauté; et si j'étais roi, il en serait autrement. Ce serait l'âge d'or des filles sans dot, et vos deux jeunes demoiselles seraient des premières pourvues.

— Ah! monsieur, reprit ma femme, il vous plaît de rire; mais je voudrais être reine, et je sais bien qui ma fille aînée choisirait pour mari. Mais, maintenant que vous m'avez mise sur ce chapitre, pourriez-vous tout de bon, monsieur Thornhill, me recommander un mari sortable pour elle? La voilà qui a dix-neuf ans; elle est d'une belle venue, bien élevée, et, autant que j'en puis juger selon mes faibles lumières, elle ne manque pas d'esprit.

— Madame, répondit-il, si j'étais chargé d'un pareil choix, je voudrais découvrir une personne douée de tout ce qui peut rendre un ange heureux, quelqu'un qui eût en partage la prudence, la fortune, le goût, la sincérité : tel serait, à mon avis, madame, le mari sortable.

— Ah! sans doute, monsieur, dit-elle; mais connaîtriez-vous par hasard ce quelqu'un-là?

— Non, madame, reprit-il, il est impossible de connaître une personne digne d'elle. C'est un trop grand trésor pour qu'un mortel le possède. C'est une divinité! sur mon âme, je dis ce que je pense, c'est un ange!

— Ah! monsieur Thornhill, vous flattez ma pauvre fille : mais nous songeons depuis peu à la marier à un de vos fermiers qui vient de perdre sa mère, et qui a besoin

d'une femme pour tenir sa maison : vous savez qui je veux dire, le fermier William; un homme à l'aise, monsieur Thornhill, qui a du pain à lui donner, et qui nous l'a demandée plus d'une fois (c'était vrai). Mais, monsieur, dit-elle pour conclure, je serais bien aise de vous voir approuver notre choix.

— Comment, madame, répliqua-t-il, vous approuver ! moi, approuver un tel choix? jamais! Quoi ! sacrifier tant de beauté, d'esprit, de douceur, à un rustre insensible à de tels biens ! Excusez-moi, je ne saurais jamais approuver une si grande injustice! et j'ai mes raisons...

— En vérité, monsieur? s'écria Déborah. Ah ! si vous avez vos raisons, c'est une autre affaire; mais je serais enchantée de connaître ces raisons.

— Excusez-moi, madame, elles sont trop avant dans mon cœur pour que je puisse m'en ouvrir; et posant la main sur sa poitrine, elles resteront enfouies, ensevelies là, dit-il.

Lorsqu'il fut parti, et après une consultation générale, nous ne sûmes trop que penser de ces grands sentiments. Olivia les regardait comme des preuves de la passion la plus ardente; mais je ne partageais pas tout à fait ses espérances : tous ces beaux dires me paraissaient tendre plus à l'amour qu'au mariage. Cependant, qu'ils fussent de bon ou de mauvais aloi, il fut arrêté qu'on donnerait suite aux ouvertures du fermier William, qui, dès l'arrivée de ma fille dans le pays, lui avait fait la cour.

CHAPITRE XVII.

Il est peu de vertus qui résistent au pouvoir d'une longue et douce séduction.

Préoccupé surtout du bonheur de ma fille, je voyais avec plaisir les assiduités de M. William; il avait de l'aisance, et son caractère était droit et prudent. Il n'avait fallu que peu d'encouragements pour ranimer son ancienne passion. Au bout de deux ou trois soirs, lui et M. Thornhill se rencontrèrent à la maison; ils s'examinèrent de part et d'autre avec défiance et colère; mais William ne devait point d'arrérage à son seigneur, et s'inquiétait peu de son courroux. De son côté, Olivia jouait à merveille le rôle de coquette, si l'on peut appeler jouer ce qui lui était si naturel. Elle afficha ouvertement sa préférence pour son nouvel adorateur. M. Thornhill en parut tout à fait abattu, et prit congé d'un air pensif. J'avoue que je ne m'expliquais pas sa peine, quand il lui eût été si facile d'en éloigner la cause en déclarant d'honorables vues; mais, quelle que fût son inquiétude, il était aisé de voir que celle d'Olivia était plus grande. Après ces entrevues, plusieurs fois renouvelées, avec ses admirateurs, elle cherchait la solitude pour s'y livrer à son chagrin. Un soir, entre autres, qu'elle avait soutenu plus longtemps une feinte gaîté, je la surpris tout en larmes. « Tu vois, mon enfant, lui dis-je, que ta confiance en la passion de M. Thornhill n'était qu'un rêve : il souffre la rivalité d'un homme qui est de tous points son inférieur; et cependant il sait qu'il dépend de lui de s'assurer ta main par une déclaration candide.

— Oui, papa, répliqua-t-elle; mais il a ses raisons pour

retarder, je sais qu'il a ses raisons. La sincérité de ses regards, de ses paroles, me prouve sa parfaite estime. Bientôt, j'espère, il montrera la générosite de ses sentiments, et vous verrez alors que l'opinion que j'ai de lui est plus juste que la vôtre.

— Olivia, ma chérie, répliquai-je, tous les plans qui ont été suivis jusqu'ici pour l'obliger à se déclarer ont été proposés et arrangés par toi, et tu ne saurais dire que je t'aie contrainte en rien. Mais tu ne dois pas supposer, ma chère, que je me prête à faire de son honnête rival la victime de ta passion mal placée. Je t'accorderai tout le temps que tu croiras nécessaire pour amener ton prétendu adorateur à s'expliquer clairement; mais, à l'expiration de ce terme, s'il continue à garder le silence, je veux absolument que l'honnête William soit récompensé de sa fidélité. La ligne de conduite que j'ai tenue jusqu'ici exige cela de moi; ma tendresse comme père ne l'emportera jamais sur mon intégrité comme homme. Fixe donc le jour : qu'il soit aussi éloigné que tu le jugeras à propos, et en même temps prends soin de faire savoir à M. Thornhill l'époque précise à laquelle je compte te donner à un autre. S'il t'aime réellement, son bon sens lui suggérera bien vite le seul parti qu'il ait à prendre pour ne pas te perdre à jamais. »

Cette proposition, dont elle ne put nier la justice, fut acceptée par elle. Elle renouvela de la façon la plus positive sa promesse d'épouser M. William, si l'autre persistait dans son apathie; et à la première occasion qui s'offrit, en présence même de M. Thornhill, le jour de son mariage avec le rival du *squire* fut fixé à un mois de date.

De si rigoureuses mesures semblaient redoubler l'anxiété de M. Thornhill; mais ce qu'éprouvait réellement Olivia ne me laissait pas sans inquiétude. Dans cette lutte entre la prudence et la passion, sa vivacité l'abandonna entièrement : elle ne se plaisait qu'à être seule, et passait tout son temps à pleurer. Une semaine s'écoula sans que M. Thornhill fît le moindre effort pour empêcher le ma-

riage. La semaine d'après il fut encore assidu, mais ne s'ouvrit pas plus. La troisième, il cessa entièrement ses visites; et ma fille, au lieu d'en témoigner de l'irritation, comme je m'y attendais, semblait garder une tranquillité pensive que je prenais pour de la résignation. Quant à moi, je me réjouissais sincèrement de la pensée que mon enfant allait se trouver dans une position aisée et paisible, et j'applaudissais souvent à la résolution qu'elle avait prise de préférer le bonheur à l'éclat.

La noce devait avoir lieu dans quatre jours, et ma petite famille, réunie le soir autour d'un feu joyeux, racontait des histoires du temps passé, et formait des projets pour l'avenir; chacun bâtissait son château en Espagne, riant de chaque folie qui lui passait par la tête. « Eh bien, Moïse, mon garçon, m'écriai-je, nous aurons bientôt une noce dans la famille! Que t'en semble? dis-nous un peu ton avis là-dessus?—Mon avis, père, est que tout va à merveille. Je pensais justement que quand ma sœur Livy serait la femme du fermier William, ce dernier nous prêterait gratis sa presse à cidre et sa cuve à brasser. — Certes oui, Moïse, et par-dessus le marché il nous chantera la *Mort de la Dame*, pour nous égayer. — Il a appris cette chanson à Dick, dit Moïse, qui, je vous assure, ne la chante pas trop mal. — Vraiment! m'écriai-je; alors, qu'il nous en régale. Où est-il? où est le petit Dick? qu'il chante bravement et de toute sa voix! — Mon frère Dick, s'écria Bill, le plus jeune des deux marmots, vient de sortir avec sœur Livy; mais M. William m'a appris aussi deux chansons, et je vous les chanterai, papa, si vous voulez. Laquelle préférez-vous, le *Cygne mourant*, ou la *Complainte sur la mort d'un chien enragé*?—La complainte, sans nul doute, mon enfant; je ne la connais pas encore. Eh! Déborah, mon cœur, tu sais que la douleur altère; donne-nous donc une bouteille de ton meilleur vin de groseilles pour nous tenir en joie. J'ai tant pleuré depuis peu de toutes sortes d'élégies, que, sans un verre de quelque chose qui ranime, je suis sûr que je ne pourrai pas tenir à celle-là. Allons, So-

phie, mon amour, prends ta guitare, et râcle un petit accompagnement à ce garçon.

COMPLAINTE

SUR LA MORT D'UN CHIEN ENRAGÉ (32).

Or écoutez, petits et grands,
La chanson que je vous débite,
Et si vous la trouvez petite,
Elle ne vous tiendra pas longtemps.

Dans Islington jadis vivait
Le meilleur garçon de la terre,
Qui, lorsqu'il faisait sa prière,
Faisait bien, à ce qu'on disait.

Il avait le cœur ingénu,
L'âme en tout généreuse et bonne,
Et n'habillait pas sa personne
Sans revêtir un homme nu.

Un chien vivait aux mêmes lieux,
Comme il en est en maint village,
Chiens de haut et de bas étage,
Dogues, roquets, jeunes ou vieux.

L'homme et le chien, amis d'abord,
Firent bientôt mauvais ménage :
Que fait le chien? il prend la rage,
Se jette sur l'homme et le mord.

Soudain accourent à foison
Les voisins, prompts à reconnaître
Qu'il faut, pour mordre un si bon maître,
Qu'un chien ait perdu la raison.

En tous lieux le cas est jugé.
Chacun dit, voyant la blessure,
L'homme mourra de la morsure,
Car le chien était enragé.

Mais oyez ce qui arriva !
Quoi qu'on en eût dit à la ronde,
Pour faire mentir tout le monde,
L'homme guérit, le chien creva.

« Voilà qui est chanté comme un brave garçon, Bill, sur ma foi ! Cette complainte peut à bon droit s'appeler tragique. Allons, mes enfants, à la santé de Bill, et qu'il puisse être évêque un jour !

— De tout mon cœur, s'écria ma femme; et s'il prêche seulement aussi bien qu'il chante, je ne doute pas qu'il fasse son chemin. Presque toute la famille, du côté de ma mère, était renommée pour le chant. Il était passé en proverbe dans le pays que les Blenkinsops ne pouvaient jamais regarder droit devant eux, ni les Hugginsons souffler une chandelle, mais que les Gograms n'avaient pas leurs pareils pour chanter une chanson, ni les Marjorams pour conter une histoire.

— Quoi qu'il en soit, repris-je, j'aime mieux la plus commune de toutes les ballades des rues que leurs belles odes modernes, et ces poésies qui nous pétrifient dès la première stance : ennuyeuses productions qu'on déteste et qu'on loue. Passe le verre à ton frère, Moïse. Le grand défaut de tous ces poëmes élégiaques est de se mettre au désespoir pour des chagrins dont la portion sensée du genre humain se soucie fort peu. Une grande dame a-t-elle perdu son manchon, son éventail ou son épagneul, aussitôt le stupide poëte court chez lui versifier ce désastre.

— Cela peut être de mode pour les compositions les plus relevées, dit Moïse; mais les chansons du Ranelagh, qui arrivent jusqu'à nous, sont du genre le plus familier, et toutes jetées au même moule : Colin rencontre Colette, et ils commencent un dialogue : il lui fait présent pour orner ses cheveux de quelque bagatelle achetée à la foire ; en échange elle lui offre son bouquet, et ils vont ensemble droit à l'église, où ils donnent aux jeunes nymphes et aux jeunes bergers le salutaire conseil de se marier le plus tôt possible.

— Et c'est un excellent conseil, repris-je, et bien donné dans les chansons du Ranelagh ; car, si je crois ce qu'on en dit, il n'y a pas de lieu au monde où l'avis soit plus facile à mettre en pratique. En même temps qu'on engage à se marier, on fournit aussi la femme ; et assurément ce doit être un excellent marché, mon garçon, que celui où l'on nous avertit de ce qui nous manque, et où l'on se charge de nous le fournir.

— Oui, père, dit Moïse. Je ne connais en Europe que deux de ces marchés où l'on puisse chercher femme : le Ranelagh (33) en Angleterre, et Fontarabie en Espagne. Mais la foire espagnole ne se tient qu'une fois l'an, tandis que nos femmes anglaises sont en vente tous les soirs.

— Tu as raison, mon garçon, s'écria sa mère, il n'y a que la vieille Angleterre au monde pour les maris qui cherchent femme. — Et pour les femmes qui mènent leurs maris, interrompis-je. C'est un commun proverbe à l'étranger, que si on jetait un pont sur la mer, toutes les femmes du continent le passeraient au plus vite pour venir prendre modèle sur les nôtes ; car il n'y a pas dans toute l'Europe de femmes comparables aux Anglaises. — Mais donne-nous une autre bouteille, Déborah, mon cœur, et Moïse nous chantera un petit air. — Que de grâces n'avons-nous pas à rendre au ciel, qui nous accorde la tranquillité, la santé et un modeste bien-être ! Je me sens plus heureux maintenant que le plus grand potentat de la terre. Il n'a pas notre joyeux foyer, avec ces riants visages à l'entour. Oui, Déborah, nous nous faisons vieux ; mais le soir de notre vie a des chances de bonheur. Nous sommes descendus d'aïeux irréprochables, et nous laisserons derrière nous de bons et vertueux enfants. Ils seront notre appui, notre joie tant que nous vivrons, et après notre mort ils transmettront notre honneur sans tache à leur postérité. Allons, mon fils, nous attendons ta chanson ; nous ferons chorus. Mais où est Olivia, ma chérie ?... Sa voix de chérubin est toujours la plus douce dans le concert. »

Je parlais encore, lorsque Dick entra en courant : « Oh ! papa ! papa ! elle est en allée ! partie d'avec nous, partie pour tout à fait ! ma sœur Livy est partie pour ne plus revenir jamais ! — Partie, enfant? — Oui, elle est partie avec des messieurs en chaise de poste. Et il y en a un qui l'a embrassée et qui a dit qu'il mourrait pour elle ; et elle a beaucoup pleuré. Elle voulait revenir, mais il lui a encore dit des paroles, et elle a monté dans la voiture. Elle disait : Oh ! que dira mon pauvre papa quand il saura que je suis perdue !

— Enfants, m'écriai-je, tombez maintenant de misère en misère, il n'y aura plus jamais pour nous une heure de joie !... Oh ! puisse la colère du ciel frapper lui et les siens !... Me voler ainsi mon enfant ! Oui, il sera puni pour m'avoir ravi cette âme douce et innocente que je conduisais vers le ciel !... Une jeune fille douée de tant de candeur !... Tout notre bonheur terrestre est fini ! Allez, enfants, allez ! tombez dans la misère et l'infamie ! je ne puis plus rien pour vous, car mon cœur est brisé au dedans de moi !

— Père ! s'écria mon fils, est-ce là votre force?

— De la force, enfant ! Oui, il verra que j'ai de la force ! Apporte-moi mes pistolets... Je poursuivrai le traître ; je le poursuivrai tant qu'il sera sur terre ! Tout vieux que je suis, il verra que je peux frapper encore, l'infâme, le vil scélérat ! »

Je m'étais emparé de mes pistolets, lorsque ma pauvre femme, dont les passions étaient moins vives, m'entoura de ses bras. « Mon cher, mon bien-aimé mari, s'écria-t-elle, la Bible est la seule arme qui convienne à tes mains tremblantes. Ouvre-la, mon bien-aimé, et change notre angoisse en patience... Ah ! *elle* nous a indignement trompés !...

— En vérité, père, reprit mon fils après une pause, votre fureur est trop grande et passe les bornes. Vous devriez être le consolateur de ma mère, et vous augmentez son affliction. Il sied mal à votre âge et au caractère au-

guste dont vous êtes revêtu de maudire ainsi votre plus grand ennemi : vous n'eussiez pas dû le maudire, tout misérable qu'il est.

— Je ne l'ai pas maudit, enfant... L'ai-je maudit?

— Oui, père, vous l'avez fait; vous l'avez maudit deux fois.

— Que Dieu me pardonne donc, ainsi qu'à lui!... C'est aujourd'hui, mon fils, que je comprends la charité surhumaine qui nous a enseigné à prier pour nos ennemis. Béni soit son saint nom pour tout le bien qu'il nous a donné, et pour tout celui qu'il nous ôte. Mais ce n'est pas, oh! non, ce n'est pas une douleur ordinaire, que celle qui arrache des larmes à ces yeux vieillis, qui n'ont pas pleuré depuis tant d'années!... Ma fille!... la perdre, la souiller, elle, ma bien-aimée! Puisse la malédiction tomber... Le ciel me pardonne! Qu'allais-je dire?... Vous vous rappelez tous comme elle était bonne et charmante; jusqu'à ce malheureux moment, tout son souci était de nous rendre heureux... Ah! que n'est-elle morte! Mais elle s'est enfuie... l'honneur de notre famille est souillé... je n'ai plus à espérer de repos que dans un autre monde... Dis-moi, mon enfant, tu les as vus partir? Peut-être l'a-t-il contrainte? S'il lui a fait violence, elle peut encore être innocente.

— Oh! non, papa, répondit l'enfant; seulement il l'embrassait et l'appelait son ange : elle pleurait bien fort, et s'appuyait sur son bras; puis les chevaux sont partis au galop.

— C'est une ingrate créature, s'écria ma femme, qui sanglotait et pouvait à peine parler, une ingrate fille, de nous traiter ainsi! Jamais nous n'avons contrarié ses affections. La malheureuse a lâchement abandonné ses parents sans provocation, au risque de faire descendre vos cheveux blancs dans la tombe, où je vous suivrai bientôt. »

Cette nuit, la première de nos véritables malheurs, se passa tout entière en d'amères plaintes, et en accès d'exaltation mal soutenus. J'étais décidé à découvrir le ravis-

seur, en quelque lieu qu'il fût, et à lui reprocher son infamie. Le lendemain matin notre malheureuse enfant nous manqua, à ce déjeuner où elle apportait la gaîté et la vie. Ma femme essaya encore d'alléger son cœur par des reproches. « Jamais, s'écria-t-elle, cette souillure de notre maison n'obscurcira le seuil de notre porte ! jamais je ne l'appellerai ma fille ! Non, qu'elle vive avec son lâche séducteur ! Elle peut faire notre honte, mais elle ne nous trompera plus.

— Femme, dis-je, ne parle pas avec cette dureté. Ma haine de son crime est aussi grande que la tienne ; mais jamais ma maison ni mon cœur ne seront fermés au pauvre pécheur repentant. Plus tôt elle reviendra de ses égarements, mieux elle sera accueillie. Les meilleurs peuvent errer une première fois ; l'artifice persuade, et la nouveauté a des charmes qui attirent. Une première faute peut naître de la simplicité du cœur ; les autres seulement ont leur source dans le crime. Oui, la malheureuse créature sera bien venue dans mes bras et dans cette maison, fût-elle souillée de tous les vices. Je veux entendre encore la musique de sa voix, je veux encore m'appuyer avec tendresse sur son cœur, si j'y trouve le repentir. — Mon fils, apporte-moi ma bible et mon bâton. J'irai à sa poursuite, en quelque endroit qu'elle se trouve ; et si je ne puis la sauver de la honte, je l'empêcherai du moins de persévérer dans l'iniquité. »

CHAPITRE XVIII.

Poursuite d'un père qui veut ramener à la vertu un enfant égaré.

Quoique Dick n'eût pu me décrire la personne qui avait fait monter sa sœur en chaise de poste, mes soupçons se fixèrent naturellement sur notre jeune seigneur, dont le goût pour ce genre d'intrigues n'était que trop connu. Je m'acheminai donc vers le château de M. Thornhill, résolu à faire à ce dernier les plus sanglants reproches, et à ramener, s'il était possible, ma brebis égarée. Mais, chemin faisant, je rencontrai un de mes paroissiens qui me dit avoir vu une jeune dame, ressemblant à ma fille, en chaise de poste avec un gentilhomme qui, d'après la description qu'il m'en fit, ne pouvait être que M. Burchell : ils allaient, disait-il, fort vite. Cependant je ne me contentai point de ce renseignement, et persistai à aller droit chez le *squire*. Il était encore de bonne heure, mais j'insistai pour le voir sur-le-champ. Il parut bientôt, et vint à moi de l'air le plus cordial et le plus franc. L'enlèvement de ma fille sembla lui causer une extrême surprise ; il protesta sur son honneur qu'il y était complétement étranger. Je m'en voulus alors de mes premiers soupçons, et ne pus les tourner que sur M. Burchell. Je me rappelai qu'Olivia et lui avaient eu dernièrement plusieurs conférences. Un autre témoin ne me laissa plus de doutes sur cette trahison ; il affirmait que ma fille et M. Burchell avaient pris la route des Eaux, à environ trente milles de là, où il y avait nombreuse compagnie. En proie à cet état d'exaspération qui nous dispose à agir précipitamment plutôt qu'à raisonner juste, je ne m'arrêtai pas à penser que ces diverses informations pouvaient m'être données par des gens apostés tout exprès

sur ma route, et je poursuivis ma fille et son ravisseur dans la direction qu'on m'avait indiquée. Je marchais vite et avec anxiété, interrogeant les passants et n'en obtenant rien. A l'entrée de la ville, je rencontrai un homme à cheval, que je me rappelai avoir vu chez M. Thornhill. Il m'assura que si j'allais jusqu'aux courses, à trente milles plus loin, je ne pouvais manquer de surprendre les fugitifs ; il les avait vus danser, disait-il, la veille au soir, à un bal où tout le monde admirait les grâces de ma fille. Le lendemain matin de bonne heure je me remis en marche, et vers quatre heures de l'après-midi j'arrivai au lieu du rendez-vous. La réunion des gens attirés par les courses était des plus brillantes : tous n'avaient qu'une pensée, qu'un but, le plaisir : bien différents, hélas ! de moi, qui venais à la recherche de ma pauvre enfant perdue. Je crus apercevoir de loin M. Burchell ; mais, comme s'il eût craint une entrevue avec moi, dès que je m'approchai il se mêla à la foule, et je ne le revis plus.

Je réfléchis alors qu'il serait inutile de continuer cette vaine poursuite, tandis que ma pauvre et innocente famille avait besoin de moi au logis. Mais les agitations de mon esprit et les fatigues que j'avais endurées me donnèrent une fièvre dont je ressentis les premiers symptômes pendant les courses. C'était un autre coup inattendu : car j'étais à plus de soixante-dix milles de chez moi. Je me retirai dans un petit cabaret bâti au bord du chemin, et dans ce triste gîte, refuge ordinaire de l'indigence et de la frugalité, je me couchai pour attendre patiemment la fin de mon mal. J'y languis environ trois semaines : enfin ma constitution prit le dessus. Je manquais d'argent pour payer ma modique dépense, et l'inquiétude que ce dénûment me causait eût suffi pour amener une rechute, si un voyageur qui s'arrêta en passant pour se rafraîchir ne fût venu à mon aide. Cet homme n'était autre que le libraire philanthrope de *Saint-Paul's Church-yard* (34), qui a écrit tant de petits livres pour les enfants. Il avait pris le titre de leur ami, et il était celui de tout le genre humain.

A peine eut-il mis pied à terre, qu'il se montra impatient de repartir; car il avait toujours sur les bras quelque affaire de la plus haute importance. A ce moment-là même il rassemblait des matériaux pour l'histoire d'un certain Thomas Trip. Je reconnus aussitôt la figure ouverte et le teint bourgeonné du brave homme, qui avait publié quelques-unes de mes attaques contre la deutérogamie, cette plaie du siècle. Il me prêta quelque argent, que je m'engageai à lui rembourser à mon retour. Quittant donc l'auberge, quoique bien faible encore, je résolus de regagner le logis par petites journées d'environ dix milles chacune. J'avais à peu près recouvré la santé et ma tranquillite habituelle, et je m'en voulais maintenant de cet orgueil qui m'avait fait murmurer sous la main qui châtie. L'homme connaît peu la mesure de sa patience jusqu'à ce qu'il ait enduré de nombreuses misères. Lorsque nous tentons de gravir les plus hautes cimes de l'ambition, qui d'en bas nous apparaissent resplendissantes, chaque pas nous dévoile quelque triste et sombre aspect, mécompte imprévu; de même, quand nous descendons des régions de la joie, la vallée de misère au-dessous se montre obscure et désolée; et pourtant l'esprit actif, en quête de distractions, rencontre chemin faisant des choses qui l'attirent et lui plaisent : à mesure que nous approchons, les plus sombres objets s'éclairent, et l'œil intérieur se fait à ces ténèbres.

Je marchais depuis deux heures environ, et j'avais fait assez de chemin, lorsque j'aperçus dans le lointain une espèce de chariot. Je pressai le pas pour l'atteindre, et en arrivant je découvris que c'était le char de voyage de comédiens ambulants, qui transportait leurs décorations et tout leur équipage dramatique au prochain village où ils devaient jouer. Il n'y avait que le conducteur et un comédien, le reste de la troupe devant suivre le lendemain. La bonne compagnie abrége la route, dit le proverbe. J'entrai donc en conversation avec le pauvre acteur; et comme j'avais eu jadis quelque penchant pour le drame, je me mis à discourir sur ce sujet avec ma liberté habituelle.

J'étais fort peu au courant du théâtre moderne : je lui demandai quels étaient les auteurs en vogue, les Dryden, les Otway du jour. — « Je crois, monsieur, dit le comédien, que peu de nos auteurs dramatiques se trouveraient honorés de la comparaison ; le style de Dryden et de Rowe est tout à fait passé de mode ; notre goût a reculé de tout un siècle ; les pièces de Fletcher, de Ben-Johnson, et toutes celles de Shakspeare, sont les seules qui prennent.

— Comment, m'écriai-je, se peut-il que notre époque se complaise au vieux dialecte, aux plaisanteries surannées, aux caractères outrés qui abondent dans ces ouvrages? — Monsieur, répliqua l'acteur, le public ne s'inquiète ni des caractères, ni du dialecte, ni du goût des plaisanteries ; ce n'est pas là son affaire. Il ne veut qu'être amusé, et se trouve heureux d'assister à une pantomime que sanctionne le nom de Ben-Johnson ou celui de Shakspeare (35).

— Ainsi donc, m'écriai-je, nos dramaturges modernes sont plutôt imitateurs de Shakspeare que de la nature ! — A vrai dire, répliqua mon compagnon, je ne sache pas qu'ils imitent rien du tout ; le public ne l'exige pas d'eux ; il n'applaudit pas la composition d'une pièce, mais la quantité de surprises, de poses, d'effets, qu'on y a fait entrer. J'ai vu une comédie où il n'y avait pas le plus petit mot pour rire arriver à la popularité à force de haussements d'épaules, et un drame sauvé d'une chute, grâce à un accès de colique adroitement ménagé par le poëte. Non, monsieur, les œuvres de Congrève et de Farquhar sont trop spirituelles pour le goût du jour : nous nous piquons à présent de plus de naturel. »

L'équipage de la troupe ambulante approchait alors du village ; les habitants, avertis sans doute de notre arrivée, sortirent en foule pour nous voir ; car les comédiens de campagne ont toujours plus de spectateurs au dehors qu'au dedans, ainsi que mon compagnon en fit la remarque. Je ne songeai à l'inconvenance qu'il y avait à me trouver en pareille compagnie que lorsque je vis la populace s'amasser

autour de moi. Je me réfugiai le plus vite possible dans la première auberge qui s'offrit. Un gentilhomme bien mis était installé au salon; il m'aborda en me demandant si j'étais véritablement le chapelain de la troupe, ou si mon habit n'était qu'un déguisement approprié à quelque rôle... Lorsque je lui eus expliqué la vérité, et dit que je n'appartenais en rien au théâtre, il eut l'obligeance de m'engager, ainsi que le comédien qui m'accompagnait, à partager avec lui un bol de punch. Il disserta avec beaucoup d'intérêt et de feu sur la politique actuelle; je supposai que ce n'était rien moins qu'un membre du parlement, et mes conjectures se confirmèrent lorsque, ayant demandé ce qu'on pourrait nous donner à souper, il insista pour nous conduire chez lui : force nous fut de céder à ses instances.

CHAPITRE XIX.

Un détracteur du gouvernement actuel, qui craint pour nos libertés.

La maison où nous étions invités étant située à peu de distance du village, et la voiture n'étant pas prête, notre hôte nous proposa d'aller à pied. Nous arrivâmes bientôt à l'une des plus magnifiques demeures que j'eusse vues dans cette partie du pays. La pièce où nous entrâmes était d'une élégance extrême et toute moderne. Le maître du logis alla donner ses ordres pour le souper, et le comédien me fit observer, en clignant de l'œil, que nous avions *joué* de bonheur ce soir-là. Peu après la rentrée de notre hôte, on servit un repas délicat, auquel assistèrent deux ou trois dames en déshabillé galant. La conversation s'engagea avec une grande vivacité; la politique, sujet favori de notre Amphitryon, fut de nouveau mise sur le tapis. La liberté, disait-il, était à la fois pour lui un objet de terreur et d'orgueil. Lorsqu'on eut enlevé la nappe, il me demanda si j'avais lu *le Moniteur*. Lui ayant répondu que non : « Quoi! s'écria-t-il, ni *l'Auditeur* non plus? — Pas davantage, monsieur, répliquai-je. — Voilà qui est étrange! très-étrange! Moi, je lis tout ce qui paraît en politique, tous les journaux quotidiens : le *Daily* (36), le *Public*, le *Ledger*, la *Chronicle*, le *London-Evening*, le *White-Hallevening*, les dix-sept *Magasins* et les dix *Revues*. Et, quoiqu'ils se détestent cordialement entre eux, moi je les aime tous. La liberté, monsieur, la liberté est l'apanage d'un vrai Breton, et, de par toutes mes houillères du Cornouaille, je vénère ses gardiens!

— Il y a tout lieu d'espérer alors, m'écriai-je, que vous vénérez le roi.

— Oui, reprit mon interlocuteur, quand il fait ce que nous voulons; mais s'il continue à agir comme dans ces derniers temps, je ne me mêle plus de ses affaires. Je ne dis rien, mais je pense, à part moi, que j'aurais mené les choses un peu mieux. Le roi n'a pas assez de conseillers: il devrait prendre l'avis de tous ceux qui sont disposés à lui en donner, et alors les choses marcheraient d'une autre façon.

— Je voudrais, pour mon compte, dis-je, que tous ces conseillers intempestifs fussent mis au pilori. Il serait du devoir de tout honnête homme de prêter appui au côté le plus faible de la constitution, à ce pouvoir sacré qui depuis quelques années décline chaque jour, et perd sa juste part d'influence dans l'État; mais les ignorants et les niais continuent leurs clameurs de liberté, et s'ils ont quelque poids dans la balance, ils le jettent lâchement du côté où elle penche.

— Comment, s'écria une des dames, se peut-il que j'aie assez vécu pour voir un vil ennemi de nos libertés, un servile défenseur des tyrans! O liberté, don sacré du ciel, glorieux privilége des vrais Bretons!

— Qui croirait, en effet, qu'au jour d'aujourd'hui il se puisse trouver des avocats de l'esclavage, dit notre hôte, des hommes qui veuillent dépouiller honteusement les Anglais de leurs plus beaux priviléges (37)? Qui, monsieur, pourrait être assez bas....

— Monsieur, lui repartis-je, je suis pour la liberté, cet attribut des dieux! la glorieuse liberté, cet inépuisable thème des déclamations modernes. Je voudrais que tous les hommes fussent rois: je voudrais être roi moi-même. Nous avons tous par nature un égal droit au trône; nous sommes tous égaux d'origine. C'est mon opinion, et ce fut jadis celle d'une association d'honnêtes gens qu'on appelait les *niveleurs*. Ils essayèrent de s'ériger en une république où tous seraient également libres. Mais, hélas! la

chose ne put marcher ; car il y en avait parmi eux de plus forts et de plus rusés que les autres, et ceux-là se firent les maîtres du troupeau. Votre palefrenier monte vos chevaux parce qu'il est plus fin qu'eux ; de même il trouvera dans l'espèce humaine quelque animal plus adroit ou plus fort que lui, qui lui grimpera sur le dos. Puisque l'humanité est condamnée à se soumettre, et que les uns sont nés pour commander, les autres pour obéir, il s'agit de savoir lequel vaut le mieux, d'avoir les tyrans que nous devons subir dans notre propre maison, dans le même village, ou à distance comme dans la capitale. Or, monsieur, quant à moi, j'ai une aversion naturelle pour la figure d'un tyran : plus il est loin, plus je me sens à l'aise. La masse du genre humain est de mon avis : c'est pourquoi elle a créé à l'unanimité un roi, dont l'élection met arrêt à la multiplication des tyrans, et tient la tyrannie le plus loin possible de la foule des sujets. Mais les grands, qui étaient autant de petits tyrans avant qu'un seul fût élu, sont naturellement ennemis d'un pouvoir élevé au-dessus d'eux, et dont le poids se fait surtout sentir aux classes qui lui sont subordonnées. Il est donc de l'intérêt des grands de diminuer, autant que possible, la prérogative royale, car tout ce qu'ils lui enlèvent est autant de gagné pour eux ; et leur part d'activité dans l'État consiste à saper l'unique maître, et à lui reprendre en détail leur primitive autorité. Cependant l'État peut se trouver dans de telles circonstances, ses lois être ainsi faites, et l'esprit de ses hommes opulents tourné de telle façon, que tous conspirent contre la monarchie et la minent en dessous. En premier lieu, si les conditions de l'état social sont de nature à favoriser l'accumulation des richesses, et à rendre les riches encore plus riches, leur ambition s'en augmentera. Une accumulation de richesses est la suite inévitable de ce qui se passe aujourd'hui chez nous, où le commerce extérieur donne de beaucoup plus grands bénéfices que l'industrie nationale : et comme le commerce extérieur ne peut être exploité d'une façon profitable que par les riches, et qu'ils ont

aussi tous les gains que produit l'industrie du pays, deux sources de richesses s'ouvrent pour eux, tandis que les pauvres n'en ont qu'une. C'est pour cette raison qu'on a toujours vu l'argent s'accumuler dans les États commerçants, qui à la longue sont tous devenus aristocratiques.

» Les lois mêmes de notre pays contribuent à l'accumulation des biens : par elles les liens naturels qui rapprochent le riche et le pauvre sont brisés ; elles enjoignent en quelque sorte à l'opulent de ne s'unir qu'à aussi riche que lui. Les plus habiles sont reconnus incapables de servir le pays comme conseillers, dès qu'ils manquent de fortune. L'argent devient donc l'unique ambition du sage ; par ce moyen, dis-je, et par d'autres du même genre, les richesses vont s'accumulant. Or, le possesseur d'une grande fortune une fois pourvu de toutes les nécessités, de tous les plaisirs de la vie, quel autre emploi a-t-il à faire de son superflu, sinon d'acheter du pouvoir. c'est-à-dire, en d'autres termes, de se faire des créatures en escomptant la liberté des nécessiteux ou des âmes vénales qui sont disposées à subir les vexations d'une tyrannie immédiate pour avoir du pain? Ainsi, chaque homme riche rassemble en général autour de lui un cercle d'hommes pauvres, et l'État dans lequel les richesses abondent peut être comparé au système de Descartes, chaque globe emportant avec soi son propre tourbillon. Cependant ceux qui consentent à se faire satellites des grands sont prédestinés à être esclaves, rebut du genre humain, façonnés à l'esclavage par la nature et par l'éducation, et qui ne connaissent de la liberté que son nom. Mais un grand nombre de gens vivent en dehors de cette sphère et échappent à l'influence du riche ; je veux parler de cette classe d'hommes placés entre la noblesse et la populace, trop aisés pour se soumettre au bon vouloir du voisin, et trop pauvres pour s'ériger eux-mêmes en tyrans. C'est dans cette classe moyenne que se trouvent les arts, la sagesse, les vertus sociales : elle seule s'est montrée vraiment conservatrice de la liberté, et l'on peut à bon droit l'appeler la nation. Néanmoins il arrive parfois

que cet ordre mitoyen perd toute influence dans l'État, et que sa voix est étouffée par celle de la canaille; car, si la fortune nécessaire pour donner droit à un citoyen de se prononcer dans les affaires publiques est dix fois moindre qu'à l'origine de la constitution, il est évident que les dernières classes auront entrée dans le système politique, et qu'entraînées à la suite des riches, elles obéiront à l'impulsion de leurs patrons. En pareille circonstance, tout ce qui reste à faire à la classe moyenne est de se rallier à la couronne, et de veiller avec un soin jaloux à la conservation des prérogatives et des priviléges de la royauté, car celle-ci divise le pouvoir des riches et empêche les grands de peser de tout leur poids sur le peuple placé au-dessous d'eux. La classe moyenne peut être comparée à une ville dont les opulents font le siége, et au secours de laquelle le gouverneur accourt du dehors. Tant que les assiégeants craignent l'approche d'un ennemi plus fort qu'eux, ils offrent aux citoyens les meilleures conditions, les flattent de paroles et les amusent de promesses; mais si une fois ils ont vaincu le gouverneur, les murs de la ville ne sont plus qu'une faible défense pour ses habitants. Veulent-ils savoir ce à quoi ils doivent s'attendre? ils n'ont qu'à jeter les yeux sur la Hollande, Gênes, Venise, où les lois gouvernent les pauvres, et où les riches gouvernent les lois.

» Je suis donc pour la monarchie, et mourrai pour elle; car s'il y a quelque chose de sacré parmi les hommes, c'est le souverain élu par le peuple, et chaque diminution de son pouvoir, en guerre ou en paix, est un empiétement sur les vraies libertés des sujets. On a déjà beaucoup trop fait avec les mots de liberté, de patriotisme, de Bretons; il est à espérer que les vrais amis de la liberté empêcheront qu'on ne fasse davantage. De mon temps j'ai vu beaucoup de ces prétendus champions de l'indépendance, et je ne me rappelle pas en avoir connu un qui, au fond du cœur et dans sa famille, ne fût un tyran (38). »

Ici je m'aperçus que la chaleur de mes convictions

m'avait fait dépasser les bornes de la politesse; l'impatience de mon hôte, qui avait souvent tenté de m'interrompre, éclata tout à coup. « Quoi! s'écria-t-il, ai-je donc reçu un jésuite déguisé en ministre anglican? De par toutes mes houillères du Cornouaille, il sortira d'ici, comme je m'appelle Wilkinson! » Je vis que j'étais allé trop loin, et demandai pardon de la vivacité avec laquelle je m'étais exprimé. « Pardon! répliqua-t-il en fureur; de pareils principes exigent des millions de pardons! Comment! abandonner la cause de la liberté, de la propriété! et, comme dit la Gazette, se laisser bâter et fouler aux pieds avec des sabots (39)! Monsieur, j'insiste pour que vous sortiez de cette maison sur-le-champ, crainte de pis... j'insiste là-dessus, monsieur. » J'allais répéter mes excuses, quand nous entendîmes un grand coup frappé à la porte; les deux dames s'écrièrent: « Aussi sûr que nous mourrons un jour, voilà monsieur et madame qui rentrent! » Il parut clair alors que nous avions eu pour hôte le sommelier, qui, en l'absence de son maître, avait eu envie de se donner des airs d'importance et de trancher du gentilhomme.

A dire vrai, il parlait politique aussi bien que la plupart des propriétaires campagnards. Rien n'égala ma confusion en voyant entrer le maître du logis et sa femme, et leur surprise ne fut pas moindre en trouvant compagnie et la nappe mise. « Messieurs, s'écria le nouveau venu, s'adressant à moi et à mon compagnon, nous sommes, ma femme et moi, vos très-humbles serviteurs; mais la faveur que vous nous faites est tellement inattendue, que j'en demeure comblé. »

Quelque inattendue que notre présence pût être pour eux, la leur l'était encore davantage pour nous: je restais muet et confondu de ma propre sottise, lorsque je vis tout à coup entrer dans la salle ma chère Arabella Wilmot, la fiancée de mon fils Georges, dont le mariage s'était rompu, comme je l'ai raconté plus haut. Dès qu'elle m'aperçut, elle accourut à moi les bras ouverts, avec la

plus vive joie. « Mon cher monsieur, s'écria-t-elle, à quel heureux hasard devons-nous une visite si imprévue? Je suis sûre que mon oncle et ma tante seront ravis d'apprendre qu'ils ont pour hôte l'excellent docteur Primrose. »

En m'entendant nommer, le vieux gentilhomme et sa femme s'avancèrent poliment et me souhaitèrent la bienvenue de la façon la plus cordiale; ils ne purent s'empêcher de sourire lorsque je leur racontai comment je me trouvais chez eux, et le pauvre sommelier, qu'ils voulaient d'abord chasser, obtint son pardon à ma prière.

M. et madame Arnold, à qui appartenait la maison, insistèrent pour me garder quelques jours; et leur nièce, ma charmante élève, dont l'esprit s'était, en quelque sorte, formé par mes instructions, ayant joint ses instances aux leurs, je cédai; on me donna cette nuit même une chambre magnifique, et le lendemain matin de bonne heure miss Wilmot me proposa de faire avec elle une promenade au jardin, décoré dans le goût moderne. Après m'en avoir montré les embellissements, elle me demanda, d'un air d'insouciance affecté, si j'avais eu depuis peu des nouvelles de mon fils.

« Hélas! madame (40), lui dis-je, voilà près de trois ans que Georges est absent, et il n'a écrit ni à ses amis ni à moi; je ne sais où il est : peut-être ne le retrouverai-je jamais, pas plus que le bonheur. Non, chère madame, les douces heures que nous avons passées jadis au coin du feu à Wakefield ne reviendront plus. Ma chère famille va se dispersant vite, et la pauvreté a amené à sa suite non-seulement le besoin, mais encore l'infamie! » Les yeux de l'excellente fille se mouillèrent de larmes, et je la savais douée de trop de sensibilité pour vouloir l'affliger par le détail de nos souffrances. J'éprouvais cependant de la consolation à voir que le temps n'avait en rien changé son cœur. Elle avait rejeté plusieurs demandes de mariage qui lui avaient été faites depuis que nous avions quitté le pays. Elle me fit faire le tour de la propriété, me montrant les promenades, les allées, les bosquets, et sai-

sissant toutes les occasions qui s'offraient de m'adresser quelque nouvelle question sur mon fils.

Nous passâmes ainsi l'après-midi, jusqu'à ce que la cloche du dîner nous rappelât à la maison. Nous y trouvâmes le directeur de la troupe de comédiens, qui venait offrir des billets pour *la Belle Pénitente* (41), qu'on devait jouer ce soir-là; le rôle d'Horatio était confié à un jeune homme qui n'avait encore paru sur aucun théâtre. Le directeur en faisait les plus grands éloges, et affirmait n'avoir jamais vu d'acteur qui promît autant à son début. « L'art de la déclamation, dit-il, ne s'apprend pas en un jour, mais ce jeune homme semble né pour la scène. Sa voix, sa figure, ses gestes sont admirables. Nous l'avons enrôlé par hasard en voyage. »

Cette circonstance excita notre curiosité, et, à la prière des dames, je consentis à les accompagner à la salle de spectacle, qui n'était autre chose qu'une grange. La société dont je faisais partie étant incontestablement la première de l'endroit, nous fûmes reçus avec les plus grands honneurs et placés en face du théâtre. Nous attendions avec impatience qu'Horatio fît son entrée; enfin le nouvel acteur parut, et je laisse à juger aux pères quelles furent mes sensations quand je reconnus mon malheureux fils. Il allait commencer; mais ses regards, errant sur l'auditoire, tombèrent sur miss Wilmot et sur moi : il demeura immobile et sans voix. Les acteurs restés dans les coulisses, attribuant cette stupeur à sa timidité naturelle, essayèrent de l'encourager; mais, au lieu de poursuivre, il fondit en larmes et se retira. J'ignore quelles furent mes émotions à ce moment; elles se succédèrent avec trop de rapidité pour que je puisse les décrire. Je fus bientôt tiré de ma douloureuse rêverie par miss Wilmot; elle était pâle, et me pria d'une voix tremblante de la reconduire chez son oncle. De retour au logis, M. Arnold, qui n'avait rien compris à notre étrange conduite, informé que le débutant était mon fils, lui envoya sa voiture avec une invitation pressante. Georges ayant persisté dans son refus de

paraître sur la scène, les acteurs l'avaient fait remplacer, et nous l'eûmes bientôt près de nous.

M. Arnold lui fit le plus aimable accueil, et je le reçus avec transport, car je n'ai jamais su feindre un ressentiment que je n'éprouvais pas. La réception de miss Wilmot fut beaucoup plus froide, mais je vis clairement que c'était un rôle joué. Le trouble de son âme semblait ne pouvoir s'apaiser : elle disait étourdiment vingt choses qui laissaient percer sa joie, puis riait elle-même du manque de suite de ses discours. De temps à autre, elle jetait à la dérobée un coup d'œil au miroir, comme si elle se fût complu à son irrésistible beauté : elle nous faisait vingt questions sans attendre les réponses et sans y prêter la moindre attention.

CHAPITRE XX.

Histoire d'un philosophe vagabond, qui court après la nouveauté, et perd la joie du cœur.

Après souper, madame Arnold offrit poliment d'envoyer deux de ses domestiques chercher le bagage de mon fils. Il s'en défendit d'abord; puis, comme elle insistait, il fut obligé de lui dire qu'un bâton et une valise étaient les seuls biens qu'il pût se vanter de posséder ici-bas.

« Ainsi, mon fils, m'écriai-je, vous m'avez quitté pauvre, et pauvre vous me revenez; ce n'est pourtant pas faute, à ce que j'imagine, d'avoir vu beaucoup de ce monde?

— Oui, mon père (42), répliqua Georges; mais courir après la fortune n'est pas toujours le moyen de la trouver; et, à dire vrai, j'ai renoncé depuis peu à cette vaine poursuite.

— Je me figure, monsieur, reprit madame Arnold, que le récit de vos aventures doit être fort amusant : j'en connais la première partie, grâce à ma nièce, et si vous consentiez à nous en dire la suite, nous vous en aurions une véritable obligation.

— Madame, dit mon fils, je vous assure que le plaisir que vous aurez à entendre mon histoire ne le cède en rien à celui que j'ai à vous la raconter; cependant je ne puis vous promettre une seule *aventure*, car j'ai plus à dire sur ce que j'ai vu que sur ce que j'ai fait. »

« Le premier malheur de ma vie, vous le savez, fut grand : il m'affligea profondément, mais sans pouvoir m'abattre; j'ai toujours eu un merveilleux fonds d'espérances. Plus la fortune se montrait rebelle, plus je comptais qu'elle me dédommagerait un jour : j'étais au bas de

sa roue, et chaque nouvelle évolution pouvait m'élever, non me faire descendre. Je m'acheminai donc vers Londres, par une belle matinée, sans souci du lendemain, mais allègre et joyeux comme les oiseaux qui chantaient le long de la route; je prenais courage en songeant que Londres était le grand bazar où les talents de tous genres ne pouvaient manquer de trouver récompense et distinction.

» A mon arrivée en ville, mon premier soin fut de porter la lettre de recommandation que m'avait donnée mon père pour notre cousin. Il n'était guère en meilleure position que moi. J'avais d'abord le projet, si vous vous le rappelez, d'entrer comme sous-maître dans un collége ou une pension, et je lui demandai son avis. Le cousin accueillit ce plan avec un sourire des plus sardoniques. « Ah! ah! s'écria-t-il, on vous a indiqué là une jolie carrière; j'y ai passé, j'ai été sous-maître dans une pension, et que je meure le cou serré par une cravate de chanvre si je n'aimerais mieux être guichetier à Newgate (43)! Je me levais tôt et me couchais tard. Le maître me faisait la mine, et la maîtresse me détestait parce que j'étais laid; les écoliers me harcelaient au dedans, et je n'étais pas libre de bouger pour aller chercher au dehors un peu de politesse. Mais êtes-vous sûr d'être propre à la chose? Voyons, que je vous examine un peu. Avez-vous fait l'apprentissage du métier? — Non. — Alors, impossible d'entrer dans une pension! Savez-vous peigner les petits garçons? — Non. — Alors vous n'êtes pas propre à une pension. Avez-vous eu la petite vérole? — Non. — En ce cas, impossible d'entrer dans une pension. Pouvez-vous coucher trois dans un lit? — Non. — Alors vous ne conviendrez à aucune pension. Avez-vous bon appétit? — Oui. — Alors il est de toute impossibilité qu'on vous reçoive jamais dans une pension! Non, mon cher; si vous voulez une profession distinguée, facile, engagez-vous pour sept ans, comme apprenti, à tourner la meule d'un coutelier; mais à tout prix, évitez les pensions (44). Allons, poursuivit-il, je vois que

vous êtes un garçon de cœur, et d'instruction aussi. Que dites-vous de débuter par être auteur, comme moi? Vous avez lu dans les livres que les hommes de génie meurent de faim à ce métier; mais je puis vous montrer par la ville une quarantaine de sots qui en vivent grassement; tous honnêtes gens, trottant dans l'ornière d'un pas égal et lourd, écrivant de l'histoire et de la politique, et fort prônés! des hommes, monsieur, qui, s'ils fussent nés savetiers, auraient toute leur vie raccommodé de vieux souliers, sans en jamais faire un! »

» Éclairé sur le peu d'honneur et de profit que promettait l'emploi de sous-maître, je me décidai à accepter son offre, et, plein d'un profond respect pour la littérature, je saluai avec vénération l'*Antiqua Mater* (45) de Grub-Street. Je trouvais de la gloire à suivre le sentier où Dryden et Otway m'avaient précédé. La déité de ces sombres régions me semblait la source de toute excellence; et si le commerce du monde pouvait donner le bon sens, en revanche la pauvreté m'apparaissait comme la vraie nourrice du génie! Gros de ces réflexions, je m'assis, et, trouvant que les meilleures choses restaient à dire du côté faux, je résolus d'écrire un livre entièrement neuf. J'habillai donc deux ou trois paradoxes avec quelque habileté: ils étaient faux, il est vrai, mais ils étaient nouveaux. Les diamants de la vérité ont été si souvent mis à contribution par d'autres, que force me fut de recourir au clinquant, qui a aussi son éclat, et qui, vu à distance, fait presque aussi bien.

» J'en appelle à vous, ô dieux! quelle imaginaire importance siégeait au bout de ma plume tandis que j'écrivais! Le monde savant tout entier allait se lever pour combattre mes systèmes; mais j'étais prêt à tenir tête à tout le monde savant. Comme le porc-épic, je me roulais sur moi-même, présentant le bec acéré de ma plume à tous les opposants (46). »

— Bien dit, mon garçon, m'écriai-je; et quel sujet traitais-tu? J'espère que tu n'as pas perdu de vue la grande

thèse de la monogamie? Mais je t'interromps; continue. Tu publias tes paradoxes; eh bien! qu'en dit le monde savant?

— Mon père, répliqua mon fils, le monde savant ne dit rien de mes paradoxes, absolument rien : chacun était occupé à vanter ses amis et soi-même, et à condamner ses ennemis. Je n'avais malheureusement ni l'un ni l'autre, et je subis la plus cruelle des humiliations, l'indifférence.

« Un jour que je méditais dans un café sur le sort de ma brochure, un petit homme entra, et se plaça à la même table. Après quelques discours préliminaires, avisant en moi un érudit, il tira de sa poche une liasse de prospectus, et m'engagea à souscrire à une nouvelle édition de Properce qu'il allait publier avec des notes. Cette requête amena nécessairement l'aveu que j'étais sans le sou; et cette confession le conduisit à s'informer de la nature de mes espérances. Lorsqu'il sut qu'elles étaient juste aussi vastes et aussi vides que ma bourse : « Je vois, reprit-il, que vous n'êtes pas au fait de la ville : je vous montrerai une de ses faces. Regardez bien ces prospectus; voilà douze ans qu'ils me font vivre très à l'aise. Dès qu'un noble arrive de voyage, un colon de la Jamaïque, ou une douairière de son château, je leur lance ma souscription; j'assiége leurs cœurs par la flatterie, et dès qu'il y a brèche, j'y glisse ma demande. Souscrit-on promptement la première fois, je reviens à la charge pour une épître dédicatoire dont j'empoche le salaire; m'accordent-ils cela, j'implore la permission de faire graver leurs armes en tête du livre. Ainsi, continua-t-il, je vis de la vanité, et je m'en ris; mais, entre nous, je suis maintenant trop connu, je serais bien aise de trouver une figure à emprunter : un noble de distinction vient d'arriver d'Italie, mon visage n'est que trop familier à son concierge; mais si vous consentez à lui porter cette pièce de vers, je gage ma vie que vous réussirez, et nous partagerons le butin. »

— Que Dieu nous soit en aide, Georges! m'écriai-je; est-ce là l'occupation des poëtes d'aujourd'hui? Des hom-

mes d'un haut talent s'abaissent-ils jusqu'à la mendicité? Se peut-il qu'ils dégradent leur mission au point de faire un vil trafic de louanges pour avoir du pain?

— Non, non, mon père, me dit-il; un vrai poëte ne descend pas si bas, car où se trouve le génie, là est aussi un louable orgueil. Les misérables dont je parle sont des mendiants qui riment. Le vrai poëte brave tout pour arriver à la gloire, mais il redoute le mépris; et il n'y a que ceux qui soient indignes de protection qui s'humilient jusqu'à la solliciter.

« Doué d'une âme trop fière pour descendre à de telles infamies, et d'une fortune trop humble pour livrer un second assaut à la renommée, je fus obligé de prendre un parti mitoyen et d'écrire pour vivre. Cependant j'étais peu propre à un métier où le savoir-faire seul assure le succès; je ne pouvais étouffer ma secrète passion pour les applaudissements. Je consumais mon temps en efforts pour atteindre la perfection, qui tient si peu de place, au lieu de m'occuper d'une façon plus fructueuse à multiplier les productions d'une féconde médiocrité: mon mince chef-d'œuvre apparaissait donc dans la foule des publications périodiques, et s'y perdait inaperçu et ignoré. Le public avait autre chose à faire qu'à remarquer la simplicité facile de mon style et l'harmonie de mes périodes; feuille après feuille allait ainsi s'engloutir dans l'oubli. Mes essais étaient enterrés de compagnie avec mainte élucubration sur la liberté, maints contes orientaux, et des recettes pour guérir les morsures des chiens enragés, tandis que *Philantus*, *Philalèthe*, *Phileleutheros* et *Philanthropos* (47), écrivaient tous d'autant mieux qu'ils écrivaient plus vite.

« Je commençai dès lors à ne fréquenter que des auteurs désappointés et mécontents comme moi, qui s'entre-louaient, se plaignaient et se déchiraient entre eux. La satisfaction que nous trouvions dans chaque œuvre nouvelle d'un écrivain célèbre était en raison inverse de son mérite. Il n'y avait pas de génie qui pût me plaire chez autrui: mes malheureux paradoxes avaient entièrement tari pour

moi cette source de jouissances; je ne pouvais plus ni lire ni écrire avec contentement, car l'excellence des autres faisait mon supplice, et écrire était mon métier.

» Un jour que, plongé dans ces sombres réflexions, j'étais assis sur un banc dans le parc de Saint-James, un jeune noble, qui avait été de mes amis intimes à l'université, s'approcha; nous nous saluâmes avec un peu d'hésitation, lui rougissant presque d'être connu de quelqu'un qui avait si pauvre mine, et moi craignant de me voir repoussé. Mes soupçons s'évanouirent bientôt, car Ned Thornhill était au fond bon camarade. »

— Que dis-tu, Georges? m'écriai-je en l'interrompant; n'as-tu pas nommé M. Thornhill? Ce ne peut-être un autre que notre seigneur? — Vraiment! reprit madame Arnold, M. Thornhill est-il votre si proche voisin? Il est depuis longtemps ami de ma famille, et nous attendons sous peu sa visite.

« Le premier soin de mon ami, continua mon fils, fut de me faire changer d'aspect en m'habillant de la tête aux pieds avec ses propres habits. Je fus ensuite admis à sa table, et traité moitié en camarade, moitié en inférieur. Ma charge consistait à l'accompagner aux ventes, à le maintenir en gaîté quand il posait pour son portrait, à prendre la place de gauche dans la voiture quand il n'y avait personne pour l'occuper, à *courir les aventures* avec lui quand la fantaisie lui en prenait. J'avais, outre cela, vingt autres petits emplois dans l'intérieur, une foule de petites choses à faire sans qu'on me les commandât, telles que de donner le tire-bouchon, de tenir sur les fonts de baptême tous les enfants du sommelier, de chanter au premier ordre, de n'être jamais de mauvaise humeur, d'être toujours humble, et, si je le pouvais, parfaitement heureux.

» Je n'étais cependant pas sans rivaux dans cet honorable poste : un capitaine de soldats de marine, façonné par la nature pour ce rôle, me disputait les affections de mon patron. Sa mère avait été blanchisseuse d'un homme

de qualité, et il avait sucé avec le lait l'esprit des sales intrigues et le respect pour le blason. Comme ce digne homme faisait l'étude de sa vie de connaître des lords, quoiqu'il eût été chassé par plusieurs d'entre eux pour sa sottise, il en avait trouvé d'aussi stupides que lui qui souffraient ses assiduités. La flatterie était son gagne-pain, et il y mettait toute l'aisance imaginable : de ma part, au contraire, elle était gauche et empesée. De jour en jour, la soif de mon patron pour les louanges devenait plus insatiable, tandis que, d'heure en heure plus initié à ses défauts, je me sentais moins disposé à le louer. J'étais donc tout près de céder le champ au capitaine, quand mon noble ami se trouva avoir besoin de mon aide. Il ne s'agissait de rien moins que de me battre en duel pour lui avec un gentilhomme dont il avait, disait-on, fort maltraité la sœur. J'y consentis. Vous blâmez, je le vois, ma conduite; mais c'était une dette d'amitié, et je ne crus pas pouvoir refuser. Je pris donc sur moi la querelle; je désarmai mon adversaire, et j'eus le plaisir de savoir peu après que la prétendue victime était une fille de mauvaise vie, et le drôle un bretteur et un filou.

» Ce service me valut les plus chaudes protestations de reconnaissance; et mon ami, devant quitter la ville dans quelques jours, ne vit d'autre moyen de s'acquitter qu'en me recommandant à son oncle sir William Thornhill, et à un autre noble de grande distinction, qui occupait un haut poste dans le gouvernement. Dès qu'il fut parti, j'allai en toute hâte porter sa lettre à son oncle, dont la réputation de vertu, quoique universelle, était cependant méritée. Les domestiques m'accueillirent avec le sourire le plus hospitalier; car la bienveillance du maître se réfléchit sur le visage des valets. On m'introduisit dans une grande pièce où sir William entra bientôt. Je lui dis mon message et lui remis la lettre; il la lut, et après un silence de quelques minutes : « Veuillez m'apprendre, monsieur, me dit-il, ce que vous avez fait pour mériter de mon neveu une si pressante recommandation? Mais je suppose que je

puis sans trop d'efforts deviner vos mérites. Vous vous serez battu pour lui, et vous attendez de moi une récompense pour avoir été l'instrument de ses vices? Je souhaite du fond du cœur que mon refus soit le châtiment de votre crime, et surtout qu'il puisse vous pousser au repentir. »

» Je supportai patiemment la sévérité de cette réprimande, parce que je sentais qu'elle était juste. Je n'avais plus alors d'espoir que dans la lettre au grand dignitaire de l'État. Les portes des nobles étant toujours assiégées de mendiants tout prêts à lancer quelque astucieuse pétition, j'eus beaucoup de peine à être admis. Cependant, après avoir dépensé en pièces aux laquais plus de moitié de ma fortune terrestre, je fus introduit dans un vaste salon, ma lettre ayant été d'avance portée à sa seigneurie. Durant cet intervalle plein d'anxiété, j'eus le temps de regarder autour de moi : tout était grandiose et du goût le plus recherché; les peintures, l'ameublement, les dorures me pétrifiaient de respect, et exaltaient encore l'idée que je me faisais du maître.

» Ah! pensais-je, que le possesseur de toutes ces choses doit être grand! Sur sa tête reposent toutes les affaires de l'État; sa maison renferme la moitié des richesses d'un royaume; assurément son génie doit être sans limites!

» Pendant cette imposante préoccupation, j'entendis approcher un pas lourd : « Voici venir le grand homme lui-même! » Non, c'était la femme de charge. Un autre pas se fit entendre bientôt après. Cette fois, ce doit être lui... Non, ce n'était que le valet de chambre du grand personnage. Enfin sa seigneurie fit son entrée. « Êtes-vous, s'écria-t-il, le porteur de cette lettre? » Je répondis par un salut. « Je vois par là, continua-t-il, que... de façon ou d'autre... » Mais juste à ce moment un domestique lui remit une carte, et, sans plus s'inquiéter de moi, il sortit de la chambre, me laissant savourer à loisir mon bonheur. Je ne le vis plus que lorsqu'un laquais vint me prévenir que sa seigneurie allait monter en voiture; je courus sur ses traces, joignant ma voix à celle de trois ou quatre

autres pauvres diables qui venaient comme moi solliciter des faveurs. Cependant sa seigneurie allait trop vite pour nous, et gagnait la portière de son carrosse à longues enjambées, quand je criai de toutes mes forces pour savoir si je devais espérer ou non. Il était déjà dans la voiture, et marmotta une réponse dont je n'entendis que la moitié, l'autre moitié s'étant perdue dans le bruit des roues. Je demeurai quelque temps le cou tendu, dans la posture de quelqu'un qui prête l'oreille pour recueillir des sons tombés d'en haut; regardant enfin autour de moi, je me vis seul à la porte de sa seigneurie.

» Ma patience, poursuivit mon fils, était alors tout à fait épuisée. Navré des mille dégoûts que j'avais éprouvés, je me serais lancé n'importe où; il ne manquait que le gouffre pour me recevoir. Je me regardais comme une de ces choses viles que la nature a destinées à être mises au rebut pour y périr dans l'obscurité. Il ne me restait plus qu'une demi-guinée, et je pensais que la fortune même n'aurait pas le cœur de m'en priver; mais, pour qu'elle fût plus à l'abri de toutes vicissitudes, je résolus d'aller sur-le-champ la dépenser et de m'en remettre au hasard pour le reste.

» Je marchais plein de cette belle résolution, lorsque le bureau de M. Crispe (48) s'ouvrit devant moi d'une façon tout à fait attrayante, et comme pour me donner la bienvenue. M. Crispe offre bénévolement la généreuse promesse de trente louis par an à tous les sujets de Sa Majesté britannique; promesse en échange de laquelle ceux-ci lui abandonnent leur liberté pour la vie, avec permission de les déporter en Amérique comme esclaves. J'étais heureux de trouver un endroit où je pusse me délivrer de mes craintes par le désespoir, et j'entrai dans cette cellule, car ce bureau en avait l'aspect, avec toute la ferveur d'un converti. J'y trouvai bon nombre de pauvres gens dans la même situation que moi, attendant M. Crispe, et présentant un tableau sommaire de l'impatience anglaise. Ces âmes indisciplinées et indisciplinables, en guerre avec la

fortune, se vengeaient de ses injustices sur leurs propres cœurs.

» M. Crispe descendit enfin, et tous les murmures s'apaisèrent ; il daigna m'honorer d'une approbation spéciale ; à la vérité, c'était le premier homme qui depuis un mois m'eût abordé avec un sourire. Après quelques questions, il trouva que j'étais propre à tout ; il réfléchit à la meilleure manière de me pourvoir, et, se frappant le front comme s'il eût eu une révélation subite, il me dit qu'on parlait beaucoup d'une ambassade envoyée par le synode de la Pensylvanie aux Indiens Chickasaw, et qu'il userait de tout son crédit pour m'en faire nommer secrétaire. Je savais au fond du cœur que le drôle mentait, et pourtant sa promesse me fit plaisir ; il y avait quelque chose de si pompeux dans ses paroles ! Je partageai donc de bon cœur ma demi-guinée avec lui : une moitié alla grossir sa fortune de trente mille livres sterling, et je résolus de dépenser l'autre dans la prochaine taverne, et d'y être plus heureux que lui.

» Comme je sortais dans ce dessein, je rencontrai à la porte un capitaine de navire que j'avais jadis connu un peu, et qui consentit à boire un bol de punch avec moi. Je n'ai jamais fait mystère de ma position, et quand il sut où j'en étais, il m'assura que je marchais à ma perte en écoutant les promesses de ce faiseur d'affaires, qui n'avait d'autre projet que de me vendre aux planteurs. « Mais, continua-t-il., si vous m'en croyez, un voyage beaucoup plus court vous mettra à même de gagner honorablement votre pain : suivez mon conseil. Mon navire met demain à la voile pour Amsterdam : pourquoi ne viendriez-vous pas à bord comme passager ? Une fois à terre, vous n'aurez qu'à enseigner l'anglais aux Hollandais, et je vous garantis que les élèves et l'argent ne vous manqueront pas. Je suppose que vous savez l'anglais, quand le diable y serait ? » Je l'assurai de mon habileté avec toute confiance ; mais je n'étais pas aussi convaincu que les Hollandais voulussent apprendre ma langue natale ; il m'affirma sur serment

qu'ils en étaient fous. J'acceptai donc son offre, et m'embarquai le lendemain pour aller enseigner l'anglais en Hollande.

» Le vent fut favorable, le voyage court; je payai ma traversée avec moitié de mon bagage, et je me trouvai dans une des principales rues d'Amsterdam, aussi étranger que si j'y fusse tombé des nues. J'étais impatient de me mettre au plus vite à l'œuvre. Je m'adressai à deux ou trois passants dont les dehors semblaient me promettre quelques succès, mais il nous fut impossible de nous comprendre mutuellement. A ce moment-là seul, je me rappelai que pour enseigner l'anglais aux Hollandais, il était indispensable qu'ils commençassent à m'enseigner d'abord le hollandais. C'est pour moi chose étonnante que j'eusse pu perdre de vue une si forte objection; mais il est certain que je n'y avais pas pensé (49).

» Mon plan ainsi renversé, j'eus quelque envie de me rembarquer pour l'Angleterre; mais il m'arriva de rencontrer un étudiant irlandais qui revenait de Louvain : notre conversation tomba sur les belles-lettres (car, soit dit en passant, dès que je pouvais aborder ce sujet, j'oubliais bien vite ma pauvreté); il m'apprit que dans toute l'université il n'y avait pas deux hommes qui comprissent le grec; cela m'étonna. Je résolus aussitôt de me rendre à Louvain, et d'y vivre en enseignant cette langue savante. Mon condisciple me confirma dans ce dessein, me donnant à entendre que j'y pourrais faire fortune.

» Je partis hardiment le lendemain : chaque jour mon fardeau s'allégeait, comme la corbeille d'Ésope; car, à défaut d'espèces, je payais avec mes habits mon logement le long de la route. Arrivé à Louvain, je résolus de ne pas faire platement ma cour aux professeurs subalternes, mais d'aller droit au principal. On m'annonça, il me reçut, et je lui proposai mes services comme maître de grec, cette chaire manquant, m'avait-on dit, dans son université. Le principal sembla douter d'abord de ma capacité; j'offris de l'en convaincre en traduisant en latin

un passage de n'importe quel auteur grec il lui plairait indiquer. Voyant que j'y allais de la meilleure foi du monde : « Regardez-moi bien, jeune homme, dit-il : je n'ai jamais appris le grec, et je ne me suis jamais aperçu qu'il me fît faute. J'ai eu le bonnet et la robe de docteur sans grec ; j'ai dix mille florins par an sans grec ; je mange d'excellent appétit sans grec ; bref, poursuivit-il, comme je ne sais pas le grec, je ne vois pas ce qu'on gagne à l'apprendre. »

» J'étais maintenant trop loin de mon pays pour songer à y retourner ; je résolus de pousser plus avant. J'avais une teinture de musique et une voix passable ; je mis à profit, comme moyen d'existence, ce qui jusque-là n'avait été qu'un amusement. Je voyageai parmi les honnêtes paysans de la Flandre, et parmi ceux de la France qui étaient assez pauvres pour être gais, car je les ai toujours trouvés joyeux à proportion de leur misère. Lorsque j'approchais d'une chaumière, à l'entrée de la nuit, je jouais un de mes airs les plus vifs, et j'y gagnais non-seulement un gîte, mais la vie du lendemain. J'essayai une ou deux fois de jouer pour les gens comme il faut ; ils critiquèrent mon exécution, la jugèrent détestable, et ne me donnèrent pas une obole. La chose me parut d'autant plus extraordinaire, que dans des jours meilleurs, lorsque je faisais de la musique un passe-temps, je n'avais jamais joué dans un salon qu'on n'exaltât à l'envi mon talent ; les dames surtout se prétendaient ravies : aujourd'hui que c'était mon unique ressource, mon jeu n'était écouté qu'avec dédain ; preuve irrécusable que le monde est toujours prêt à déprécier les talents qui font vivre un homme.

» Je poussai ainsi jusqu'à Paris, sans autre dessein que de voir du pays et d'aller devant moi. Les Parisiens se passionnent beaucoup plus pour les étrangers qui ont de l'argent que pour ceux qui n'ont que de l'esprit : comme je ne possédais ni l'un ni l'autre, je n'eus pas grande vogue. Après m'être promené quatre ou cinq jours

dans la ville et avoir vu l'extérieur des plus belles maisons, je me disposais à quitter ce lieu d'une vénale hospitalité (50), lorsque, traversant une des principales rues, je reconnus... imaginez qui?.... notre cousin, celui auquel vous m'aviez d'abord adressé. Cette rencontre me fut très-agréable, et ne lui déplut pas, je crois. Il s'informa des motifs qui m'amenaient à Paris, et me dit ce qui l'y retenait; il était chargé de faire une collection de tableaux, de médailles, de camées, et d'antiquités de toute espèce, pour un gentilhomme de Londres qui venait d'acquérir à la fois du goût et une grande fortune. Je fus d'autant plus surpris de voir notre cousin choisi pour cette mission, qu'il m'avait souvent avoué ne se connaître nullement en objets d'art; je lui demandai comment il s'y était pris pour devenir tout à coup *connaisseur :* il m'assura que rien n'était plus facile. Tout le secret consistait à ne point se départir de deux règles : premièrement, de faire toujours l'observation que le tableau aurait pu être meilleur si le peintre s'était donné plus de peine; ensuite, de louer les ouvrages de *Pietro Perugino*. Mais, dit-il, de même que je vous ai jadis appris le métier d'auteur à Londres, je vous initierai dans l'art du *connaisseur* à Paris.

» Sa proposition était d'autant plus acceptable, qu'elle me donnait de quoi vivre, et vivre était alors mon unique ambition. J'allai donc chez lui, où, grâce à son aide, je m'habillai plus convenablement. Bientôt après je l'accompagnai à diverses ventes de tableaux, où plusieurs nobles anglais mettaient l'enchère. Je n'étais pas peu surpris de son intimité avec des gens de la plus haute volée, qui, sur chaque peinture, sur chaque médaille, en appelaient à son jugement comme à un guide infaillible et à un modèle de goût. Il tirait bon parti de ma présence dans ces occasions. Lorsqu'on lui demandait son avis, il me prenait gravement à part, m'interrogeait, haussait les épaules, faisait une mine prudente, et revenait assurer la compagnie qu'il lui était impossible de décider dans une affaire

de cette importance. Cependant il fallait quelquefois payer d'audace. Je me rappelle l'avoir vu déclarer que le coloris d'un tableau n'était pas assez suave, prendre d'un air délibéré une brosse enduite de vernis brun qui se trouvait là par hasard, et la promener sur la toile avec la plus grande assurance devant tous les assistants, leur demandant ensuite si les tons n'y avaient pas singulièrement gagné.

» Quand il eut terminé sa mission à Paris, il me recommanda vivement à plusieurs personnages de distinction, comme très-propre à accompagner un jeune homme dans ses voyages. Je ne tardai pas en effet à trouver de l'emploi. Un Anglais qui avait amené son pupille à Paris pour lui faire commencer par là son tour d'Europe, me prit pour gouverneur du jeune homme, mais à la condition que je laisserais mon élève libre de se gouverner lui-même. Au fait, il s'entendait beaucoup mieux que moi à conduire les affaires d'intérêt. Il était héritier d'une fortune d'environ 200,000 livres sterling, que lui avait laissée un oncle des Indes occidentales; et ses tuteurs, pour lui apprendre à l'administrer, l'avaient mis en apprentissage chez un procureur. L'avarice était sa passion dominante : toutes ses questions, en chemin, roulaient sur les moyens d'épargner le plus d'argent possible, sur la manière la moins dispendieuse de voyager, sur ce qui pouvait s'acheter dans le pays et se revendre avec avantage à Londres. Il était toujours disposé à aller voir en route les curiosités dont la vue ne coûtait rien ; mais fallait-il payer, on lui avait toujours dit que celles-là ne valaient pas la peine qu'on s'y arrêtât. Il ne soldait jamais la dépense de l'auberge sans remarquer que les voyages étaient horriblement coûteux; et tout cela, quoiqu'il n'eût pas encore vingt-un ans. A notre arrivée à Livourne, comme nous visitions l'embarcadère et le port, il demanda le prix du passage pour aller en Angleterre. C'était une bagatelle, comparé à ce que le retour par terre devait coûter. Il ne put résister à cette tentation, et, m'ayant payé le peu qu'il me devait,

il prit congé de moi, et s'embarqua pour Londres avec un seul domestique.

» Je me trouvai donc encore une fois errant par le monde; mais c'était chose à laquelle j'étais fait. Cependant mon savoir en musique ne pouvait me servir à rien dans un pays où chaque paysan était meilleur musicien que moi. J'avais acquis aussi un autre talent qui me vint en aide : j'étais assez habile à argumenter : or, dans les universités étrangères et dans les couvents, l'on soutient, à certains jours, contre tout survenant, une thèse philosophique. Si le champion montre dans la lutte du savoir et de l'habileté, il a droit à une petite somme d'argent, à un dîner, et à un lit pour une nuit. Je m'acheminai ainsi, de combat en combat, de dispute en dispute, vers l'Angleterre, allant de ville en ville, examinant de plus en plus près le genre humain, et voyant, si je puis m'exprimer ainsi, les deux faces du tableau (51). Mes remarques sont cependant peu nombreuses. Partout la monarchie m'a paru être le meilleur gouvernement pour les pauvres, la république pour les riches. Je me suis aperçu qu'en général et en tous pays, la richesse était un autre nom donné à la liberté, et qu'aucun homme n'aimait l'indépendance au point de ne pas vouloir plier à sa volonté celle des individus qui vivent en société avec lui.

» De retour en Angleterre, mon projet était de vous rendre d'abord mes devoirs, mon père; ensuite, de m'enrôler comme volontaire pour la première expédition qui se préparait; mais pendant le voyage je rencontrai une ancienne connaissance qui faisait partie d'une troupe de comédiens en tournée de province. Cela changea mes projets. La troupe ne semblait pas éloignée de me prendre pour associé. Mes nouveaux camarades ne me dissimulèrent point cependant toutes les difficultés de l'entreprise et l'importance du but que je me proposais. Ils m'avertirent que le public était une hydre à cent têtes, qu'il fallait en avoir une fort bonne pour lui plaire; que l'habitude de la scène ne s'acquérait pas en un jour; que sans cer-

tains mouvements d'épaules, sans certains gestes de tradition, qui n'existaient qu'au théâtre et ne se voyaient que là depuis des centaines d'années, je ne pourrais prétendre au succès. L'embarras fut ensuite de me trouver des rôles, presque tous étant retenus. Je fus ballotté pendant quelque temps d'un personnage à l'autre, jusqu'à ce qu'enfin on me donna définitivement celui d'Horatio, que votre présence m'a si heureusement empêché de jouer. »

CHAPITRE XXI.

L'amitié des vicieux est de courte durée ; elle s'évanouit avec le plaisir qui les rassemble.

Le récit de mon fils était trop long pour une seule séance : nous entendîmes la première partie ce soir-là, et il le terminait le lendemain après dîner, lorsque l'apparition de l'équipage de M. Thornhill devant la porte mit un arrêt à la satisfaction générale. Le sommelier, dont je m'étais fait un ami, m'apprit à l'oreille que le *squire* s'était mis sur les rangs pour obtenir la main de miss Wilmot, et que l'oncle et la tante semblaient fort approuver le mariage. En apercevant mon fils et moi, lors de son entrée, M. Thornhill recula de quelques pas; mais j'attribuai ce mouvement à la surprise, non à aucun déplaisir. Nous nous avançâmes pour le saluer ; il nous accueillit avec tous les dehors de la franchise, et bientôt la gaîté, un moment suspendue, s'accrut encore de sa présence.

Après le thé, il me prit à part pour s'informer de ma fille, et en apprenant que mes recherches avaient été vaines, il témoigna beaucoup d'étonnement : il ajouta que depuis il était allé fréquemment chez moi consoler le reste de ma famille qu'il avait laissée en parfaite santé. Il me demanda ensuite si j'avais parlé de ce malheur à miss Wilmot et à mon fils ; et sur ma réponse négative, il approuva fort ma prudence et ma discrétion, m'engageant à tenir de toutes façons la chose secrète : car, au fait, dit-il, ce serait divulguer votre propre déshonneur ; et peut-être qu'après tout, miss Livy n'est pas si coupable que nous l'imaginons...

Ici nous fûmes interrompus par un domestique qui

venait l'avertir qu'on l'attendait pour la contredanse. Il me laissa touché de l'intérêt qu'il prenait à mes affaires. Ses assiduités près de miss Wilmot étaient trop marquées pour qu'on pût s'y tromper; cependant elle n'en paraissait pas charmée, et semblait les endurer plus par respect pour la volonté de sa tante que par inclination. J'eus même la douleur de lui voir prodiguer à mon malheureux fils de tendres regards, que l'autre, avec sa fortune et son empressement, ne pouvait obtenir. Le calme apparent de M. Thornhill ne laissait pas que de me surprendre. Cédant aux pressantes instances de M. Arnold, nous étions restés chez lui une semaine, et plus miss Wilmot montrait d'affection à mon fils, plus M. Thornhill redoublait d'amitié pour lui.

Il nous avait autrefois assurés de la façon la plus obligeante qu'il userait de tout son crédit pour servir la famille. Maintenant sa générosité ne se bornait plus aux promesses. Le matin même de mon départ, il vint à moi la figure rayonnante, et m'apprit qu'il avait eu le bonheur d'être utile à son ami Georges; il ne s'agissait de rien moins que du grade d'enseigne (52) dans un des régiments qui partaient pour les Indes occidentales; il avait promis cent louis du brevet, son crédit en ayant fait rabattre deux cents. « Je ne veux d'autre récompense de ce léger service, continua-t-il, que le plaisir d'avoir obligé un ami; quant aux cent louis à payer, si vous ne les avez pas à votre disposition, j'en ferai l'avance, et vous me rembourserez à loisir. » Les paroles me manquaient pour le remercier : je lui fis sur-le-champ mon billet de la somme, et lui témoignai autant de reconnaissance que si je n'avais jamais eu l'intention de le payer.

Georges devait partir le lendemain pour aller à Londres prendre possession de son grade, d'après les généreuses instructions de son patron, qui jugeait prudent de faire diligence, de peur qu'un autre ne vînt à la traverse et ne fît de plus belles offres. Le lendemain matin donc, notre jeune enseigne se disposa de bonne heure au départ : il

était le seul de nous tous qui n'en parût pas affecté. Ni les fatigues, ni les dangers qu'il allait braver, ni les amis, ni la maîtresse (car miss Wilmot l'aimait véritablement), qu'il laissait derrière lui, n'abattaient son courage. Quand il eut pris congé du reste de la compagnie, je lui donnai tout ce que j'avais, ma bénédiction! « Maintenant, mon garçon, m'écriai-je, tu vas te battre pour ton pays; rappelle-toi comment ton grand-père combattit pour la personne sacrée du roi, alors que la fidélité au trône était une vertu parmi les Anglais. Va, mon fils, imite-le en tout, hors en ses malheurs, si toutefois ce fut un malheur de mourir avec lord Falkland (53). Va, mon enfant, et si tu tombes au loin, seul et sans être pleuré de ceux qui t'aiment, songe que les larmes les plus précieuses sont celles que le ciel verse sur le corps sans sépulture du soldat. »

Le lendemain matin je dis adieu à l'excellente famille qui m'avait retenu si longtemps, et renouvelai à M. Thornhill ma reconnaissance de ce dernier service. Je les laissai tous en possession du bonheur que procurent l'aisance, les habitudes de bonne compagnie, et repris le chemin de chez moi, désespérant de retrouver ma fille, et demandant au ciel avec un soupir de l'épargner et de lui pardonner. Je n'étais plus qu'à vingt milles du logis, ayant loué un cheval pour me porter, car je me sentais encore faible; l'espoir de revoir bientôt ce que j'avais de plus cher au monde me soutenait seul. Comme la nuit approchait, je m'arrêtai dans une petite auberge au bord de la route, et priai l'hôte de m'aider à vider une bouteille de vin. Assis devant le foyer de la cuisine, qui était la meilleure pièce de la maison, nous commençâmes à parler politique et à jaser des nouvelles du pays; entre autres personnages, l'hôte me nomma le *squire* Thornhill, aussi détesté, disait-il, qu'était aimé son oncle sir William, qui venait quelquefois visiter le canton. Selon lui, l'unique passetemps de ce jeune seigneur était de séduire les filles de ceux qui accueillaient ses visites; après les avoir gardées

chez lui quinze jours ou trois semaines, il les mettait à la porte, perdues et sans le sou.

Tandis que nous discourions ainsi, sa femme, qui était allée chercher de la monnaie, rentra, et s'apercevant que son mari jouissait d'un plaisir qu'elle ne partageait pas, elle lui demanda d'un ton aigre ce qu'il faisait là. A quoi il répondit d'un air railleur, en buvant à sa santé. « M. Symonds, s'écria-t-elle, vous me traitez fort mal; je ne le souffrirai pas davantage; c'est sur moi que roulent les trois quarts de la besogne, et le quatrième ne se fait pas pendant que vous passez les journées à vous gorger de vin avec les voyageurs, tandis que, ne m'en fallût-il qu'une cuillerée pour me guérir de la fièvre, je n'en aurais pas une goutte. » Je vis alors où elle en voulait venir, et lui en versai aussitôt un verre, qu'elle reçut avec courtoisie et vida rapidement à ma santé.

« Voyez-vous, monsieur, reprit-elle, ce n'est pas tant pour la valeur du vin que je me fâche, que parce que je ne saurais prendre mon parti de voir la maison s'en aller par les fenêtres. S'agit-il de harceler les créanciers, tout me tombe sur le dos : il aimerait mieux avaler ce verre que de se mettre lui-même à leurs trousses. Par exemple, nous avons là-haut une jeune femme qui est venue s'établir ici : à sa grande politesse, je la soupçonne de n'être pas très en fonds; mais ce dont je suis certaine, c'est qu'elle ne se presse pas de payer, et je voudrais qu'on le lui rappelât. — A quoi bon le lui rappeler? s'écria l'hôte; les plus lents sont les plus sûrs. — Je n'en sais rien, répliqua la femme; mais ce que je sais, c'est qu'elle est ici depuis une quinzaine et que nous n'avons pas encore vu la couleur de son argent. — Je suppose, ma chère, que nous l'aurons en masse. — En masse! Dieu veuille que nous l'ayons en gros ou en détail; et je suis résolue que ce soit dès ce soir, sinon elle décampera avec armes et bagage! — Considérez, ma chère, reprit le mari, que c'est une dame, et qu'il faut avoir plus d'égards. — Dame ou non, elle décampera, et au plus vite! Les gens comme

il faut peuvent avoir leur prix là où ils consomment et dépensent; mais quant à moi je n'ai jamais vu qu'ils a'ent apporté grand profit à l'enseigne de la Herse. »

Tout en parlant, elle monta un étroit escalier qui conduisait de la cuisine à la chambre au-dessus; je m'aperçus bientôt, à l'aigreur de sa voix, à la vivacité de ses injures, qu'elle n'avait pu tirer d'argent de sa locataire. J'entendais distinctement ses invectives : « Hors d'ici, dis-je; décampez sur-le-champ! Ah! misérable coureuse, va-t'en! sinon je te ferai porter de mes marques pendant plus de trois mois! Quoi! effrontée voleuse, oser venir s'installer dans une maison honnête sans sou ni maille pour se faire respecter! Allons, dehors, vous dis-je!

— Oh! ma chère dame! s'écria l'étrangère, ayez pitié de moi! ayez pitié d'une pauvre créature délaissée! Rien que pour une nuit! la mort fera bientôt le reste. »

Je reconnus aussitôt la voix de ma pauvre enfant perdue, de mon Olivia. Je volai à son secours comme la femme la traînait par les cheveux, et je reçus dans mes bras la chère abandonnée.

« Sois la bienvenue, ma brebis égarée, mon trésor! sois la bienvenue au cœur de ton vieux père! Quoique les vicieux t'abandonnent, il te reste encore un ami au monde qui ne t'abandonnera jamais. Quand tu aurais à répondre de dix mille crimes, il les oubliera tous.

— Oh! cher... » Pendant quelques minutes elle n'en put dire plus... « Mon cher, mon bon père! les anges ne sont pas plus miséricordieux! Qu'ai-je fait pour mériter cela? Le misérable! je le hais ainsi que moi d'avoir abusé de tant de bonté!..... Vous ne pouvez me pardonner; non, je sens que vous ne le pouvez!...

— Si, mon enfant, je te pardonne, et du fond du cœur. Repens-toi seulement, et nous serons encore heureux. Nous reverrons encore de beaux jours, mon Olivia!

— Ah! jamais, monsieur, jamais! Le reste de ma misérable vie est désormais voué à l'infamie au dehors, à la honte au dedans... Mais, hélas! père, vous êtes plus pâle

que de coutume ; un être aussi vil que moi a-t-il donc pu vous causer tant de chagrin ? Cependant vous avez trop de sagesse pour prendre sur vous la responsabilité de ma faute. — Notre sagesse, jeune femme... répliquai-je. — Ah ! pourquoi un nom si froid, père ? s'écria-t-elle. C'est la première fois que vous m'appelez ainsi ! — Pardonne-moi, ma chérie, repris-je. Je voulais seulement dire que la sagesse était un remède bien lent contre l'affliction, quoique le plus sûr peut-être. »

L'hôtesse revint savoir si nous voulions un appartement plus convenable ; je lui fis signe que oui, et elle nous mena dans une chambre où nous pûmes causer en liberté. Lorsque nous eûmes tous deux recouvré un peu de calme, je ne pus m'empêcher de témoigner à ma fille le désir de savoir par quels degrés elle en était venue à cet excès de souffrance et d'abandon. « Le misérable, me dit-elle, dès le premier jour de notre entrevue, m'a fait des propositions honorables quoique secrètes.

— Bien misérable, en effet ! m'écriai-je ; cependant je suis toujours surpris qu'un homme d'autant de bon sens et d'autant d'honneur en apparence que ce M. Burchell ait pu se rendre coupable d'une si noire infamie, et s'insinuer ainsi dans une famille tout exprès pour la perdre.

— Cher père, reprit ma fille, vous tombez dans une étrange méprise ! M. Burchell n'a jamais tenté de me séduire : loin de là, il saisissait toutes les occasions de me mettre sur mes gardes contre les projets de M. Thornhill, qui, je le sais trop maintenant, est encore pire qu'il me l'avait dépeint. — M. Thornhill ! se peut-il ? — Oui, père, répliqua-t-elle ; c'est M. Thornhill qui m'a séduite, qui a employé deux grandes dames, comme il les appelait, ou plutôt deux femmes de mauvaise vie, sans éducation et sans cœur, pour nous attirer à Londres, ma sœur et moi. Vous vous le rappelez ; leurs artifices eussent certainement réussi, sans la lettre où M. Burchell leur adressait ces reproches que nous avons si mal interprétés. Comment il eut assez d'influence pour déjouer leurs desseins est un

mystère que je ne puis comprendre, mais je suis convaincue qu'il a toujours été notre ami le plus chaud et le plus sincère.

— Tu m'étonnes, mon enfant, m'écriai-je; je vois maintenant que mes premiers soupçons sur la bassesse de M. Thornhill n'étaient que trop fondés. Mais il peut triompher en toute sécurité; il est riche, et nous sommes pauvres. Dis-moi, ma fille, ce ne dut pas être une légère tentation, que celle qui put triompher ainsi de tous les principes d'une bonne éducation et changer un cœur aussi vertueux que le tien ?

— En vérité, mon père, reprit-elle, il a dû son triomphe au désir que j'avais de faire son bonheur, non le mien. Je savais que la cérémonie de notre mariage, faite en secret par un prêtre papiste, ne le liait point, et que je n'avais d'autre garant que son honneur.

— Quoi ! avez-vous été bien réellement mariés par un prêtre, un homme ayant reçu les ordres ?

— Oui, monsieur, quoique nous ayons juré tous deux de taire son nom.

— Alors, viens que je te serre de nouveau dans mes bras, ma fille ! sois mille fois bénie et bienvenue ! Tu es sa femme en tout honneur, en toute pureté d'intentions. Les lois des hommes, fussent-elles écrites sur des tables d'airain, ne sauraient rompre ce lien sacré.

— Hélas ! cher père, répliqua-t-elle, vous connaissez bien peu sa noirceur. Il a déjà été marié par le même prêtre à six ou huit autres femmes, qu'il a, comme moi, trompées et abandonnées.

— L'a-t-il fait ?... alors nous ferons pendre le prêtre, et dès demain tu déposeras contre lui.

— Mais, père, sera-ce bien ? J'ai juré de garder le secret.

— Si tu as fait une telle promesse, enfant, dis-je, je ne puis ni ne veux t'engager à la rompre : même pour l'intérêt public, tu ne dois pas déposer contre lui. Dans toutes les institutions humaines, on permet un petit mal pour

atteindre un grand bien, comme en politique on donne une province pour garder un royaume; en médecine, on peut couper un membre pour sauver le corps; mais en religion, la loi est écrite et inflexible : Ne fais *jamais* le mal. Et cette loi, mon enfant, est juste; car autrement, si nous commettions un léger mal en vue d'un grand bien, la faute serait certaine et l'avantage douteux; et quand même le but serait assuré, l'intervalle qui s'écoulerait entre la faute et le bien qui en doit résulter nous laisserait coupables, et pourrait être l'instant où nous serions appelés à répondre de ce que nous avons fait, et où le registre des actions humaines nous serait à jamais fermé. Mais je t'interromps, mon enfant, continue.

— Le lendemain même, je vis combien peu je pouvais compter sur sa sincérité. Il me présenta à deux malheureuses que, comme moi, il avait trompées, et qui vivaient chez lui, contentes de leur abjection. Je l'aimais trop tendrement pour partager son amour avec de pareilles rivales, et je m'efforçai d'oublier mon infamie dans le tourbillon des plaisirs. Je dansai, je me parai, je parlai pour m'étourdir; mais j'étais toujours malheureuse. Les hommes qui me visitaient vantaient à chaque instant le pouvoir de mes charmes, et ces louanges ne faisaient qu'accroître ma tristesse. J'avais si follement usé de ce pouvoir! Ainsi de jour en jour je devenais plus pensive, et lui plus insolent, jusqu'à ce qu'enfin le monstre eut l'impudence de m'offrir à un jeune baronnet de ses amis. Je n'ai pas besoin de vous dire, monsieur, que cette ingratitude me perça le cœur. Ma réponse à une si infâme proposition fut du délire. Je voulus le quitter. Comme je sortais, il m'offrit une bourse; je la lui jetai à la face, et m'élançai loin de lui, dans un accès de fureur qui me rendit quelque temps insensible aux horreurs de ma situation. Enfin je regardai autour de moi, et me vis seule, vile, abjecte, coupable, sans un ami sur la terre à qui j'osasse recourir.

» Une diligence passait, j'y montai; je n'avais d'autre dessein que de fuir le plus loin possible d'un misérable

que je méprisais et abhorrais. On me descendit ici, où, depuis mon arrivée, mes angoisses et les injures de cette femme m'ont tenu fidèle compagnie. Le souvenir des heures heureuses que j'ai passées près de ma mère et de ma sœur accroît ma peine. Leurs douleurs sont grandes; mais la mienne est plus grande encore, car il s'y mêle le crime et l'infamie.

— Patience, mon enfant, m'écriai-je, j'espère que les choses s'amenderont. Repose-toi cette nuit; demain je te ramènerai au logis, à ta mère, au reste de la famille, qui t'accueillera avec bonté. Ta pauvre mère! ta faute lui a été au cœur; mais elle t'aime encore, Olivia, elle t'aime et oubliera. »

CHAPITRE XXII.

Il n'est pas d'offenses qui ne se pardonnent aisément quand on aime.

Le matin je mis ma fille en croupe et m'acheminai vers la maison. Chemin faisant, je m'efforçais par les paroles les plus persuasives de calmer sa douleur et ses craintes, et de l'armer de courage pour supporter la présence de sa mère offensée. Je lui faisais observer, à chaque beau site du riche pays que nous traversions, combien le ciel est plus miséricordieux pour nous que nous ne le sommes les uns pour les autres, et combien les malheurs causés par la nature sont en petit nombre. Je l'assurais qu'elle ne s'apercevrait jamais d'aucun changement dans mes affections, et que durant ma vie, qui pouvait encore être longue, elle aurait en moi un défenseur et un guide. Je la fortifiais contre les censures du monde, lui montrant dans les livres de doux et indulgents compagnons du malheureux, qui, s'ils ne peuvent nous amener à jouir de la vie, nous enseignent du moins à la supporter.

Le cheval de louage que nous montions devait être laissé ce soir-là dans une auberge sur la route, à environ cinq milles de notre demeure; et comme je voulais préparer ma famille à l'arrivée d'Olivia, je me décidai à la laisser passer cette nuit à l'auberge et à revenir la chercher le lendemain matin de bonne heure, accompagné de ma fille Sophie. Il faisait tout à fait sombre lorsque nous atteignîmes notre station : cependant, après l'avoir installée dans un appartement décent, et avoir donné ordre à l'hôtesse de lui servir quelques rafraîchissements, je l'embrassai, et continuai ma route à pied.

De nouvelles sensations de plaisir s'éveillaient dans mon cœur à mesure que j'approchais de mon paisible toit. Comme un oiseau que l'épouvante a chassé de son nid, ma tendresse me devançait et planait autour de mon petit foyer avec tous les ravissements de l'attente. Je repassais en moi-même tout ce que j'avais à dire de tendre; j'anticipais sur le bon accueil que j'allais recevoir : je sentais déjà les embrassements de ma femme; je souriais à la joie de mes petits.

Je marchais lentement, et la nuit s'épaississait. Les laboureurs se reposaient des fatigues du jour. Les lumières étaient éteintes dans toutes les chaumières. On n'entendait d'autre bruit que le chant perçant du coq et le sourd aboiement du chien de garde dans le lointain. J'approchais de ma retraite chérie, je n'en étais plus qu'à une centaine de pas, lorsque notre fidèle dogue accourut à ma rencontre.

Minuit allait sonner; je frappai à la porte : tout était calme et silencieux; mon cœur se dilatait, plein d'un ineffable bonheur, lorsque tout à coup, à mon inexprimable effroi, je vis des flammes se faire jour, et chaque ouverture de la maison rougie par l'incendie. Je poussai un cri convulsif, terrible, et tombai sans connaissance sur le pavé. Ce cri alarma mon fils qui dormait, et, apercevant les flammes, il courut éveiller ma femme et ma fille; tous se précipitèrent dehors, demi-nus, éperdus d'épouvante : leurs clameurs me rappelèrent à la vie, mais ce fut pour éprouver de nouvelles angoisses. Le feu avait atteint le toit de la maison, des portions s'en détachaient et tombaient l'une après l'autre, tandis que la famille, dans une muette agonie, contemplait ce spectacle comme si elle eût assisté à un feu de joie. Je regardais tour à tour l'incendie et mes enfants. Je cherchai autour de moi mes deux garçons, ils n'y étaient pas. O malheur! « Où sont mes petits! m'écriai-je, où sont-ils?

— Ils sont brûlés, morts dans les flammes, dit ma femme avec calme, et je veux mourir avec eux. »

A ce moment j'entendis les cris des chers innocents que le feu venait de réveiller : rien ne m'eût retenu. « Où êtes-vous? où êtes-vous, mes enfants? criai-je en m'élançant au travers des flammes et forçant la porte de la chambre où ils étaient enfermés? Où sont mes petits?

—Ici, cher papa, nous voilà! » crièrent-ils ensemble, le feu gagnant déjà le lit où ils étaient couchés. Je les pris tous deux dans mes bras, et les emportai en courant au travers des flammes. Comme je sortais, le reste du toit s'affaissa.

« A présent, m'écriai-je, serrant mes enfants contre moi, que le feu fasse rage! qu'il dévore tous mes biens terrestres!... Les voilà! j'ai sauvé mes trésors! tiens, ma chère femme, voilà nos richesses; nous serons encore heureux! » Nous embrassâmes mille fois ces chers petits; ils se suspendaient à notre cou, et semblaient partager nos transports, tandis que leur mère pleurait et riait tour à tour.

Je demeurai alors calme spectateur de l'incendie, et ce ne fut qu'au bout de quelque temps que je commençai à m'apercevoir que de l'épaule à la main mon bras était brûlé au vif : il m'était impossible de seconder mon fils dans ses efforts pour sauver notre mobilier, et pour empêcher le feu de gagner la grange. Cependant nos voisins alarmés accoururent à notre aide; mais tout ce qu'ils purent faire fut de rester comme nous témoins passifs du désastre.

Tout ce que je possédais, entre autres quelques billets de banque mis en réserve pour les dots de mes filles, fut entièrement consumé, sauf une boîte contenant des papiers, qui se trouvait dans la cuisine, et deux ou trois autres objets de peu de valeur que mon fils avait sauvés au commencement. Les voisins contribuèrent de tout leur pouvoir à alléger notre désastre. Ils nous apportèrent des vêtements, et garnirent d'ustensiles de cuisine une des dépendances de la maison que le feu avait épargnées, de sorte qu'au point du jour nous avions un refuge, quoique

bien misérable. Mon honnête voisin Flamborough et ses enfants ne furent pas des moins assidus à nous pourvoir des choses nécessaires, et à nous offrir les consolations qu'une bienveillance naturelle sait trouver.

Les craintes de ma famille un peu calmées, la curiosité s'éveilla sur les causes de ma longue absence. Après avoir raconté mes aventures dans le plus grand détail, j'entrepris de préparer une bonne réception à notre pauvre enfant prodigue; et, quoique nous n'eussions plus qu'une part de notre misère à lui offrir, je souhaitais du moins qu'elle y fût bien venue. Ma tâche eût été plus difficile sans la récente calamité qui avait abaissé l'orgueil de ma femme et émoussé sa colère par de plus poignantes afflictions.

Hors d'état d'aller moi-même chercher ma pauvre enfant, car mon bras me faisait beaucoup souffrir, je lui envoyai mon fils et ma fille, qui arrivèrent bientôt après soutenant la malheureuse pécheresse. Elle n'osait regarder sa mère, que toutes mes exhortations n'avaient pu amener à une réconciliation complète. Les femmes ont un plus vif ressentiment de ce genre de faiblesse que les hommes.

— « Ah! madame, s'écria sa mère, c'est un bien pauvre logis pour vous recevoir après tant de splendeur! Nous sommes peu propres, ma fille Sophie et moi, à distraire une personne qui a vécu dans la familiarité des grands. Oui, miss Livy, votre pauvre père et moi nous avons cruellement souffert depuis peu; mais je prie Dieu qu'il vous pardonne! »

Pendant ce discours, la malheureuse victime était pâle et tremblante, incapable de pleurer ou de répondre. Je ne pus rester plus longtemps muet témoin de sa détresse, et, donnant à ma voix et à mes manières un accent de sévérité ordinairement suivie d'une soumission absolue :

« Je vous enjoins, femme, d'écouter mes paroles une fois pour toutes. Je vous ai ramené une pauvre délaissée, errante et malheureuse; son retour au devoir lui rend ses droits à notre tendresse. Les vrais maux de la vie fondent

sur nous à flots pressés, n'y joignons pas la discorde. Si nous vivons en harmonie, en paix les uns avec les autres, nous pourrons encore vivre contents, car nous sommes assez nombreux pour nous isoler des censures du monde, et pour nous protéger mutuellement. La miséricorde du ciel est promise au repentir, et ne devons-nous pas suivre cet exemple? Ne nous a-t-il pas été dit : « Il y aura plus de joie aux cieux pour un seul pécheur repentant que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentance. » Et c'est une bonne et droite loi, car la violence qu'il faut se faire pour s'arrêter court sur la glissante pente de perdition est à elle seule un plus grand effort de vertu que n'en exigent cent actes de justice. »

CHAPITRE XXIII.

Les coupables seuls peuvent être longtemps et complétement malheureux.

Il nous fallut faire diligence pour rendre notre demeure actuelle aussi décente que possible, et nous fûmes bientôt en possession de notre première sérénité. Ne pouvant plus reprendre avec mon fils mes occupations habituelles, je lisais haut à la famille le peu de livres échappés à l'incendie, surtout ceux qui, en amusant l'imagination, épanouissent le cœur. Nos bons voisins venaient aussi chaque jour nous apporter leurs tendres consolations. Ils fixèrent une époque pour nous aider à réparer notre ancienne maison. L'honnête fermier William ne fut pas des derniers à offrir ses services et son amitié; il eût même renouvelé ses propositions à ma fille, mais elle l'accueillit de manière à lui ôter toute espérance pour l'avenir. Sa douleur semblait de celles qui ne passent point; elle était la seule de notre petit cercle qui, au bout d'une semaine, n'eût pas retrouvé sa gaîté : elle avait perdu cette fleur d'innocence qui fait qu'on se respecte soi-même, et qu'on prend plaisir à plaire. L'anxiété s'était fortement emparée de son esprit : sa beauté s'altérait avec sa santé, et des habitudes de négligence et de tristesse minaient son âme et son corps. Chaque nom tendre donné à sa sœur arrachait un remords à son cœur, une larme à ses yeux. Comme un vice, quoique guéri, laisse toujours les germes d'autres vices, sa première faute, quoique expiée par le repentir, avait donné accès dans son âme à l'envie et à la jalousie. Je m'y prenais de mille manières pour calmer sa peine; j'oubliais mes chagrins pour la distraire, je recueillais tous les traits

intéressants qu'une bonne mémoire et beaucoup de lectures me pouvaient suggérer.

« Notre bonheur, ma chérie, lui disais-je souvent, est aux mains de celui qui peut le faire naître par mille moyens imprévus et en se jouant de notre sagesse. Si l'exemple est nécessaire pour te le prouver, je te conterai une histoire, mon enfant, rapportée par un historien grave, quoique parfois un peu romanesque.

« Mathilde, mariée très-jeune à un noble napolitain de grande distinction, se trouva veuve et mère à quinze ans. Un jour que, debout devant une fenêtre ouverte qui donnait sur le Vulturne, elle caressait son fils, l'enfant s'élança, par un bond soudain, de ses bras dans le fleuve, et disparut sur-le-champ. La mère éperdue, faisant effort pour le sauver, se jeta après lui ; mais, loin de pouvoir lui porter secours, elle gagna à grand'peine la rive opposée, juste au moment où des troupes françaises pillaient le pays : elle fut aussitôt faite prisonnière.

» La guerre entre les Français et les Italiens se faisait alors avec la plus grande inhumanité. Les vainqueurs allaient assouvir sur la malheureuse femme leurs brutales passions et leur férocité, lorsqu'un jeune officier se fit son défenseur : quoique forcé à battre en retraite en toute hâte, il la fit monter à cheval derrière lui, et la ramena saine et sauve dans sa ville natale. Sa beauté l'avait d'abord frappé, bientôt son mérite lui gagna le cœur. Ils s'épousèrent L'officier parvint à un grade éminent. Longtemps ils vécurent heureux ensemble. Mais la félicité d'un militaire ne peut être durable ; après un intervalle de plusieurs années, les troupes qu'il commandait ayant été battues, il se réfugia dans la ville qu'il avait habitée avec sa femme. L'ennemi en fit le siége et l'emporta enfin. Peu d'histoires offrent des exemples de cruautés plus atroces et plus variées que celles que commirent à cette époque les Français et les Italiens. Dans cette circonstance, les vainqueurs décidèrent que tous les prisonniers seraient mis à mort, et

en particulier le mari de Mathilde, qui avait été des plus opiniâtres à prolonger le siége. En général, ces condamnations s'exécutaient sur l'heure. Le captif fut donc amené, et le bourreau, le sabre levé, se tenait prêt, tandis que les spectateurs, dans un sombre silence, attendaient le coup fatal, suspendu seulement jusqu'à ce que le chef ennemi, qui présidait comme juge, eût donné le signal.

» Ce fut dans ce terrible moment d'angoisse et d'attente que Mathilde vint dire un dernier adieu à son époux, à son libérateur. Elle déplorait hautement son malheur et la cruauté du destin, qui ne l'avait sauvée d'une mort prématurée dans le Vulturne que pour la réserver à de plus grandes calamités. Le général était jeune : la beauté de cette femme le surprit, et ses souffrances le touchèrent; mais son émotion redoubla au récit du danger auquel elle avait survécu. C'était son fils, l'enfant pour qui elle avait bravé la mort. Il reconnut sa mère, et tomba à ses pieds! Le reste se devine aisément : le prisonnier fut mis en liberté, et tout le bonheur que l'amour, l'amitié, la vertu peuvent donner sur la terre, fut leur partage. »

Je m'efforçais ainsi de distraire ma fille; mais elle ne prêtait à mes récits qu'une attention partagée. Ses propres infortunes absorbaient toute la pitié qu'elle avait jadis pour celles des autres : rien ne la soulageait. En présence des étrangers elle craignait le mépris; dans la solitude elle ne trouvait qu'affliction : telle était sa misère, quand on nous annonça comme certain que M. Thornhill allait épouser miss Wilmot, pour laquelle je lui avais toujours cru une véritable passion, quoiqu'il affectât sans cesse devant moi de déprécier sa personne et sa fortune. Cette nouvelle ne fit qu'accroître la douleur de ma pauvre Olivia : une si flagrante infidélité était au-dessus de ses forces. Je résolus cependant de m'assurer de la vérité, et de prévenir, s'il était possible, l'accomplissement de ses desseins, en dépêchant mon fils au vieux M. Wilmot, pour s'informer de

l'exactitude de ce rapport, et pour remettre à miss Wilmot une lettre dévoilant la conduite de M. Thornhill envers ma famille.

Mon fils partit, et revint au bout de trois jours nous apporter la confirmation de ce que l'on nous avait dit : il lui avait été impossible de remettre la lettre, et il avait pris le parti de la laisser, attendu que miss Wilmot était en tournée de visites dans le pays avec M. Thornhill. Ils devaient se marier, disait-on, sous peu de jours. Le dimanche qui avait précédé l'arrivée de Moïse, ils avaient paru ensemble à l'église en grande pompe, la fiancée accompagnée de six jeunes personnes, et le fiancé d'autant de jeunes gens. L'approche des noces remplissait tout le pays de réjouissances : les futurs se promenaient habituellement ensemble dans le plus splendide équipage qu'on eût vu de longtemps dans le canton. Les amis des deux familles étaient tous réunis. On citait entre autres l'oncle du *squire*, sir William Thornhill, qui avait si bonne réputation. Moïse ajouta que ce n'était partout que joie et festins, que toute la contrée vantait la beauté de la mariée et la bonne grâce du futur, qu'ils s'aimaient prodigieusement ; il conclut en disant qu'il ne pouvait s'empêcher de penser que M. Thornhill était l'homme du monde le plus heureux.

« Qu'il le soit donc, s'il peut l'être! répliquai-je ; mais regarde ce lit de paille, ce toit qui abrite à peine nos têtes, ces murs chancelants et ce pavé humide, mon misérable corps estropié par le feu, et mes enfants pleurant autour de moi pour avoir du pain ; tu es revenu au logis, mon fils, pour y trouver tout cela. Cependant ici, ici même, tu vois un homme qui pour mille mondes ne changerait pas avec cet homme ! O mes enfants ! si vous pouviez apprendre à descendre dans vos cœurs, si vous pouviez savoir quel noble hôte vous y trouveriez, vous n'envieriez plus les grandeurs et l'éclat du méchant. Presque tous les hommes ont appris à appeler cette vie un passage, et eux-mêmes des voyageurs; cette image est en-

core plus frappante quand nous voyons les bons joyeux et sereins comme des gens qui regagnent leur patrie, et les méchants heureux seulement par intervalles, comme des coupables qui s'en vont en exil. »

Ma compassion pour ma pauvre fille, accablée sous le poids de ce nouveau revers, coupa court à mes réflexions : je priai sa mère de la soutenir; bientôt après elle revint à elle. De ce moment elle parut calme, et je me flattai qu'elle avait repris de l'énergie ; mais les apparences me trompaient, sa tranquillité n'était que l'abattement du désespoir. Un surcroît de provisions, envoi charitable de mes paroissiens, vint ranimer le reste de la famille. Je me réjouis de les revoir encore une fois alertes et contents. Il y eût eu injustice à réprimer leur satisfaction, à leur faire partager une mélancolie opiniâtre, ou à les fatiguer d'une tristesse qu'ils ne ressentaient pas. Les récits recommencèrent donc à circuler à la ronde avec les chansons, et la gaîté descendit de nouveau dans notre humble et chétive demeure.

CHAPITRE XXIV.

Nouveaux malheurs.

Le lendemain matin, le soleil, à son lever, était d'une chaleur surprenante pour la saison, et nous convînmes de déjeuner ensemble sous le berceau de chèvrefeuille. Quand nous y fûmes tous réunis, ma plus jeune fille, cédant à ma prière, joignit sa voix aux concerts des oiseaux qui chantaient sur les arbres voisins. C'était là que ma pauvre Olivia avait vu son séducteur pour la première fois, et toute chose y réveillait sa peine; mais la mélancolie qu'inspirent des objets riants ou des sons harmonieux dilate le cœur, au lieu de l'aigrir : sa mère aussi ressentait une tristesse sans amertume; elle pleura, et se reprit à aimer sa fille comme auparavant.

« Olivia, ma chérie, dit-elle, chante-nous ce petit air si triste que ton père aime tant : ta sœur Sophie a fait ce qu'elle a pu; à ton tour, mon enfant, chante pour faire plaisir à ton vieux père. » Elle obéit avec une douceur si touchante que j'en fus tout ému.

Quand la beauté naïve en folâtrant s'oublie,
Que, faible, elle s'abaisse à connaître un vainqueur,
Et qu'elle apprend trop tard, hélas! en sa folie,
Qu'un amant peut être trompeur;

Pour retrouver la paix ravie à sa jeunesse,
Arracher un remords à qui l'a pu trahir,
Pour laver cette tache et guérir sa tristesse,
Il ne lui reste qu'à mourir!

Comme elle finissait le dernier couplet, auquel l'hési-

tation de sa voix brisée par la douleur prêtait un charme irrésistible, la vue de l'équipage de M. Thornhill dans le lointain nous alarma tous, et augmenta le trouble de ma fille aînée, qui, voulant éviter son séducteur, prit le bras de Sophie et regagna la maison. Peu de minutes après il descendit de voiture, s'avança vers l'endroit où j'étais assis, et s'informa de ma santé avec sa familiarité ordinaire.

« Monsieur, repris-je, votre audace ajoute encore à la bassesse de votre conduite. Il fut un temps où j'aurais châtié votre insolence, où je vous eusse puni d'oser ainsi paraître devant moi! mais aujourd'hui vous êtes en sûreté, car l'âge a refroidi mes passions, et ma profession me commande de les réprimer.

— Je proteste, mon cher monsieur, dit-il, que vous m'étonnez fort! Je ne puis comprendre ce que cela signifie! J'espère que vous ne pensez pas qu'il y eût rien de criminel dans la petite excursion que votre fille a faite avec moi!

— Va, m'écriai-je, tu es un misérable! un bas et lâche infâme!... et de tous points un menteur! Mais ton infamie même te sauve de ma colère... Sachez, monsieur, que je descends d'une famille qui n'aurait pas enduré cela... Ainsi, vil suborneur, tu n'as pas craint, pour satisfaire une passion d'un moment, de rendre une pauvre créature malheureuse pour toute sa vie, de souiller une famille qui n'avait d'autre bien que l'honneur!

— Si elle ou vous, répliqua-t-il, avez résolu d'être malheureux, que voulez-vous que j'y fasse? Mais votre bonheur dépend encore de vous, et quelque opinion que vous ayez de moi, vous me trouverez toujours prêt à y contribuer. Nous pouvons d'ici à peu de temps la marier à un autre; et, de plus, libre à elle de garder son amant, car je jure que je lui conserve la plus tendre estime. »

Toutes mes passions se soulevèrent tumultueusement à ce comble d'insulte : car l'esprit, resté calme sous de grandes calamités, peut quelquefois être aiguillonné jus-

qu'à la fureur par de basses injures, qui pénètrent jusqu'à l'âme.

« Ote-toi de ma vue, serpent ! m'écriai-je, et ne m'insulte pas plus longtemps de ta présence ! Ah ! si mon brave fils était ici, il ne l'endurerait pas !... Mais moi, je suis vieux, estropié, perdu sans retour !

— Je vois, reprit-il, que vous avez résolu de m'obliger à vous parler plus durement que je ne le voulais ; mais, puisque je vous ai montré ce que vous pouviez attendre de mon amitié, il est juste que vous sachiez aussi quelles seraient les suites de mon ressentiment. Mon procureur, à qui j'ai passé votre dernier billet, est très-pressant ; je ne connais d'autre moyen d'arrêter le cours de la justice que d'acquitter moi-même la somme due, ce qui, vu les dépenses de mon prochain mariage, ne me sera pas facile. D'autre part, mon intendant parle de poursuivre le payement du fermage ; c'est un homme qui connaît son affaire, et je n'interviens jamais dans ces choses-là. Cependant je souhaiterais encore vous servir, et même vous voir assister, ainsi que votre fille, à mon mariage avec miss Wilmot, qui doit se célébrer sous peu ; c'est une prière de ma charmante Arabella, et j'espère que vous ne vous y refuserez pas.

— Monsieur Thornhill, répondis-je, écoutez-moi une fois pour toutes : quant à votre mariage avec une autre que ma fille, je n'y consentirai jamais ; et dût votre amitié m'élever jusqu'au trône, ou votre ressentiment me plonger dans la tombe, je les méprise tous les deux... Ah ! tu m'as douloureusement et irréparablement trompé ! Je m'en fiais à ton honneur, je n'ai trouvé que bassesse : n'en appelle donc plus à mon amitié. Va ! possède tout ce que la fortune t'a donné : beauté, richesse, santé, plaisir. Va ! laisse-moi en proie à la misère, à la honte, à la maladie, à la douleur : terrassé comme je le suis, mon cœur revendique encore sa dignité. Quoique tu aies mon pardon, je ne te fais pas grâce de mon mépris !

— S'il en est ainsi, dit-il, vous ne tarderez pas à sentir

les effets de votre insolence, et nous verrons bientôt qui de vous ou de moi sera le plus digne de mépris! » Il s'éloigna brusquement.

Ma femme et mon fils, témoins de cette entrevue, étaient frappés de stupeur; mes filles, ayant su qu'il était parti, vinrent s'informer du résultat de notre conférence: dès qu'elles le connurent, elles s'en montrèrent aussi alarmées que le reste de la famille; pour moi, je défiais la plus haute portée de sa malveillance. Il avait déjà frappé le coup le plus rude, et je me tenais prêt à repousser chaque nouvel effort: pareil à ces armes de guerre qui, bien que brisées et tombées, présentent encore la pointe à l'ennemi.

Nous vîmes bientôt qu'il n'avait pas menacé en vain: le lendemain même son intendant vint me demander le loyer de la ferme, que, grâce aux accidents rapportés plus haut, je n'avais pu payer. Par suite de mon insolvabilité, mes bestiaux furent saisis le soir, mis à prix, et vendus le jour d'après moitié de leur valeur. Ma femme et mes enfants me conjurèrent alors de souscrire à toutes les conditions, plutôt que de subir une ruine certaine; ils me supplièrent même de permettre encore une fois les visites de Thornhill, et employèrent tout ce qu'ils avaient d'éloquence à me peindre les calamités auxquelles j'allais être en butte, les horreurs d'une prison dans une saison si rigoureuse, les dangers qui menaçaient ma santé depuis le dernier accident causé par l'incendie. Je restai inflexible.

« Pourquoi, mes chers trésors, m'écriai-je, pourquoi tenter ainsi de m'amener à ce qui n'est pas bien? Mon devoir m'enseigne à lui pardonner; mais ma conscience ne permet pas que je l'approuve. Voudriez-vous me voir applaudir en public ce que mon cœur condamne en secret? voudriez-vous me voir, lâchement soumis, m'abaisser jusqu'à flatter un infâme suborneur, et, pour éviter la prison, me condamner sans cesse au pire de tous les esclavages, à la servitude de l'âme? Non, non, jamais! Si nous devons être enlevés de ce refuge, persévérons dans la droite voie, et, quelque part que nous soyons jetés, nous aurons tou-

jours en nous-mêmes une douce retraite, où nous pourrons scruter notre propre cœur avec intrépidité et plaisir. »

La soirée s'écoula ainsi. Le lendemain matin de bonne heure, la neige étant tombée très-abondante dans la nuit, mon fils s'occupait à la déblayer et à ouvrir un passage devant la porte, lorsqu'il revint tout à coup en courant, pâle et effrayé, nous dire que deux étrangers, qu'il avait reconnus pour des agents de justice, se dirigeaient vers la maison.

A peine avait-il parlé qu'ils entrèrent; s'approchant du lit où j'étais couché, ils me dirent qui ils étaient, ce qui les amenait, et, m'ayant constitué leur prisonnier, ils m'enjoignirent de me préparer à les suivre à la prison du comté, qui était éloignée de onze milles.

« Mes amis, leur dis-je, vous êtes venus par un temps bien rude pour me conduire en prison; et cela tombe d'autant plus mal que j'ai eu dernièrement un de mes bras brûlé jusqu'à l'os, ce qui m'a donné une légère fièvre; je manque aussi d'habits pour me couvrir, et je suis maintenant trop vieux et trop faible pour marcher bien longtemps dans une neige si épaisse; mais s'il le faut... »

Je me tournai vers ma femme et mes enfants, et leur dis de réunir le peu qui nous restait et de se préparer à quitter ce lieu. Je les engageai à faire diligence, et chargeai mon fils de secourir sa sœur aînée, qui, sachant bien qu'elle était la cause de tous nos malheurs, était tombée évanouie, et avait perdu avec le sentiment tout souvenir de ses maux. Je rassurai ma femme; pâle et tremblante, elle tenait entre ses bras nos pauvres petits, qui, tout effrayés, se cramponnaient à elle en silence, craignant de tourner la tête du côté des étrangers.

Cependant ma fille cadette disposait tout pour le départ; et comme on lui répétait sans cesse de se hâter, en moins d'une heure nous fûmes prêts à nous mettre en marche.

CHAPITRE XXV.

Il n'est pas de situation, si misérable en apparence, qui n'apporte avec elle quelque secrète douceur.

Nous quittâmes ce paisible voisinage à pas lents. Ma fille aînée, affaiblie par la fièvre qui, depuis quelques jours, commençait à miner sa constitution, accepta l'offre obligeante que lui fit un des agents de monter en croupe derrière lui ; car ces hommes eux-mêmes ne se peuvent dépouiller de toute humanité. Mon fils tenait un des petits par la main, ma femme conduisait l'autre, tandis que je marchais appuyé sur ma plus jeune fille, dont les larmes coulaient, non sur ses malheurs, mais sur les miens.

Nous étions à environ deux milles de notre ancienne demeure, lorsque nous aperçûmes une foule courant et criant derrière nous. C'était une cinquantaine de mes plus pauvres paroissiens. Ils s'emparèrent des deux officiers de justice en poussant de terribles imprécations, jurant qu'ils ne souffriraient pas qu'on traîna leur ministre en prison tant qu'ils auraient une goutte de sang à verser pour sa défense. Ils se disposaient à traiter ces hommes avec la dernière rigueur, et les suites de leur emportement eussent pu être funestes, si je n'eusse interposé mon autorité. Je parvins, non sans peine, à tirer les deux agents des mains de la multitude furieuse. Mes enfants, regardant alors ma délivrance comme certaine, étaient ravis, et ne se pouvaient tenir de joie ; mais ils furent bientôt détrompés en m'entendant réprimander ces pauvres gens aveuglés, qui s'imaginaient me rendre service. « Quoi ! mes amis, m'écriai-je, est-ce donc ainsi que vous m'aimez ? est-ce ainsi que vous obéissez aux instructions que je vous ai données

du haut de la chaire? Vous vous révoltez à la face de la justice, au risque d'attirer sur vous et sur moi un châtiment terrible! Quel est votre chef? montrez-moi l'homme qui vous a entraînés; aussi vrai qu'il existe, je lui ferai sentir toute mon indignation. Hélas! mes chères brebis égarées, retournez à vos devoirs, revenez à ce que vous devez à Dieu, à votre pays et à moi. Peut-être vivrai-je assez pour vous revoir dans des jours de félicité, et pour contribuer à vous rendre plus heureux ici-bas. Mais, quoi qu'il arrive, que j'aie du moins la consolation, quand je rassemblerai mon troupeau pour l'immortalité, de voir qu'il ne me manque aucune de mes brebis. »

Tous semblaient pénétrés de repentir : fondant en larmes, ils vinrent l'un après l'autre me dire adieu. Je serrai cordialement la main de chacun, et, après leur avoir donné ma bénédiction, je poursuivis ma route sans plus rencontrer d'obstacle. Quelques heures avant la nuit, nous atteignîmes la ville ou plutôt le village. Un petit nombre de maisons chétives et clair-semées était tout ce qui restait de son ancienne opulence; et de ses antiques prérogatives de cité, elle n'avait gardé que la prison.

En arrivant, nous allâmes à l'auberge, où nous nous fîmes servir ce qui se put trouver le plus promptement. Je soupai en famille avec autant de plaisir que de coutume. J'installai convenablement ma femme et mes enfants pour la nuit, et je suivis les agents du shériff à la prison. Bâtie jadis comme dépôt militaire, elle consistait en une vaste pièce fortement grillée, pavée en dalles, et que les filous et les détenus pour dettes habitaient en commun plusieurs heures sur les vingt-quatre. Chaque prisonnier avait en outre une cellule à part, où on l'enfermait la nuit.

Je m'attendais, à mon entrée, à n'entendre que des lamentations, que les gémissements de la misère; mais il en fut tout autrement. Les prisonniers semblaient n'avoir qu'un but, celui de noyer la pensée dans la joie et le bruit. On m'informa de la taxe prélevée sur les nouveaux venus, et j'y satisfis au plus vite, quoique le peu d'argent

que j'avais fût bien près d'être épuisé. Mon offrande fut sur-le-champ dépensée en liqueurs fortes, et toute la prison retentit de l'orgie, des rires et des blasphèmes.

« Comment, me dis-je, des hommes si corrompus sont joyeux, et moi je serais triste? Et pourtant je ne suis, comme eux, qu'emprisonné, et je crois avoir plus de motifs d'être calme. »

Je m'efforçais, par de semblables réflexions, de me faire gai; mais la gaîté n'a jamais été le résultat d'un effort, qui est lui-même une fatigue. Comme j'étais donc assis tout pensif dans un coin de la prison, un de mes compagnons d'infortune s'approcha, et, s'asseyant près de moi, il entama la conversation. J'ai eu pour règle constante, dans ma vie, de ne jamais éviter de causer avec quiconque m'en témoigne le désir; car si c'est un brave homme, je puis gagner à ses avis; et si c'est un méchant, il peut gagner aux miens. Je trouvai dans celui-ci un homme habile, doué d'un énergique et ignorant bon sens, et d'une profonde connaissance du monde, comme on dit, ou, pour parler plus juste, d'une grande perspicacité à découvrir le mauvais côté de la nature humaine. Il me demanda si j'avais eu soin de me pourvoir d'un lit, circonstance à laquelle je n'avais nullement songé.

« Voilà qui est malheureux, s'écria-t-il, car on ne nous accorde ici que de la paille, et votre chambre est très-grande et très-froide. Cependant, comme vous me paraissez tenir du gentilhomme, et que je me pique de l'avoir été en mon temps, la moitié de mes couvertures est, de bon cœur, à votre service. »

Je le remerciai, lui témoignant ma surprise de trouver tant d'humanité dans une prison, au milieu de si cruelles épreuves. J'ajoutai, pour lui faire voir que j'étais érudit : « Le sage de l'antiquité semblait bien comprendre de quel prix était un ami dans l'affliction, lorsqu'il disait : *Ton kosmon aire, ei dos ton etairon* (54). Et au fait, continuai-je, qu'est-ce que le monde, si nous n'y trouvons que solitude?

— Vous parlez du monde, monsieur, répliqua mon compagnon; le monde tombe en enfance et penche vers son déclin, et cependant la cosmogonie ou création de l'univers a donné du fil à retordre aux philosophes de tous les siècles. Quel chaos d'opinions n'ont-ils pas soulevées sur la création du monde! Sanchoniaton, Manéthon, Berose, Ocellus Lucanus, l'ont tous abordée en vain. Le dernier a dit : *Anarchon ara kai ateleutaion to pan*, ce qui signifie....

— Je vous demande pardon, monsieur, repris-je, de couper court à tant de science; mais je crois avoir déjà entendu tout ceci. N'ai-je pas eu le plaisir de vous rencontrer une fois à la foire de Wellbridge, et ne vous nommez-vous pas Ephraïm Jenkinson? »

A cette demande, il poussa un soupir. « Je suppose, continuai-je, que vous vous rappelez un certain docteur Primrose, auquel vous avez acheté un cheval? »

Il me reconnut alors sur-le-champ. L'obscurité du lieu et l'approche de la nuit l'avaient d'abord empêché de distinguer mes traits.

« Oui, monsieur, répondit-il, je vous remets parfaitement. Je vous achetai un cheval que j'oubliai de vous payer. Votre voisin Flamborough est le seul témoin à charge que j'aie à redouter aux assises prochaines. Il compte déposer sous serment contre moi comme faux monnayeur. Je regrette de tout mon cœur, monsieur, de vous avoir attrapé, vous ou tout autre; car vous voyez, continua-t-il en montrant ses menottes, ce que m'ont valu mes tours d'adresse.

— Eh bien, monsieur, répliquai-je, je vous revaudrai votre empressement à m'offrir vos services, quand vous n'en pouviez attendre aucun de moi en retour. Je ferai tous mes efforts pour adoucir le témoignage de maître Flamborough; peut-être même s'en désistera-t-il tout à fait à ma requête : je lui enverrai mon fils exprès à la première occasion. Je ne doute pas le moins du monde qu'il

ne se rende à ma prière; et quant à ma déposition, n'en concevez nulle inquiétude.

— En ce cas, monsieur, s'écria-t-il, disposez de moi et de tous mes bons offices. Vous aurez plus de la moitié de mes couvertures cette nuit, et j'aurai soin de vous prêter main-forte en ami dans la prison, où je crois avoir quelque influence. »

Je le remerciai, et ne pus m'empêcher de lui témoigner ma surprise de le trouver si étonnamment rajeuni. Lorsque je l'avais vu pour la première fois, il paraissait avoir au moins soixante ans. « Monsieur, me dit-il, vous êtes bien peu au fait de ce monde : j'avais à ce moment-là de faux cheveux, et je possède l'art de contrefaire tous les âges, depuis dix-sept ans jusqu'à soixante-dix. Ah! monsieur, si j'avais pris la moitié autant de peine à apprendre un métier que je m'en suis donné pour devenir escroc, je serais riche aujourd'hui. Mais, tout filou que je suis, je puis vous être de quelque utilité, et cela, au moment où vous vous y attendrez le moins. »

Notre conversation fut alors interrompue par l'arrivée des guichetiers, qui venaient faire l'appel des prisonniers et enfermer chacun dans sa cellule pour la nuit. Un homme portant une botte de paille qui devait faire mon lit me conduisit par un passage étroit et sombre dans une chambre pavée, comme la salle commune. J'étendis la paille dans un coin, avec les couvertures que m'avait données mon nouvel ami. Cet arrangement terminé, mon guide, qui était assez poli, me souhaita le bonsoir et se retira.

Après m'être livré comme de coutume à la méditation, et avoir béni la main céleste qui me châtiait, je me couchai, et dormis du plus profond sommeil jusqu'au matin.

CHAPITRE XXVI.

Réforme de la prison. — Pour être complètes, les lois devraient récompenser aussi bien que punir.

Le lendemain je fus réveillé de bonne heure par ma famille, que je trouvai en larmes à mon chevet. Le sombre aspect de ce qui m'entourait avait épouvanté mes enfants. Je les repris doucement de leur douleur, assurant que je n'avais jamais dormi plus tranquille. Ma fille aînée n'était pas avec eux ; les fatigues et l'inquiétude de la veille avaient augmenté sa fièvre, et ils avaient jugé prudent de ne pas l'amener. Mon premier soin fut d'envoyer mon fils à la recherche d'une chambre ou deux pour y loger ma famille aussi près de la prison que possible. Il obéit, mais ne put trouver qu'une seule pièce, qu'il loua à bas prix, pour sa mère et ses sœurs. Le geôlier consentit avec humanité à le laisser coucher près de moi, ainsi que ses deux petits frères. On leur prépara dans un coin de la chambre un lit qui me parut tout à fait convenable. Je voulais cependant savoir avant tout si mes petits enfants n'auraient pas de répugnance à coucher dans un lieu qui les avait d'abord si fort effrayés.

« Eh bien ! mes braves garçons, leur dis-je, votre couchette est-elle à votre goût? J'espère que vous n'avez pas peur de dormir ici, quoiqu'il y fasse noir?

— Non, papa, dit Dick, je n'ai peur de coucher nulle part où vous êtes.

— Et moi, dit Bill, qui n'avait que quatre ans, j'aime toujours mieux être où est mon papa. »

J'assignai ensuite à chacun ses devoirs. Ma fille Sophie fut chargée de soigner la santé altérée de sa sœur ; ma

femme devait me tenir compagnie, mes petits garçons me faire la lecture : « Et quant à toi, mon fils, continuai-je, c'est du travail de tes mains que dépend notre existence à tous ; ton salaire comme journalier suffira pleinement à nous faire vivre avec frugalité et sans trop de misère. Tu as maintenant seize ans ; tu as de la force, et elle t'a été donnée, mon fils, pour en faire un utile et noble usage ; à toi de sauver de la faim ton père infirme et ta famille. Prépare-toi donc ce soir à chercher de l'ouvrage pour demain, et rapporte chaque jour au logis l'argent que tu auras gagné. »

Toutes choses ainsi régularisées, je descendis dans la salle commune de la prison, où je pouvais jouir de plus d'air et d'espace ; mais je n'y demeurai pas longtemps. Les malédictions, les paroles infâmes, la brutalité qui débordaient autour de moi, me forcèrent à regagner ma chambre. Je m'assis, réfléchissant à l'étrange vertige de ces misérables qui, voyant le genre humain tout entier soulevé contre eux, s'efforçaient de se faire encore pour l'avenir un ennemi cent fois plus redoutable.

Leur insensibilité excitait ma compassion au plus haut degré, et chassait de mon âme mes propres ennuis ; essayer de les racheter me semblait un devoir impérieux. Je résolus de redescendre, et, en dépit de leurs méprisantes railleries, de leur donner mes conseils et de les vaincre par ma persévérance. Retournant donc aussitôt près d'eux, je fis part à M. Jenkinson de mon projet ; il en rit de bon cœur, et le communiqua à ses compagnons, qui l'accueillirent avec la plus grande hilarité. C'était une nouvelle perspective d'amusement pour des gens qui n'avaient d'autres moyens de distraction que la moquerie ou la débauche.

Je lus une partie du service divin à voix haute et sans emphase ; mon auditoire s'en égaya merveilleusement. De cyniques chuchotements, les burlesques soupirs d'une feinte contrition, des regards moqueurs échangés, des accès de toux, provoquaient alternativement les rires.

Cependant je continuais à lire avec ma solennité habituelle, persuadé qu'en agissant ainsi j'en pouvais amender quelques-uns, tandis qu'aucune souillure ne pouvait atteindre les saintes paroles.

La lecture finie, je commençai une exhortation, calculée plutôt pour les divertir que pour les censurer. Je leur fis observer tout d'abord que leur bien-être était le seul motif qui eût pu me pousser à ce que je faisais; que j'étais comme eux prisonnier, compagnon de leur misère, et que je n'étais pas payé pour leur faire des sermons. J'étais fâché, leur dis-je, de les voir si impies, parce qu'ils n'y gagnaient rien et pouvaient tout y perdre. « Car soyez convaincus, mes amis, m'écriai-je (car vous êtes mes amis, quoique le monde renie votre amitié), soyez convaincus que, fissiez-vous dix mille jurements par jour, vous n'en auriez pas un sou de plus dans votre bourse. A quoi vous sert donc d'appeler le diable à tout moment, et de courtiser son amitié? ne voyez-vous pas qu'il en use avec vous en vrai ladre? Ici, que tenez-vous de lui, sinon des jurons à vous emplir la bouche, tandis qu'il vous laisse le ventre vide; et, à en juger par ce que je sais de lui, il ne vous donnera rien de mieux plus tard.

» Si nous ne sommes pas contents des procédés d'un homme, nous allons tout naturellement à un autre. Ne serait-ce pas bien la peine d'essayer d'un nouveau maître, qui vous engage, du moins, par de belles promesses, à venir à lui? Assurément, mes amis, de toutes les sottises, la plus grande serait, après avoir dévalisé une maison, d'aller se mettre sous la protection des gendarmes. Êtes-vous donc plus sages? Vous cherchez tous de l'aide près de celui qui vous a trahis, vous adressant à un être mille fois plus perfide que le plus fin limier de police : celui-ci vous leurre, puis vous fait pendre; mais l'autre vous leurre, vous pend, et, ce qui est pis, ne vous lâche pas même au sortir des mains du bourreau. »

Quand j'eus tout dit, je reçus les compliments de mes auditeurs : quelques-uns me donnèrent une poignée de

main, jurant sur leur âme que j'étais un bon diable, honnête au fond, et qu'ils voulaient cultiver ma connaissance. Je promis de recommencer le lendemain : je concevais quelque espoir d'amener une réforme, car j'avais toujours été d'avis qu'aucun homme n'était passé cure, et que tous les cœurs étaient accessibles aux traits du remords, pourvu que l'archer visât juste.

Ma conscience ainsi satisfaite, je regagnai ma chambre, où ma femme nous avait préparé un frugal repas. M. Jenkinson me pria de lui permettre de joindre son dîner au nôtre, et d'avoir sa part du plaisir (comme il voulut bien l'appeler) de ma conversation. Il n'avait pas encore vu ma famille, qui venait me visiter par une porte ouvrant dans le passage étroit que j'ai déjà décrit; elle se dispensait ainsi de traverser la salle commune. Pendant cette première entrevue, il parut très-frappé de la beauté de ma plus jeune fille, que son air pensif rendait encore plus attrayante; mes petits attirèrent aussi son attention.

« Hélas ! docteur, s'écria-t-il, ces enfants sont trop beaux et trop bons pour habiter en pareil lieu !

— Dieu merci, monsieur Jenkinson, répliquai-je, ils sont élevés dans la crainte de Dieu et avec l'amour du bien, et pourvu qu'ils soient bons, peu importe le reste.

— J'imagine, monsieur, reprit mon compagnon d'infortune, que vous devez trouver une grande consolation à avoir ainsi toute votre petite famille autour de vous.

— Une consolation, monsieur Jenkinson ! ah ! oui, une bien grande ! je ne voudrais pas pour le monde entier être sans eux : avec eux un cachot me semble un palais ; il n'y a dans cette vie qu'un moyen d'attaquer mon bonheur, c'est de leur nuire.

— En ce cas, monsieur, dit-il, je crains bien de m'être rendu coupable, car je crois voir ici (il regardait Moïse) une personne qui a eu à se plaindre de moi, et de laquelle je voudrais obtenir mon pardon. » Mon fils se rappela aussitôt sa voix et ses traits, quoiqu'il ne l'eût vu que déguisé, et, lui tendant la main en souriant, il l'assura qu'il n'a-

vait point de rancune. « Cependant, ajouta-t-il, je ne puis comprendre comment vous avez pu juger sur mon visage que je serais si facile à duper.

— Mon cher monsieur, répliqua Jenkinson, ce n'est point votre visage qui m'allécha; ce sont vos bas blancs et le ruban noir qui attachait vos cheveux. Mais, sans vouloir déprécier votre esprit, j'en ai dupé de plus fins que vous en mon temps; et cependant, malgré toutes mes finesses, les sots ont fini par être les plus forts.

— Je suppose, dit Moïse, que le récit d'une vie comme la vôtre doit être singulièrement instructif et amusant.

— Beaucoup moins que vous ne l'imaginez : les récits qui nous montrent à nu les vices et les turpitudes humaines retardent nos progrès dans la vie en augmentant nos soupçons. Le voyageur qui se défie de tous ceux qu'il rencontre, et qui retourne sur ses pas à l'apparition de tout homme qui a la mine d'un voleur, arrive rarement à temps au but de son voyage.

» En vérité, si j'en juge d'après ma propre expérience, je crois qu'un homme rusé est un des plus grands sots qui soient sous le soleil. Dès mon enfance, on me jugea très-fin. Je n'avais que sept ans, que les dames disaient de moi que j'étais un petit homme accompli. A quatorze, je connaissais le monde, je mettais mon chapeau de côté et faisais ma cour aux belles. A vingt, quoique parfaitement honnête, on me croyait si retors que personne ne voulait s'en fier à moi. Je finis par devenir escroc à mon corps défendant; et j'ai vécu, depuis, la tête toujours pleine de projets pour tromper, et le cœur toujours palpitant de la crainte d'être découvert. J'avais coutume de rire de l'honnête simplicité de votre voisin Flamborough, et d'une façon ou d'une autre je l'attrapais régulièrement au moins une fois l'an; cependant le brave homme a poursuivi sa route marchant droit devant lui, sans soupçon, et s'est enrichi, tandis qu'en continuant d'user de ruse et d'adresse, je suis resté pauvre, sans avoir la consolation d'être honnête. Quoi qu'il en soit, ajouta-t-il, dites-moi

votre affaire, mettez-moi au fait de ce qui vous a conduit ici, et, quoique je n'aie pas eu l'habileté d'éviter la prison pour moi-même, peut-être en pourrai-je tirer mes amis. »

Je lui contai, pour satisfaire sa curiosité, toute la série d'accidents et de folies qui m'avaient plongé dans l'abîme où j'étais, et ne lui cachai pas ma complète impuissance à en sortir.

Après avoir écouté mon histoire, il réfléchit quelques minutes, se frappa le front comme s'il venait de trouver quelque expédient lumineux, et prit congé en disant qu'il allait aviser à ce qu'il y avait à faire.

CHAPITRE XXVII.

Continuation du même sujet.

Le lendemain je communiquai à ma femme et à mes enfants mon projet de réforme pour les prisonniers; mais ils l'accueillirent par une désapprobation universelle, m'en alléguant l'impossibilité et l'inconvenance, et ajoutant que mes efforts n'amèneraient aucune amélioration, et compromettraient probablement mon caractère ecclésiastique.

« Pardonnez-moi, répliquai-je; ces hommes, quoique déchus, sont encore des hommes, et c'est là un grand titre à mes affections. Un bon conseil repoussé revient enrichir l'âme de celui qui le donne; et en supposant que mes instructions ne les corrigent pas, elles me corrigeront moi-même. Si ces malheureux, mes enfants, étaient des princes, ils trouveraient des milliers de gens prêts à leur offrir leurs services; mais, à mon avis, le cœur qui est enfoui dans un cachot est tout aussi précieux que celui qui siége sur un trône. Oui, mes trésors, si je puis les rendre meilleurs, je le ferai : peut-être ne me mépriseront-ils pas tous; peut-être pourrai-je en tirer un de l'abîme, et ce serait beaucoup! car est-il sur la terre un joyau d'autant de valeur que l'âme humaine? »

En parlant ainsi, je les quittai et descendis à la salle commune, où je trouvai les prisonniers d'humeur très-joviale; ils attendaient mon arrivée, disposés chacun à jouer quelque niche au pauvre docteur. Au moment où j'allais commencer, l'un fit tourner ma perruque de travers comme par accident, puis me demanda pardon. Un

second, qui se tenait à quelque distance, avait une façon particulière de cracher entre ses dents et faisait jaillir une pluie sur mon livre. Un troisième criait *amen* d'un ton affecté qui ravissait les autres. Un quatrième m'avait lestement dérobé mes lunettes dans ma poche. Mais il y en avait un dont le malin tour eut un succès universel : ayant remarqué de quelle manière j'arrangeais mes livres sur la table devant moi, il en enleva un fort adroitement, et mit à la place un volume d'obscènes plaisanteries qui lui appartenait. Cependant, sans prendre garde à tout ce que pouvait faire ce groupe d'êtres malfaisants, je continuai, sentant bien que ce qu'il y avait de ridicule dans ma tentative pouvait exciter l'hilarité une première et une seconde fois, tandis que ce qu'elle avait de sérieux devait faire un bien durable. Ma prévision s'accomplit : en moins de six jours, quelques-uns étaient repentants, et tous étaient attentifs.

Ce fut alors que je m'applaudis d'avoir, par ma persévérance et mon adresse, réveillé la sensibilité chez des malheureux privés de tout sentiment moral. Je songeai à leur rendre aussi quelques services temporels, à adoucir leur situation. Jusque-là leur temps s'était partagé entre la faim et les excès, entre de tumultueuses orgies et d'amères récriminations. Leur unique occupation était de se quereller, de jouer aux cartes et de tailler des fouloirs à tabac. Cette oiseuse industrie me donna l'idée d'employer ceux qui voudraient travailler à façonner des chevilles pour les fabricants de tabac, et des formes pour les cordonniers. Le bois nécessaire était acheté aux frais de tous, et une fois mis en œuvre, se vendait sous ma direction; de sorte que chacun gagnait quelque chose par jour; une bagatelle, il est vrai, mais assez pour son entretien.

Je n'en restai pas là : j'établis des amendes pour punir l'immoralité, et des récompenses pour tout travail de surcroît. J'avais ainsi, dans l'espace d'une quinzaine, formé autour de moi quelque chose de social et d'humain; et j'eus la joie de me regarder comme un législateur, car

j'étais parvenu à ramener des hommes naturellement féroces sous le joug des affections et de l'obéissance.

Il serait fort à souhaiter que le pouvoir législatif dirigeât les lois plutôt vers la réforme que vers les châtiments; qu'il fût convaincu que pour déraciner les crimes il ne faut pas multiplier les punitions, mais les faire redouter. Alors, au lieu de nos prisons actuelles, qui corrompent les innocents et achèvent de perdre les coupables, qui s'emparent d'un malheureux prévenu d'avoir commis un crime, et le rendent à la société (quand elles le lui rendent vivant) disposé à en commettre mille autres, nous aurions, comme dans certaines contrées de l'Europe, des lieux de pénitence et de solitude, où l'accusé serait visité par ceux qui pourraient exciter son repentir, s'il est coupable, ou lui suggérer de nouveaux motifs de rester vertueux, s'il est innocent. C'est ainsi, et non en multipliant les peines, qu'on réforme les États. Je ne puis m'empêcher de révoquer en doute la validité du droit que se sont arrogé les sociétés humaines, de punir de la peine capitale de légers délits. En cas de meurtre, le droit est évident; car il repose sur la loi de défense naturelle, qui nous fait un devoir de retrancher de la société l'homme qui ne respecte point la vie d'un autre homme : toute la nature s'arme contre le meurtrier. Mais il n'en est pas de même pour celui qui me dérobe mon bien : la loi naturelle ne me donne pas le droit de lui ôter la vie; car, par cette même loi, le cheval qu'il me vole est autant à lui qu'à moi. Je ne peux tenir mes droits que d'une convention faite entre nous, portant que celui qui privera l'autre de son cheval mourra : mais cette convention repose sur une fausse base, parce qu'aucun homme n'a le droit de disposer de sa vie, pas plus que de l'ôter à son semblable, attendu qu'elle n'est pas à lui. De plus, le contrat est inégal, et serait annulé, même dans une cour de justice ordinaire, car la peine est trop grande pour un léger inconvénient; puisque mieux vaut assurément conserver la vie à deux hommes que de réserver à l'un d'eux le plaisir

d'aller à cheval. Un contrat faux entre deux personnes l'est également entre cent ou cent mille : de même que dix millions de cercles ne peuvent faire un carré, la voix unie de myriades d'individus ne saurait prêter le moindre appui à une fausseté : c'est ainsi que parle la raison, et la nature livrée à elle-même en dit autant. Les sauvages, qui n'ont pour guide que la loi naturelle, sont très-avares de la vie les uns des autres; ils ne répandent guère le sang qu'en représailles d'une première cruauté.

Nos ancêtres saxons, tout féroces qu'ils étaient en guerre, faisaient peu d'exécutions en temps de paix. A l'origine de tous les gouvernements, alors que l'empreinte de la nature est plus forte en eux, presque aucun crime n'entraîne la peine de mort. C'est dans les États très-civilisés que les lois pénales, qui sont aux mains du riche, pèsent sur le pauvre. En avançant en âge, le gouvernement semble prendre la disposition morose de la vieillesse ; et comme si nos propriétés nous devenaient plus chères à mesure qu'elles augmentent, ou comme si nos craintes grandissaient avec nos richesses, toutes nos possessions sont défendues chaque jour par de nouveaux édits, et environnées de gibets pour épouvanter les maraudeurs.

Je ne sais si c'est la multiplicité de nos lois pénales, ou la licence de notre peuple, qui fait que ce pays compte plus de condamnés en un an que n'en compte la moitié des États de l'Europe; peut-être est-ce dû à ces deux causes, car elles réagissent l'une sur l'autre. Quand des lois pénales faites sans discernement appliquent la même punition à divers degrés de criminalité, le peuple, ne voyant point de différence dans les peines, arrive à perdre tout sentiment de différence dans le crime, et cette distinction est le rempart de la moralité. Ainsi la multitude des lois engendre de nouveaux vices, et de nouveaux vices engendrent de nouveaux châtiments.

Il serait donc fort désirable qu'au lieu de n'inventer des lois que pour punir le mal, au lieu de tendre les liens de la société jusqu'à ce qu'un effort convulsif les brise, au

lieu de trancher comme inutile la vie de malheureux dont on n'a pas essayé de tirer partie, au lieu de changer la correction en vengeance, il serait, dis-je, fort désirable que le gouvernement essayât des moyens de répression, et fît de la loi le protecteur, non le bourreau du peuple. Nous verrions alors que des créatures dont nous tenons les âmes pour viles et abjectes n'attendaient que la main du pacificateur ; nous verrions que des êtres condamnés maintenant à de longues tortures de peur que les heureux n'aient un moment d'angoisse, pourraient, sous un autre régime, devenir les nerfs de l'État en danger ; nous verrions qu'ayant mêmes visages, nous avons aussi mêmes cœurs ; qu'il n'est pas d'âmes si basses que la persévérance ne puisse régénérer ; qu'il n'est pas besoin de la mort pour arrêter un homme dans le crime, et que bien peu de sang suffit pour cimenter notre sécurité.

CHAPITRE XXVIII.

Le bonheur et le malheur ici-bas sont plutôt le résultat de la prudence que de la vertu.

Depuis plus de quinze jours que j'étais en prison, je n'avais pas encore eu la visite de ma chère Olivia, et il me tardait fort de la voir; j'exprimai ce désir à ma femme, et le lendemain matin la pauvre fille entra dans ma chambre, appuyée sur le bras de sa sœur. Le changement de sa physionomie me frappa; les grâces sans nombre qui jadis l'animaient avaient disparu, et la main de la mort semblait s'être appesantie sur ses traits; ses tempes étaient creuses, son front terne, et une pâleur livide couvrait ses joues.

« Je suis aise de te voir, ma chérie, m'écriai-je; mais pourquoi cet abattement, Olivia? J'espère, ma bien-aimée, que tu aimes assez ton vieux père pour ne pas laisser le chagrin miner une vie que je prise à l'égal de la mienne; reprends courage, enfant, et nous pourrons revoir de meilleurs jours.

— Vous avez toujours été trop bon pour moi, mon père, répliqua-t-elle, et la pensée de ne pouvoir plus partager le bonheur promis par vous ajoute encore à ma peine. Je crains qu'il n'y ait plus de joie pour moi ici-bas, et j'aspire à sortir d'un lieu où je n'ai trouvé que souffrances. En vérité, mon père, je voudrais que vous pussiez vous résoudre à faire une démarche près de M. Thornhill: peut-être se laisserait-il toucher, et ce serait pour moi un soulagement avant de mourir.

— Jamais, enfant, répliquai-je, jamais je ne m'avilirai jusqu'à reconnaître que ma fille est une prostituée; car,

bien qu'aux yeux du monde ta faute soit digne de mépris, j'ai le droit de n'y voir, moi, qu'une marque de crédulité, non de corruption. Quelque sombre que te paraisse cette prison, je n'y suis point malheureux; sois sûre que tant que la bénédiction du ciel me conservera mon enfant, jamais cet homme ne me verra consentir à un mariage qui mettrait le comble à ta ruine. »

Après le départ de ma fille, mon compagnon de captivité, qui avait assisté à notre entrevue, me fit des représentations assez sensées sur mon obstination à me refuser à toute démarche qui eût pu me rendre ma liberté; il ajouta que le reste de ma famille ne devait pas être sacrifie au repos d'un de mes enfants, le seul qui m'eût offensé. « De plus, dit-il, je ne sais pas s'il est juste d'entraver l'union d'un homme et d'une femme, comme vous le faites, en refusant de consentir à un mariage que vous pouvez rendre malheureux, mais que vous ne sauriez empêcher.

— Monsieur, repris-je, vous ne connaissez pas l'homme qui nous opprime; je suis convaincu qu'aucun acte de soumission ne me vaudrait une heure de liberté. Pas plus tard que l'année dernière, un de ses débiteurs est mort ici de faim. Mais quand même il suffirait de ma soumission et de mon consentement pour échanger cette sombre et étroite chambre contre une de ses plus somptueuses demeures, je ne lui accorderais ni l'un ni l'autre, car quelque chose murmure au dedans de moi que ce serait sanctionner l'adultère. Tant que ma fille vivra, aucun autre mariage de M. Thornhill ne pourra être légal à mes yeux. Si elle n'était plus, je serais, il est vrai, le plus vil des hommes d'empêcher, pour satisfaire à mon propre ressentiment, deux personnes qui s'aiment de s'unir. Non, tout méprisable qu'il est, je le souhaiterais marié, ne fût-ce que pour prévenir les suites fatales de ses désordres; mais aujourd'hui ne serais-je pas le plus cruel de tous les pères, si, pour éviter la prison, je signais l'acte qui scelle le déshonneur de ma fille et la plonge au tom-

beau, et que, pour échapper à la souffrance, je torturasse le cœur de mon enfant de mille angoisses? »

Il se rendit à la justesse de ces raisons, mais ne put se défendre de dire qu'il craignait que la vie de ma fille ne fût déjà trop affaiblie pour me retenir longtemps prisonnier. « Quoique vous refusiez, continua-t-il, de rien accorder au neveu, j'espère que vous n'avez pas d'objections à exposer toute l'affaire à l'oncle, qui a la plus haute réputation de justice et de bonté qu'il y ait dans tout le royaume. Je vous conseille de lui adresser par la poste une lettre où vous lui conterez les mauvais procédés de son neveu, et j'engage ma vie qu'au bout de trois jours vous aurez une réponse. »

Je le remerciai de ce conseil, et me mis en devoir de le suivre sur-le-champ; mais je manquais de papier, et malheureusement tout ce que nous avions d'argent avait été dépensé le matin pour les provisions: Jenkinson m'en procura.

Je passai les trois jours suivants dans une grande anxiété, m'épuisant en conjectures sur la manière dont ma lettre serait accueillie. Ma femme redoublait ses instances pour obtenir de moi que je me soumisse à toutes les conditions plutôt que de rester là. D'heure en heure, je recevais des nouvelles du rapide déclin de ma pauvre fille. Le troisième et le quatrième jour s'écoulèrent sans apporter de réponse à ma lettre. Les plaintes d'un étranger contre un neveu favori avaient peu de chances d'être écoutées. Cette espérance s'évanouit bientôt comme toutes les autres. Mon âme se soutenait encore, quoique le manque d'exercice et le mauvais air commençassent à altérer visiblement ma santé: celui de mes bras qui avait souffert du feu empirait. Cependant, tandis que j'étais gisant sur la paille, mes enfants, assis à mes côtés, me lisaient haut tour à tour, ou écoutaient mes instructions et pleuraient. Mais les forces d'Olivia déclinaient plus vite que les miennes. Chaque message augmentait mes craintes et ma douleur. Le cinquième jour après le départ de ma lettre pour sir

William Thornhill, j'appris que mon enfant avait perdu la parole. Ce fut alors que je connus véritablement les horreurs de la prison. Mon cœur s'élançait de mon cachot au chevet du lit de ma fille mourante, pour la consoler, la fortifier, recevoir ses dernières volontés et guider son âme vers le ciel ! Un autre message arriva : elle était expirante, et on m'enlevait jusqu'à la triste consolation de pleurer près d'elle ! Un peu après, mon camarade de prison entra ; il me dit de m'armer de patience, de résignation : elle était morte !

Il revint dans la matinée du lendemain, et me trouva avec mes deux petits, mes seuls compagnons, qui faisaient d'innocents efforts pour me distraire. Ils voulaient me faire la lecture ; ils me suppliaient de ne pas me désoler ainsi, disant que j'étais trop vieux pour pleurer. « Est-ce que notre sœur Livy n'est pas un ange à présent, papa ? s'écria l'aîné ; et pourquoi en avez-vous tant de chagrin ? Moi, je voudrais bien être un ange, et sortir de cette vilaine chambre si papa venait avec moi. — Oui, ajouta le plus jeune des deux chérubins, le ciel où est ma sœur est bien plus beau que cette prison : il n'y a que des bonnes gens, tandis que les gens d'ici sont très-méchants. »

M. Jenkinson interrompit leur innocent babil. Maintenant que ma fille n'existait plus, je devais penser sérieusement, disait-il, au reste de ma famille, et essayer de sauver ma vie, qui s'affaiblissait chaque jour faute du nécessaire et d'un air salubre. Il était de mon devoir de sacrifier tout orgueil et tout ressentiment au bien-être de ceux qui n'avaient que moi pour soutien : la raison et la justice m'obligeaient également à tenter une réconciliation avec mon ennemi.

« Dieu soit loué, répliquai-je, de ce qu'il ne me reste plus d'orgueil ! Je prendrais en mépris mon propre cœur, si j'y découvrais une étincelle de colère ou de haine. Au contraire, puisque mon persécuteur a été mon paroissien, je désire et espère pouvoir un jour présenter son âme rachetée au tribunal de l'Éternel. Non, monsieur, je n'ai

point de rancune ; et quoique cet homme m'ait ravi ce qui m'était plus cher que tous ses trésors, quoiqu'il m'ait torturé l'âme (car je souffre au delà de mes forces), tout malade que je suis, et je suis bien mal, mon camarade, je n'ai au cœur aucun levain de vengeance. Je suis prêt maintenant à approuver son mariage, et si cet acte de soumission peut lui faire plaisir, qu'il sache que, si jamais je lui ai fait tort, j'en ai regret. »

M. Jenkinson prit une plume, et écrivit ma soumission à peu près dans les termes dont je m'étais servi. Je signai, et mon fils partit pour porter la lettre à M. Thornhill, qui était alors à son château. Il alla, et revint au bout de six heures avec une réponse verbale. Il avait eu de la peine à être admis auprès du grand seigneur, ses domestiques étant insolents et soupçonneux : il ne l'avait vu que par hasard, comme il sortait pour affaire, sans doute pour quelques préparatifs de son mariage, qui devait avoir lieu dans trois jours. Il s'était avancé de la manière la plus humble, et avait présenté ma lettre à M. Thornhill, qui, après l'avoir lue, lui avait dit que ces excuses venaient trop tard et étaient inutiles; qu'il avait appris ma démarche près de son oncle, accueillie avec tout le mépris qu'elle méritait; quant à de nouvelles réclamations, elles devaient être adressées à son procureur, non à lui. Il ajouta que comme il avait cependant très-bonne opinion du discernement des deux jeunes personnes, leur intercession lui aurait été plus agréable.

« Eh bien! monsieur, m'écriai-je, vous voyez maintenant à nu le caractère de l'homme qui m'écrase. Il peut être à la fois facétieux et cruel; mais qu'il me maltraite à son gré, je serai bientôt libre, en dépit de tous ses verrous. Je marche vers un séjour qui m'apparaît de plus en plus radieux à mesure que j'en approche. Cette perspective allége mes douleurs; et quoique je laisse derrière moi une famille d'orphelins sans secours, ils ne seront pas tout à fait délaissés. Peut-être quelque ami leur viendra-t-il en aide pour l'amour de leur pauvre père, et quelques âmes

charitables les soulageront-elles pour l'amour de notre père céleste. »

Je parlais encore, lorsque ma femme, que je n'avais pas vue ce soir-là, entra d'un air désespéré, faisant de vains efforts pour articuler quelques mots. « Eh quoi ! ma bien-aimée, m'écriai-je, voulez-vous donc accroître mes afflictions par les vôtres? Si aucune soumission n'a pu désarmer notre cruel tyran, s'il m'a condamné à mourir en ce lieu de misères, si nous avons perdu notre fille chérie, n'aurez-vous pas encore des consolations dans vos autres enfants quand je ne serai plus? — Il n'est que trop vrai que nous avons perdu la meilleure de nos filles, s'écria ma femme ; ma Sophie, ma bonne et chère Sophie, nous a été ravie ! des misérables nous l'ont enlevée !

— Comment, madame, s'écria Jenkinson, miss Sophie enlevée par des misérables ! est-ce bien possible ? »

Elle resta debout, l'œil fixe, sans pouvoir répondre autrement que par un torrent de larmes ; mais la femme d'un des prisonniers, qui était entrée avec elle, nous donna quelques détails. Elle nous dit que, pendant que ma fille, ma femme et elle se promenaient sur la grande route, à peu de distance du village, une chaise de poste attelée de deux chevaux, venant droit à elles, s'était arrêtée aussitôt. Un homme bien mis, mais qui n'était pas M. Thornhill, en était descendu, avait pris ma fille par le milieu du corps, et, la forçant d'entrer dans la voiture, avait ordonné au postillon de marcher, de sorte qu'en un moment ils avaient été hors de vue.

« Maintenant, m'écriai-je, la mesure de mes maux est comblée. Il n'est au pouvoir d'aucun être humain, d'aucun revers, d'ajouter une angoisse de plus à ma douleur ! Quoi ! il ne m'en reste pas une !... ne pas m'en avoir laissé une, le monstre !... L'enfant qui était le plus avant dans mon cœur ! elle, qui avait la beauté d'un ange ! elle, qui avait presque la sagesse d'un ange !... Mais soutenez cette femme, elle va tomber !... Ne pas m'en laisser une !

— Hélas ! mon ami, dit ma femme, vous avez encore

plus besoin de consolations que moi. Nos malheurs sont grands; mais je pourrais les endurer et bien davantage, si seulement je vous voyais calme. On peut m'ôter mes enfants et tout ce que j'ai au monde, pourvu que vous me restiez ! »

Mon fils s'efforçait de modérer notre douleur. Il nous commandait de prendre courage; il espérait que nous aurions encore des grâces à rendre à Dieu. « Mon enfant, lui dis-je, regarde, et vois s'il y a au monde une seule chance de joie pour nous. Tout rayon d'espérance n'est-il pas éclipsé? Si l'horizon s'éclaircit, ce n'est qu'au delà du tombeau.

— Mon cher père, reprit-il, ne parlez pas ainsi. Une chose du moins peut vous donner un moment de répit : j'ai une lettre de mon frère Georges.

— De lui, mon enfant? interrompis-je; connaît-il nos malheurs? J'espère que le ciel lui a épargné une partie des souffrances de sa pauvre famille?

— Oui, père, il est parfaitement content, heureux et gai; sa lettre n'apporte que de bonnes nouvelles : son colonel, dont il est le favori, lui a promis de le faire nommer à la première lieutenance vacante.

— Est-ce bien sûr? s'écria ma femme; est-il bien sûr que rien de malheureux ne soit arrivé à mon fils?

— Rien, en vérité, ma mère, répondit Moïse; vous lirez sa lettre, qui vous réjouira, et si quelque chose au monde peut vous consoler, c'est assurément ce qu'il écrit.

— Mais est-il bien certain, répéta-t-elle encore, que la lettre soit de lui, et qu'il soit réellement heureux?

— On ne peut plus certain, ma mère; il sera un jour l'honneur et le soutien de notre famille.

— Alors, bénie soit la Providence, s'écria-t-elle, de ce que ma dernière lettre ne lui est pas parvenue! Oui, mon cher, ajouta-t-elle en se tournant vers moi, j'avoue que la main de Dieu, qui s'est appesantie sur nous dans tant d'autres circonstances, nous a secourus cette fois. J'avais écrit à mon fils dans toute l'amertume de ma colère, le conjurant, s'il attachait du prix à la bénédiction de sa

mère, s'il avait un cœur d'homme, de veiller à ce que justice fût faite à son père et à sa sœur, et de venger notre cause. Mais grâces en soient rendues à celui qui dirige toutes choses, la lettre s'est égarée, et je suis tranquille.

— Femme, repris-je, tu as mal agi, et dans tout autre moment mes reproches seraient plus sévères. Oh ! à quel effroyable abîme as-tu échappé ! tu t'y engloutissais avec ton fils sans espoir de salut. En vérité, la Providence a été plus miséricordieuse pour nous que nous-mêmes ; elle a réservé ce fils pour qu'il fût le père et le protecteur de nos enfants après ma mort. Quelle injustice à moi de me plaindre d'être privé de toutes consolations, quand j'apprends qu'il est heureux, qu'il ignore nos peines, qu'il a été sauvé pour soutenir sa mère dans son veuvage, pour protéger ses frères et sœurs ! Mais quelles sœurs lui reste-t-il? Hélas ! il n'a plus de sœurs ! elles sont mortes, parties ! toutes m'ont été enlevées, et je suis perdu !

— Père, interrompit mon fils, laissez-moi vous lire cette lettre, elle vous calmera, j'en suis sûr ; et il lut haut ce qui suit :

« Mon vénérable père,

» Je me dérobe pendant quelques instants aux plaisirs » qui m'entourent, pour me reporter en imagination vers » des objets qui me plaisent davantage, vers notre cher » petit foyer domestique : je me représente le groupe » bien-aimé prêtant l'oreille à chaque ligne avec un con- » tentement calme ; je revois avec délice ces visages que » l'ambition ou la douleur n'ont jamais flétris ; mais, » quelles que soient ces paisibles joies d'intérieur, je suis » certain d'y ajouter encore en vous annonçant que je » suis parfaitement content de mon sort et heureux ici de » toutes façons.

» Notre régiment a reçu contre-ordre, et ne quitte pas » l'Angleterre. Le colonel, qui m'a pris en amitié, me » mène avec lui dans tous les salons, et après la première

» visite je suis reçu avec une considération qui va crois-
» sant. J'ai dansé hier soir avec lady G...., et s'il m'était
» possible d'oublier..... vous savez qui.... peut-être mes
» intentions seraient-elles bien venues; mais il est dans
» ma destinée de me souvenir, tandis que la plupart de
» mes amis absents m'oublient. Je crains que vous ne
» soyez de ce nombre, mon cher père, car voilà bien
» longtemps que j'aspire au plaisir de recevoir une lettre
» de la maison, et toujours en vain. Olivia et Sophie
» avaient aussi promis de m'écrire; elles semblent avoir
» perdu la mémoire : dites-leur qu'elles sont d'insignes
» ingrates et que je suis furieux contre elles. Mais je ne
» sais comment il se fait que, dès que je veux gronder et
» faire tapage, mon cœur s'attendrit et se remplit d'émo-
» tions plus douces : dites-leur donc qu'après tout je les
» aime tendrement, et soyez assuré que je demeurerai
» toujours

» Votre fils soumis. »

« Dans tous nos malheurs, m'écriai-je, que de remercîments n'avons-nous pas à faire à Dieu, de ce qu'un membre de la famille est du moins à l'abri de ce que nous souffrons! Que le ciel l'ait en sa garde et lui conserve du bonheur, pour qu'il puisse être un jour l'appui de sa pauvre mère et de ces deux innocents, seul patrimoine que j'aie à lui laisser! Puisse-t-il préserver leur âme des tentations du besoin, et devenir leur guide dans le sentier de l'honneur! »

J'achevais à peine ces paroles, qu'un bruit tumultueux monta de la prison au-dessous de nous; il cessa, et bientôt après un cliquetis de chaînes se fit entendre le long du corridor qui menait à ma chambre. Le geôlier entra, conduisant un homme tout sanglant, blessé et chargé des fers les plus lourds. Je regardai avec pitié le malheureux qui s'avançait; mais quelle ne fut pas mon épouvante en reconnaissant mon propre fils!

« Georges! mon Georges! est-ce bien toi que je revois?

blessé! enchaîné! Est-ce donc là ton bonheur? est-ce ainsi que tu nous reviens? Oh! cette vue me brise le cœur! Que ne puis-je mourir!

— Où est votre force, mon père? répliqua mon fils d'une voix ferme : je dois subir mon châtiment; la loi réclame ma vie, qu'elle la prenne; quoique j'aie perdu tout espoir de pardon, je me réjouis du moins de n'avoir point commis de meurtre. »

Je gardai le silence quelques minutes, essayant de maîtriser mes passions; mais je crus mourir de l'effort : « O mon enfant! m'écriai-je, mon cœur saigne de te voir ainsi, et de ne pouvoir rien, rien pour toi! Alors même que je te croyais béni, que je priais pour ta sûreté, te retrouver ainsi enchaîné, blessé! Et cependant les jeunes sont heureux de mourir! Je suis vieux, moi, bien vieux, et j'ai vécu pour voir ce jour, pour voir tous mes enfants tomber autour de moi avant le temps, tandis que je leur survis au milieu de ruines! Puissent toutes les malédictions qui ont jamais perdu une âme pleuvoir sur le meurtrier de mes enfants! puisse-t-il vivre comme moi pour.....

— Arrêtez, père, reprit mon fils, ne me faites pas rougir de vous. Quoi! oublieux de votre âge, de votre sainte et pacifique mission, anticipant la justice du ciel, lancerez-vous des malédictions qui retomberont sur votre tête blanche pour la foudroyer? Non, mon père, ne songez qu'à me préparer à la mort ignominieuse que je dois bientôt subir, armez-moi d'espérance et de résolution, donnez-moi le courage de boire l'amer calice qui m'est réservé.

— Mon fils, tu ne dois pas mourir; je suis sûr qu'aucune de tes actions n'a jamais pu mériter un pareil châtiment. Mon Georges n'a pu se rendre coupable d'aucun crime qui eût déshonoré ses aïeux.

— Ma faute, répliqua mon fils, est, je le crains, de celles qu'on ne pardonne point. Lorsque je reçus la lettre de ma mère, je partis aussitôt, décidé à punir le perfide

qui nous avait ravi l'honneur; je lui adressai un cartel (65), auquel il répondit, non en personne, mais en envoyant quatre de ses domestiques pour s'emparer de moi. Je blessai celui qui m'assaillit le premier, et, je le crains, dangereusement; les autres me firent prisonnier. Le lâche est décidé à user de toute la rigueur de la loi contre moi. Les preuves sont évidentes, j'ai appelé en duel, et comme j'ai le premier transgressé la loi, je ne vois pas d'espoir de pardon. Mais que de fois ne m'avez-vous pas exhorté au courage, à la force d'âme? c'est à vous maintenant, mon père, à m'en donner l'exemple.

— Et je te le donnerai, mon fils, répliquai-je; je plane maintenant au-dessus de ce monde et de tous ses plaisirs. De ce moment je brise les liens qui attachaient mon cœur à la terre; préparons-nous tous deux pour l'éternité. Oui, mon fils, je t'ouvrirai le chemin; mon âme guidera la tienne dans son ascension, car nous prendrons notre essor ensemble. Je vois maintenant que tu n'as plus de merci à espérer ici-bas. Il te faut implorer ton pardon au tribunal suprême, devant lequel nous comparaîtrons bientôt. Mais ne soyons point avares de nos exhortations; que tous nos compagnons de captivité en profitent. Bon geôlier, permettez-leur d'entrer ici, afin que je m'efforce encore une fois de les rendre meilleurs. »

En parlant ainsi, je fis un effort pour me soulever de dessus ma paille; mais la force m'abandonna, et je ne pus que m'appuyer contre le mur. Les prisonniers s'assemblèrent à ma demande, car ils aimaient à entendre mes conseils; mon fils et sa mère me soutenaient de chaque côté. Je regardai si personne ne manquait à l'appel, et j'adressai à tous le discours suivant.

CHAPITRE XXIX.

Démonstration de l'équité de la Providence envers les heureux et les malheureux. — Il ressort de la nature même du plaisir et de la douleur, que les malheureux doivent trouver une compensation à leurs souffrances dans la vie future.

« Mes amis, mes enfants, mes compagnons d'infortune, quand je réfléchis à la répartition des biens et des maux ici-bas, je vois que s'il a été donné à l'humanité de beaucoup jouir, il lui a été donné de souffrir encore plus. Quand nous visiterions le monde entier, nous n'y trouverions pas un seul homme assez heureux pour n'avoir rien à désirer, et des milliers prouvent chaque jour par le suicide qu'il ne leur reste plus d'espérance. Il semble donc que le bonheur ne puisse être complet dans cette vie, tandis que le malheur y est sans limites.

» Pourquoi sommes-nous voués à la douleur? pourquoi notre misère est-elle nécessaire à la félicité universelle? pourquoi, lorsque la perfection de tout système résulte de la perfection de chacune de ses parties, le grand système a-t-il besoin, pour être parfait, de parties non-seulement subordonnées à d'autres, mais incomplètes en elles-mêmes? Ce sont là des questions impossibles à résoudre, et dont la solution, si elle était connue, serait peut-être inutile. La Providence a jugé à propos d'éluder sur ce point notre curiosité, se contentant de nous accorder quelques motifs de consolation.

» Dans son ignorance, l'homme a appelé à son aide la philosophie; et le ciel, voyant combien celle-ci était impuissante à nous consoler, nous a donné la religion. Les consolations de la philosophie sont ingénieuses, mais fausses.

Elle nous dit que la vie est remplie de biens si nous savons en jouir; d'autre part, que si nous avons d'inévitables souffrances à endurer sur cette terre, la mort nous en délivrera bientôt. Ainsi ces consolations se détruisent l'une l'autre : car si la vie est un temps de délices, sa brièveté est un mal; et si elle est longue, elle ne sert qu'à prolonger nos maux : là gît la faiblesse de la philosophie. La religion parle un autre langage. L'homme est ici-bas, nous dit-elle, pour épurer son âme et la préparer à un séjour meilleur. Quand le juste abandonne sa dépouille mortelle et devient pur esprit, il découvre que le bonheur du ciel a commencé pour lui ici-bas, tandis que le méchant, déformé et souillé par ses vices, ne quitte son corps qu'avec effroi, et se sent déjà sous le poids de la vengeance céleste. C'est donc de la religion que, dans toutes les circonstances de la vie, nous devons attendre un véritable soulagement. Si nous sommes heureux, quelle joie de penser que nous pouvons rendre ce bonheur éternel! Si, au contraire, nous souffrons, n'est-il pas consolant de savoir qu'un lieu de repos nous est réservé? Ainsi la religion promet aux uns la continuation de leur bonheur, aux autres le terme de leurs souffrances.

» Mais, quoiqu'elle soit tendre à toute l'humanité, elle réserve aux malheureux des récompenses particulières : les malades, les pauvres, nus et sans abri, ceux que leur fardeau accable, les captifs, ont la plus large part aux promesses de la loi sacrée. Le divin auteur de notre religion se proclame partout l'ami du malheureux; et, bien différent en cela des faux amis du monde, il prodigue toutes ses caresses aux délaissés. Les esprits irréfléchis ont blâmé cette partialité; ils y ont vu une préférence qu'aucun mérite ne justifie. Mais ils ne pensent pas qu'il n'est point au pouvoir même du ciel de faire que la promesse d'une éternelle félicité ait autant de prix pour les heureux de ce monde que pour ceux qui souffrent. Aux premiers, l'éternité n'est qu'un bienfait de plus, puisqu'elle ne fait qu'accroître une félicité qu'ils possèdent déjà; aux derniers

c'est un double trésor, car elle allége leurs souffrances ici-bas, et leur assure, par delà, la récompense des joies célestes.

» La Providence se montre encore, à d'autres égards, plus miséricordieuse au pauvre qu'au riche. En rendant la vie future plus désirable, elle adoucit la sortie de ce monde : les malheureux sont depuis longtemps familiarisés avec tous les aspects de la terreur. L'homme de douleurs se couche tranquillement pour mourir, sans biens à regretter, sans liens à rompre qui entravent son départ. Dans cette séparation dernière, il ne ressent que la lutte de l'agonie, et il a souvent fléchi sous le poids d'angoisses aussi cruelles ; car, passé un certain degré de souffrance, la compatissante nature amortit par l'insensibilité chaque coup que nous porte la mort.

» La Providence a donc donné aux malheureux, dès cette vie, des avantages sur les heureux, plus de bonheur à mourir, et dans le ciel toute la supériorité de jouissance qui peut naître du contraste ; et cette supériorité, mes amis, n'est point à dédaigner, elle est comptée parmi les joies du pauvre dans la parabole. Quoique Lazare fût déjà dans les cieux, et qu'il en goûtât tous les ravissements, il est dit, comme surcroît de bonheur, que jadis il avait souffert, et qu'il est maintenant consolé ; qu'il avait connu le malheur, et qu'il sait maintenant ce que c'est que la joie.

» Ainsi, mes amis, vous le voyez, la religion fait ce que la philosophie n'a jamais pu faire : elle montre le ciel également juste envers les heureux et les malheureux, et range au même niveau toutes les jouissances humaines. Elle donne au riche et au pauvre le même bonheur à venir, les mêmes espérances, le même droit d'y espérer. Si les riches ont le privilége de goûter les plaisirs de ce monde, les pauvres, au sein d'une félicité sans fin, ont l'inépuisable satisfaction de savoir ce qu'est le malheur ; et si cet avantage paraît peu de chose, il est cependant

éternel, et compense par sa durée ce que le bonheur des grands de la terre a pu avoir de plus intense.

» Ce sont là des consolations propres aux malheureux, et qui les élèvent au-dessus des autres hommes, bien que, sous tant d'autres rapports, ils soient mis au dernier rang. Ceux qui veulent connaître les misères du pauvre doivent vivre de sa vie, endurer comme lui. Vanter les avantages temporels dont il jouit, c'est répéter ce que personne ne croit ni ne pratique. Les hommes qui ont le nécessaire ne sont pas pauvres; mais ceux auxquels ce nécessaire manque sont vraiment misérables! Oui, mes amis, notre lot est de souffrir. Les vains efforts d'une imagination exaltée ne peuvent tromper les besoins de la nature, ne peuvent donner une douceur vivifiante à l'humide vapeur d'un cachot, ni calmer les battements d'un cœur brisé. Le philosophe, étendu sur sa couche moelleuse, nous dira que ce sont choses à vaincre. Mais, hélas! l'effort que nous faisons pour les vaincre est encore une plus grande douleur. La mort n'est rien, et tout homme peut lui faire face; mais les tourments sont d'horribles épreuves que peu de gens savent endurer.

» C'est à nous surtout, ô mes amis, que les promesses du ciel doivent être chères; car, si nous devions trouver dans cette vie notre seule récompense, nous serions en vérité les plus misérables des créatures. Je regarde ces sombres murs, faits pour nous glacer d'épouvante autant que pour nous emprisonner; cette pâle lueur, qui ne sert qu'à montrer l'horreur de ce sépulcre; ces fers dont la tyrannie nous accable, ou que le crime a rendus nécessaires. Je vois vos visages amaigris! j'entends vos gémissements! O mes amis, quelle joie d'échanger le ciel contre tout cela! de traverser des régions inconnues avec la rapidité de la pensée! libres comme l'air, de s'ébattre aux rayons d'une éternelle béatitude, de chanter d'éternels hymnes de louanges, sans maître qui nous menace ou nous insulte, toujours en présence de la bonté suprême

sous sa plus ravissante forme! Quand je pense à ces choses, la mort m'apparaît comme le messager des plus joyeuses nouvelles; son aiguillon le plus acéré devient mon espérance et mon appui. Qu'y a-t-il dans la vie qui puisse m'arracher un regret? quelles sont les splendeurs du monde que je ne puisse repousser du pied, en vue des splendeurs du ciel? Les rois mêmes, du fond de leurs palais, soupirent après ces biens; mais nous, du fond de nos misères, nous aspirons vers eux de toute l'ardeur de nos brûlants désirs.

» Mais ces félicités seront-elles notre partage? Oui, si nous tentons de les obtenir; et il y a une consolation à penser que notre captivité nous sauve d'une foule de tentations qui entraveraient notre marche. Efforçons-nous de conquérir ces félicités, et elles nous appartiendront infailliblement, et cela avant peu; car, si nous regardons en arrière, le passé de notre vie nous semble un point dans l'espace, et ce qui nous reste de jours s'écoulera encore plus vite. A mesure que nous vieillissons, les journées semblent se racourcir, et, familiarisés avec le temps, nous perdons le sentiment de sa durée. Prenons donc courage, car nous touchons au terme : bientôt nous déposerons le pesant fardeau que nous imposa le ciel; et quoique la mort, seule amie des malheureux, leurre un temps le voyageur harassé, et, toujours en vue, fuie toujours devant lui comme son horizon, cependant le temps viendra où nos labeurs seront finis, où les heureux et les grands du monde ne nous fouleront plus aux pieds, où nous nous rappellerons avec joie nos souffrances passées, où nous serons entourés d'amis, de ceux qui méritent d'être aimés de nous, où notre bonheur dépassera les paroles, et, pour comble de béatitude, sera sans limite et sans fin. »

CHAPITRE XXX.

Le ciel commence à s'éclaircir. — Si nous ne cédons pas à la fortune, la fortune nous cédera.

Lorsque j'eus fini, et que mon auditoire se fut retiré, le geôlier, homme des plus humains pour sa profession, me dit qu'il espérait que je ne lui en voudrais pas de ce que son devoir l'obligeait à faire passer mon fils dans une cellule mieux gardée : il ajouta qu'il serait permis à Georges de me visiter tous les matins. Je le remerciai de sa clémence, et serrant la main de mon pauvre garçon, je lui dis adieu, lui recommandant de ne pas perdre de vue la grande épreuve qui l'attendait.

Je m'étendis de nouveau sur ma paille, et un de mes enfants, assis à mon chevet, lisait haut pour moi, quand M. Jenkinson vint m'annoncer qu'on avait des nouvelles de ma fille. Quelqu'un l'avait vue, il y avait environ deux heures, en compagnie d'un étranger. Ils s'étaient arrêtés pour se rafraîchir à un village voisin, et semblaient se diriger vers la ville. Le geôlier arriva presque aussitôt, d'un air d'empressement et de plaisir, pour me dire que ma fille était retrouvée. Un moment après, Moïse accourut, criant que sa sœur Sophie était en bas, et allait monter avec notre ancien ami, M. Burchell.

Enfin ma chère fille entra, et, presque égarée par la joie, se jeta à mon cou dans un transport d'affection. Les larmes et le silence de sa mère montraient à quel point elle était émue.

« Cher père, s'écria la charmante fille, voici le digne homme à qui je dois ma délivrance. C'est à l'intrépidité

de monsieur que je suis redevable de mon bonheur et de mon salut ! » Un baiser de M. Burchell, qui paraissait encore plus joyeux qu'elle, l'empêcha d'achever.

« Ah ! monsieur Burchell ! m'écriai-je, vous nous trouvez dans un misérable lieu ; les choses ont bien changé depuis la dernière fois que vous nous avez vus. Vous avez toujours été notre ami. Il y a longtemps que nous avons découvert notre erreur et déploré notre ingratitude ; j'ai presque honte de vous regarder en face, après en avoir si mal agi avec vous. Mais j'espère que vous me pardonnerez ; j'étais la dupe d'un lâche misérable qui, sous le masque de l'amitié, m'a perdu, moi et les miens.

— Il m'est impossible de vous pardonner, répliqua M. Burchell, puisque vous n'avez jamais mérité mon ressentiment. J'ai vu en partie votre erreur ; mais comme il ne dépendait pas de moi de vous désabuser, je ne pouvais que vous plaindre.

— J'avais toujours pensé, repris-je, que vous aviez l'âme noble, et maintenant je le vois. Mais dis-moi, chère enfant, comment tu as été délivrée, et quels étaient les coquins qui s'étaient emparés de toi.

— En vérité, père, je l'ignore ; je ne sais encore quel est l'homme qui m'a enlevée. Tandis que je me promenais avec ma mère, il s'approcha de nous par derrière, et avant que je pusse crier au secours, il me força d'entrer dans une chaise de poste. Les chevaux partirent sur-le-champ. Nous rencontrâmes sur la route plusieurs personnes que j'appelai à mon aide ; mais elles ne firent aucune attention à mes prières. Cependant ce misérable employait toutes sortes d'artifices pour m'empêcher de crier. Il me flattait et me menaçait tour à tour, jurant que, si je voulais garder le silence, il ne me serait fait aucun mal. J'avais déchiré le store qu'il avait baissé ; j'aperçus de loin, imaginez qui ?... notre ancien ami, M. Burchell, marchant avec sa vitesse ordinaire, et tenant à la main ce grand bâton, objet de nos éternelles railleries. Dès que nous fûmes à portée de la voix, je l'appelai par son nom, le suppliant de me secourir.

Je répétai mes exclamations plusieurs fois ; enfin il cria au postillon d'arrêter. Celui-ci n'en tint compte, et n'en alla que plus vite. Je crus alors impossible que M. Burchell pût nous atteindre ; mais, en moins d'une minute, je le revis courant à côté des chevaux. D'un coup de canne il jeta le postillon à bas : une fois leur conducteur tombé, les chevaux s'arrêtèrent d'eux-mêmes. Mon compagnon sauta hors de la voiture en vociférant des jurements et des menaces ; il tira son épée et ordonna à M. Burchell de quitter la place au péril de sa vie ; mais mon libérateur s'élança sur lui, mit son épée en pièces, et le poursuivit pendant près d'un quart de mille sans pouvoir l'atteindre. J'étais sortie de la voiture, afin d'aider mon généreux défenseur ; mais il revint bientôt triomphant. Le postillon, qui avait repris connaissance, voulait aussi s'échapper ; M Burchell lui enjoignit, à ses risques et périls, de remonter à cheval et de nous reconduire en ville. Voyant qu'il lui était impossible de résister, il obéit avec répugnance. La blessure qu'il avait reçue me semblait grave ; il continuait à se plaindre de la douleur chemin faisant, de sorte qu'à la fin il excita la compassion de M. Burchell, qui consentit, à ma prière, à en prendre un autre dans l'auberge où nous nous arrêtâmes au retour.

—Sois la bienvenue, mon enfant, m'écriai-je ; et vous, son généreux libérateur, soyez mille fois bienvenu et béni ! nous vous ferons faire maigre chère, mais nos cœurs sont joyeux de vous recevoir. Et maintenant, monsieur Burchell, que vous avez délivré ma fille, si vous la jugez une digne récompense d'un tel service, elle est à vous. Si vous pouvez condescendre à vous allier à une famille aussi pauvre que la nôtre, prenez-la. Obtenez son consentement ; je sais que vous avez gagné son cœur, comme vous avez gagné le mien. Et laissez-moi vous dire, monsieur, que ce n'est pas un mince trésor que le don que je vous fais ; on a, il est vrai, vanté quelquefois sa beauté, mais ce n'est pas là ce dont je parle, c'est dans son âme que gît sa richesse.

—Je suppose, monsieur, reprit M. Burchell, que vous

connaissez ma situation et l'incapacité où je suis de la faire vivre comme elle le mérite.

— Si cette objection, répliquai-je, est un moyen d'éluder mon offre, je la retire; mais je ne connais pas d'homme plus digne de la posséder que vous; et si je pouvais lui donner des millions, et que mille prétendants me la demandassent, mon digne et brave ami Burchell aurait encore la préférence. »

Son silence à tout ceci semblait un humiliant refus. Sans faire la moindre réponse à mon offre, il demanda si l'on pouvait se procurer des rafraîchissements à l'auberge voisine, et quand on lui eut dit que oui, il ordonna qu'on apportât le meilleur dîner qui se pût apprêter en peu de temps, douze bouteilles d'excellent vin et quelques liqueurs fortifiantes pour moi, ajoutant avec un sourire que, pour cette fois, il voulait faire un petit extraordinaire. Quoique dans une prison, il n'avait jamais, disait-il, été plus disposé à la gaîté. Un garçon d'auberge vint bientôt faire les préparatifs du repas. Une table nous fut prêtée par le geôlier, qui redoublait d'assiduité. Les bouteilles de vin furent disposées symétriquement, et on nous servit deux plats fort bien accommodés.

Ma fille ne savait rien encore de la triste position de son pauvre frère; personne de nous n'avait le courage de troubler sa joie par cette fatale nouvelle. Mais j'essayais en vain de paraître gai, la préoccupation du sort de mon fils perçait malgré tous mes efforts pour dissimuler, et je finis par attrister notre petite fête en racontant ses malheurs, et en exprimant le désir qu'il lui fût permis de partager avec nous ce moment de satisfaction. Après que nos convives furent un peu remis de la consternation où les avait jetés mon récit, je priai qu'on voulût bien aussi admettre M. Jenkinson, mon camarade de prison. Le geôlier m'accorda ma prière d'un air de soumission inaccoutumée. Dès que le bruit des fers de mon fils se fit entendre dans le corridor, sa sœur courut au-devant de lui. M. Burchell me demanda s'il ne se nommait pas Georges. Sur ma réponse

affirmative, il garda le silence. A son entrée dans la chambre, je remarquai que Georges regardait M. Burchell d'un air d'étonnement et de respect.

« Viens, mon fils, m'écriai-je; quoique nous soyons tombés bien bas, il a plu à la Providence de nous accorder quelque relâche à nos maux. Ta sœur nous est rendue, et voilà son libérateur. C'est à ce brave homme que je dois d'avoir encore une fille : tends-lui, mon enfant, une main amicale; il a droit à notre plus vive reconnaissance. »

Mon fils semblait, tout ce temps, ne pas entendre ce que je disais, et demeurait immobile dans la même attitude respectueuse. « Mon cher frère, s'écria sa sœur, pourquoi ne remercies-tu pas mon généreux libérateur? Les braves doivent s'entr'aimer. »

Il restait toujours étonné et silencieux, jusqu'à ce que notre hôte, se voyant enfin reconnu, et reprenant la dignité qui lui était naturelle, pria Georges d'approcher. Jamais je ne vis rien de si imposant que son maintien et toute sa personne. Le plus beau spectacle de l'univers, a dit un certain philosophe (56), est l'homme de bien aux prises avec l'adversité; il en est cependant un plus grand, c'est l'homme de bien venant la soulager. Après avoir considéré mon fils quelque temps avec une grave sévérité: « Je vois, dit-il, jeune téméraire, que le même crime... »

Ici il fut interrompu par un des guichetiers, qui venait annoncer qu'un personnage de distinction, arrivé à la ville en équipage avec une nombreuse suite, présentait ses respects au gentilhomme qui était avec nous, et lui faisait demander à quel moment il voudrait bien lui accorder l'honneur de le recevoir. « Dites-lui d'attendre, s'écria notre hôte; je le recevrai à mon loisir. » Et, se tournant de nouveau vers mon fils: « Je vois, monsieur, continua-t-il, que vous vous êtes encore rendu coupable de la faute que je vous avais déjà reprochée et à laquelle la loi réserve un juste châtiment. Vous vous imaginez peut-être que votre dédain pour votre propre vie vous donne le droit de trancher celle d'un autre; mais où est la diffé-

rence, monsieur, entre un duelliste qui hasarde une existence de peu de valeur, et l'assassin qui frappe à coup sûr? La fraude du joueur est-elle moindre, parce qu'il peut alléguer qu'il a mis son enjeu sur la table?

— Hélas! monsieur, m'écriai-je, qui que vous soyez, prenez en pitié une pauvre créature égarée. Ce qu'il a fait n'a été que par obéissance pour une mère aveugle, qui, dans l'amertume de son ressentiment, lui a enjoint, sous peine de renoncer à sa bénédiction, de venger son injure. Voici la lettre, monsieur; elle vous convaincra de l'imprudence de celle qui l'a écrite, et atténuera le crime de mon fils. »

Il prit la lettre, et la parcourant rapidement: « Quoique ce ne soit point une excuse complète, dit-il, c'est une explication de sa faute qui m'engage à la lui pardonner. J'imagine, monsieur, continua-t-il en prenant avec bonté la main de mon fils, que vous êtes surpris de me trouver ici; mais j'ai souvent visité des prisons dans des occasions moins importantes. Je viens aujourd'hui veiller à ce que justice soit faite à un digne homme, pour lequel j'ai la plus sincère estime. Je suis demeuré longtemps spectateur caché des bonnes actions de votre père; j'ai joui, dans son humble demeure, de respects que ne souillait pas la flatterie; l'attrayante simplicité de son foyer domestique m'a fait goûter plus de bonheur que les cours n'en peuvent donner.—Mon neveu sait dans quelles intentions je suis ici, lui-même vient d'arriver. Il y aurait injustice, pour lui comme pour vous, à le condamner avant mûr examen: s'il a eu des torts, ils seront réparés; car je puis dire, sans crainte d'être démenti, que jamais personne n'a élevé un doute sur la justice de sir William Thornhill. »

Nous découvrîmes alors que le personnage que nous avions si longtemps traité d'égal à égal, et reçu comme un compagnon amusant et inoffensif, n'était autre que le célèbre sir William Thornhill, également renommé pour ses vertus et ses bizarreries. Le *pauvre* M. Burchell était par le fait propriétaire d'une immense fortune, homme

d'un grand crédit, écouté au sénat avec applaudissement, et par tous les partis avec conviction, ami de son pays, mais fidèle à son roi. Ma pauvre femme semblait frappée de terreur, au souvenir de son ancienne familiarité. Mais Sophie, qui un moment auparavant le regardait comme son futur, voyant l'énorme distance que la fortune mettait entre eux, ne put retenir ses larmes.

« Ah! monsieur, s'écria ma femme d'un ton piteux, comment pourrai-je jamais obtenir votre pardon? Mes dédains la dernière fois que j'eus l'honneur de vous recevoir chez moi, les audacieux sarcasmes que je me permis de vous lancer... Ah! je le crains, vous ne me le pardonnerez jamais! — Ma chère bonne dame, répliqua-t-il avec un sourire, si vous m'avez lancé des épigrammes, je ne suis pas demeuré en reste, et je laisse à la compagnie à décider si mes bons mots ne valaient pas les vôtres. A dire vrai, je ne connais personne avec qui je fusse disposé à quereller aujourd'hui, si ce n'est le drôle qui a si fort effrayé cette chère enfant; je n'ai pas même eu le temps de l'examiner assez pour donner son signalement à la justice. Dites, Sophie, ma chère, pourriez-vous le reconnaître?

— En vérité, monsieur, répondit-elle, je n'oserais l'affirmer; cependant je me rappelle qu'il avait une grande marque au-dessus d'un des sourcils. — Pardon, mademoiselle, interrompit Jenkinson, qui se trouvait là, veuillez me dire si le drôle portait ses propres cheveux roux. — Je crois que oui, s'écria Sophie. — Et votre seigneurie, continua-t-il en se tournant vers sir William, a-t-elle observé la longueur de ses jambes? — Je ne sais trop rien de leur longueur, dit le baronnet, mais je suis convaincu de leur agilité, car il m'a dépassé à la course, ce dont je croyais peu de gens capables dans tout le royaume. — Sous le bon plaisir de votre seigneurie, s'écria Jenkinson, je connais l'homme! c'est certainement lui; le meilleur coureur de l'Angleterre! il a battu Pinwire de Newcastle : il se nomme Timothée Baxter; je le connais parfaitement, ainsi que sa

retraite actuelle. Si votre seigneurie veut bien ordonner au geôlier de me donner deux de ses hommes, je m'engage à vous l'amener dans une heure au plus. »

Le geôlier fut appelé et parut aussitôt. Sir William lui demanda s'il le connaissait.

« Oui, avec la permission de votre seigneurie, je connais bien sir William Thornhill ; et quiconque a entendu parler de ce seigneur a envie de le connaître encore davantage.

— Eh bien donc, dit le baronnet, je vous prie de permettre à cet homme et à deux de vos gens d'aller par mes ordres s'acquitter d'un message ; et comme j'ai une mission de paix pour le district (57), je prends sur moi toute responsabilité, et me fais votre caution. — Votre ordre suffit, répliqua l'homme ; vous pouvez les envoyer sur l'heure d'un bout à l'autre de l'Angleterre, partout où votre seigneurie le jugera convenable. »

Le consentement du geôlier obtenu, Jenkinson fut dépêché à la poursuite de Timothée Baxter, tandis que nous nous amusions des tendresses de notre plus petit garçon Bill, qui, entrant dans la chambre et voyant sir William, grimpa au plus vite sur le dos de sa chaise pour l'embrasser. Sa mère allait le châtier de cet excès de familiarité, mais le digne homme l'en empêcha, et, prenant l'enfant tout en guenilles sur ses genoux : « Quoi ! Bill, mon joufflu camarade, s'écria-t-il, tu te souviens donc encore de ton vieil ami Burchell ? — Et te voilà aussi, Dick, mon grand garçon ! vous allez voir que je ne vous ai pas oubliés. » Il tira de sa poche et donna à chacun une énorme part de pain d'épice, que les pauvres petits diables mangèrent de fort bon appétit, car ils n'avaient fait ce jour-là qu'un maigre déjeuner.

Nous nous mîmes enfin à table ; le dîner était presque froid : mais auparavant sir William écrivit une ordonnance pour le pansement de mon bras, qui continuait à me faire beaucoup souffrir. Il avait étudié la médecine comme amateur, et y était cependant assez habile pour

professer. On envoya son billet chez le pharmacien du lieu ; mon bras fut pansé, et j'éprouvai un soulagement presque instantané. Le geôlier voulut nous servir en personne, afin de rendre à notre hôte tous les honneurs possibles. Nous n'avions pas encore fini, qu'un second message arriva de la part de M. Thornhill, qui sollicitait de nouveau la permission de paraître pour se justifier et laver son honneur. Le baronnet, se rendant à sa prière, donna ordre qu'on le fît entrer.

CHAPITRE XXXI.

Anciens services payés avec usure.

M. Thornhill fit son entrée en souriant, ce qui lui était habituel, et il se disposait à embrasser son oncle, lorsque celui-ci le repoussa d'un air de dédain.

« Point de cajoleries, monsieur, s'écria le baronnet d'un ton sévère ; la seule voie pour arriver à mon cœur est la droiture, et je ne vois ici que des exemples multipliés de mensonge, de lâcheté, de tyrannie. Comment se fait-il, monsieur, que ce pauvre et digne homme, pour lequel vous faisiez profession d'amitié, soit traité avec cette rigueur, sa fille bassement séduite en récompense de son hospitalité, et lui-même jeté en prison, peut-être pour avoir ressenti comme il le devait cette insulte? Son fils aussi, auquel vous n'avez osé faire face en homme...

— Est-il possible, interrompit son neveu, que mon oncle me reproche comme un crime d'avoir évité ce que ses avis réitérés ont pu seuls m'interdire !

— Votre excuse est juste, reprit sir William : vous avez agi prudemment et bien dans cette circonstance, quoique pas précisément comme l'eût fait votre père ; il est vrai que mon frère était l'honneur même... et vous !... Oui, vous avez parfaitement bien agi, et je vous en approuve.

— J'espère, dit son neveu, que le reste de ma conduite ne vous semblera pas mériter plus de blâme. J'ai paru avec la fille de monsieur dans quelques lieux publics, rendez-vous de plaisir; à ce qui n'était que légèreté, la médisance a donné un nom plus sévère, et le bruit a couru que je l'avais séduite. Je me suis présenté chez son père pour

éclaircir la chose à sa satisfaction, il m'a reçu avec injures et menaces. Quant à sa présence ici, mon procureur et mon intendant en savent là-dessus plus que moi, car je leur laisse entièrement le maniement de mes affaires. Si monsieur a contracté des dettes, et qu'il ne veuille ou ne puisse pas les payer, il est de leur devoir de le poursuivre; et je ne vois ni cruauté ni injustice à prendre les voies légales de recouvrement.

— Si les choses sont telles que vous le dites, reprit sir William, il n'y a rien d'impardonnable dans vos torts; et quoique votre conduite eût été plus généreuse si vous n'eussiez pas laissé opprimer ce brave homme par des tyrans subalternes, elle a été du moins à peu près équitable.

— Il ne peut me contredire sur un seul point, répéta le *squire*, je l'en défie. Plusieurs de mes domestiques sont prêts à attester la vérité de mes paroles. Ainsi, mon oncle, » continua-t-il, voyant que je gardais le silence, car je ne pouvais lui donner le démenti sur les faits qu'il avançait, « mon innocence est pleinement établie; mais bien qu'à votre prière je sois prêt à pardonner à monsieur tout autre tort, ses tentatives pour m'abaisser dans votre estime excitent en moi un ressentiment que je ne puis maîtriser. Et cela, encore, dans un moment où son fils cherchait à m'ôter la vie! C'est un crime contre lequel je suis décidé à laisser sévir la loi. J'ai ici le cartel qui m'a été envoyé, et deux témoins à l'appui. Un de mes domestiques a été dangereusement blessé. Et quand mon cher oncle lui-même voudrait m'en dissuader, ce que je sais qu'il ne fera pas, je veillerais à ce que prompte et bonne justice se fît; il expiera son crime.

— Monstre! s'écria ma femme, n'as-tu pas encore assouvi ta vengeance, et faut-il que mon pauvre fils soit aussi ta victime? J'espère que le bon sir William nous protégera; car Georges est aussi innocent que l'enfant qui vient de naître; je réponds de son innocence, il n'a jamais fait mal à âme qui vive.

— Madame! répliqua le digne homme, vos vœux pour

son salut ne sont pas plus ardents que les miens ; mais je suis fâché de voir que son crime soit si évident, et si mon neveu persiste... »

Ici notre attention fut subitement détournée par l'arrivée de Jenkinson et des deux guichetiers, qui entrèrent, traînant à leur suite un grand homme fort élégamment vêtu, et dont l'aspect répondait de tout point au signalement du misérable qui avait enlevé ma fille.

« Le voilà ! s'écria Jenkinson, le poussant en avant; nous le tenons ! et si jamais il y eut candidat pour la potence, c'est assurément celui-ci. »

Dès que M. Thornhill aperçut Jenkinson et le prisonnier qu'il avait en garde, il recula comme frappé de terreur. Sa pâleur attestait le trouble de sa conscience; il se fût esquivé, sans Jenkinson, qui s'aperçut de son dessein, et l'arrêta.

« Quoi ! *squire*, s'écria-t-il, rougiriez-vous de vos deux vieilles connaissances, Jenkinson et Baxter ? Voilà comme les grands oublient leurs amis ! Mais, en revanche, je suis résolu à ne vous pas oublier, moi. Notre prisonnier, continua-t-il en se tournant vers sir William, a déjà tout avoué. C'est justement le personnage qu'on dit être si dangereusement blessé. Il déclare que c'est M. Thornhill qui l'a mis le premier sur cette piste, qui lui a donné les habits qu'il porte maintenant, afin qu'il eût l'air d'un gentilhomme, et qui lui a fourni la chaise de poste. Le plan concerté entre eux était que Baxter conduirait la jeune personne dans quelque retraite sûre, où il la menacerait et l'épouvanterait. Sur ces entrefaites, M. Thornhill serait arrivé, comme par hasard, à son aide. Les deux champions devaient se battre, et le compère s'enfuir, pour donner à M. Thornhill la chance de gagner les affections de la jeune fille, en qualité de son libérateur. »

Sir William reconnut l'habit pour l'avoir vu fréquemment porté par son neveu, et le prisonnier lui confirma tout le reste par un récit des plus détaillés. Il conclut en

disant que M. Thornhill lui avait souvent déclaré qu'il était amoureux des deux sœurs à la fois.

« Ciel! s'écria sir William, quelle vipère ai-je nourrie dans mon sein! et tandis qu'il feignait d'être si grand partisan de la justice publique... mais on la lui fera. Arrêtez-le, geôlier... Un moment!... je crains qu'il n'y ait pas de preuve légale qui motive son arrestation. »

M. Thornhill supplia alors, avec la plus grande humilité, qu'on ne le condamnât pas sur le témoignage de deux pareils misérables, et qu'on interrogeât ses domestiques. — « Vos domestiques! répliqua sir William; malheureux! ils ne sont plus à vous. Mais voyons, sachons ce qu'ils ont à dire : qu'on appelle le sommelier. »

Quand celui-ci fut introduit, il devina bientôt, à l'aspect de son ancien maître, que la fortune avait changé, et que la puissance du *squire* touchait à sa fin. « Dites-moi, s'écria sir William d'un ton sévère, avez-vous jamais vu votre maître, et le drôle que voilà, vêtu de ses habits, aller ensemble de compagnie?

— Oui, sauf votre respect, répondit le sommelier, mille et mille fois! c'est l'homme qui lui amenait toujours des dames.

— Comment! interrompit M. Thornhill, oses-tu bien?... à ma face?...

— Oui, reprit le sommelier, et à la face de qui que ce soit; à parler franc, monsieur Thornhill, vous ne m'avez jamais plu, et je ne vous ai jamais aimé. Peu m'importe que vous sachiez ma façon de penser.

— Eh bien! s'écria Jenkinson, dis à présent à sa seigneurie ce que tu sais de moi.

— Je ne puis pas dire que j'en sache grand'chose de bon : la nuit où la fille de ce monsieur fut amenée au château, vous en étiez...

— Ainsi, s'écria sir William, voilà le témoin que vous appelez pour prouver votre innocence! Souillure de l'humanité! s'associer à de tels misérables! Mais, ajouta-

t-il, continuons l'interrogatoire : vous dites, sommelier, que ce fut cet homme qui amena au château la fille de ce vieillard?

— Non, avec le bon plaisir de votre seigneurie, il ne l'amena pas; le *squire* lui-même s'était chargé de ce soin; mais il amena le prêtre qui fit semblant de les marier.

— Il n'est que trop vrai, reprit Jenkinson, je ne puis le nier : c'était l'emploi qui m'était dévolu; je l'avoue à ma honte.

— Bon Dieu! s'écria le baronnet, chaque nouvelle découverte de son infamie m'épouvante. Tous ses crimes ne sont que trop évidents; je vois que ses poursuites étaient dictées par la tyrannie, la lâcheté, la vengeance. Monsieur le geôlier, mettez en liberté, à ma prière, le jeune officier confié à votre garde; je prends sur moi les conséquences; je me charge de montrer la chose sous son véritable jour au magistrat qui l'a fait arrêter. Mais où est la malheureuse jeune personne? qu'elle vienne pour être confrontée avec ce misérable. Je suis impatient de savoir par quels artifices il l'a séduite : qu'on la prie de venir. Où est-elle?

— Ah! monsieur, dis-je, cette question me navre le cœur. J'avais une fille, il est vrai, j'étais heureux par elle; mais ses malheurs... » Une nouvelle interruption m'empêcha d'achever. Qui pouvait survenir en un pareil moment? quelle autre que miss Arabella Wilmot, qui, le lendemain même, devait épouser M. Thornhill? Rien ne put égaler sa surprise en voyant devant elle sir William et son neveu; car son arrivée était entièrement due au hasard. Elle traversait la ville avec son père, se rendant chez sa tante, qui avait désiré que le mariage se fît chez elle; s'étant arrêtée un moment pour se rafraîchir dans une auberge à l'autre bout de la ville, elle avait aperçu de la fenêtre un de mes petits garçons jouant dans la rue. Un domestique, dépêché par elle, lui avait ramené l'enfant, qui lui avait appris une partie de nos malheurs; mais elle ignorait encore que M. Thornhill en fût cause. Quoique

son père lui eût fait plusieurs remontrances sur l'inconvenance qu'il y avait à nous venir visiter en prison, elle avait persisté, et, prenant l'enfant pour guide, elle était ainsi venue nous surprendre à ce moment critique.

Je ne puis passer outre sans m'arrêter un moment à réfléchir sur ces rencontres accidentelles qui, bien qu'elles arrivent chaque jour, n'excitent guère notre surprise que dans les occasions extraordinaires. Et cependant à quel concours de circonstances fortuites ne devons-nous pas tous les plaisirs, tous les biens de la vie? Que d'apparents hasards se réunissent pour que nous soyons vêtus et nourris! Il faut que le paysan soit disposé au travail, que la pluie tombe, que le vent enfle la voile du navire, sinon la multitude manquera du nécessaire.

Nous demeurâmes tous muets un moment, tandis que dans les regards de ma charmante élève, c'était le nom que j'avais coutume de lui donner, se peignait un mélange de compassion et d'étonnement qui rehaussait encore sa beauté. « En vérité, mon cher monsieur Thornhill, » dit-elle au *squire*, qu'elle croyait amené par le désir de nous secourir, non de nous opprimer, « en vérité, je suis tentée de vous en vouloir d'être venu ici sans moi, et de m'avoir laissé ignorer la situation d'une famille qui nous est si chère à tous deux. Vous savez que j'aurais eu autant de plaisir que vous à contribuer au soulagement de mon vénérable vieux maître, que j'estimerai toujours; mais je vois que, comme votre oncle, vous vous plaisez à faire le bien en secret.

— Lui, se plaire à faire le bien! s'écria sir William, l'interrompant; non, ma chère dame; ses plaisirs sont aussi vils que lui. Vous voyez dans cet homme, madame, le plus consommé scélérat qui ait jamais déshonoré l'humanité; un misérable qui, après avoir abusé de la fille de ce pauvre vieillard, après avoir comploté contre l'innocence de la sœur, a jeté le père en prison et le fils aîné dans les fers, parce que celui-ci avait eu le courage de lui demander raison de tant d'infamies. Permettez-moi, ma-

dame, de vous féliciter d'avoir échappé aux embrassements d'un tel monstre.

— Bonté divine, s'écria l'aimable fille, à quel point ai-je été trompée! M. Thornhill m'a donné pour certain que le fils aîné du docteur, le capitaine Primrose, était parti pour l'Amérique avec la femme qu'il venait d'épouser.

— Ma douce miss, s'écria ma femme, il ne vous a dit que des mensonges : mon fils Georges n'a jamais quitté le royaume, et ne s'est jamais marié; quoique vous l'eussiez laissé là, il vous aimait trop pour penser à d'autres, et je lui ai entendu dire qu'il mourrait garçon pour l'amour de vous. » Elle continua à s'étendre sur la sincérité de la passion de son fils, et présenta sous son véritable jour son duel avec M. Thornhill : prenant texte de là, elle fit une rapide digression sur les désordres du *squire*, sur ses prétendus mariages, et finit par la plus sanglante peinture de sa lâcheté.

« Juste ciel! s'écria miss Wilmot, combien ai-je été près de ma ruine! et quel bonheur pour moi d'y avoir échappé! Cet homme m'a fait mille mensonges : il avait eu à la fin l'art de me persuader que ma promesse, faite à la seule personne que j'estimasse, ne me liait plus, puisqu'on m'avait été infidèle. Ses insignes faussetés m'avaient fait détester un homme aussi brave que généreux. »

Pendant ce temps mon fils se trouvait délivré des entraves de la justice, le domestique qu'on disait grièvement blessé ayant été reconnu pour un imposteur. M. Jenkinson, qui lui avait servi de valet de chambre, avait arrangé ses cheveux, et lui avait procuré tout ce dont il avait besoin pour paraître décemment. Il fit donc son entrée, revêtu de son uniforme; et, sans vanité (car je suis au-dessus de cette petitesse), il me parut un des plus beaux garçons qui aient jamais porté l'habit militaire. Il fit de loin un salut respectueux et modeste à miss Wilmot, car il ignorait l'heureux changement que l'éloquence de sa mère avait opéré en sa faveur. Mais elle, toute rougissante, ne put tenir à l'impatience qu'elle avait d'obtenir

son pardon. Ses larmes, son trouble, trahissaient son repentir, ses regrets d'avoir manqué à sa promesse, et de s'en être laissé imposer. Mon fils, accablé de tant de condescendance, pouvait à peine y croire.

« Sûrement, madame, s'écria-t-il, ce n'est qu'une illusion? Je ne puis avoir mérité tant de bonté; être accueilli ainsi, c'est trop...... trop de bonheur!...

— Non, monsieur, répliqua-t-elle; j'ai été trompée, indignement trompée, sinon rien n'eût pu me faire manquer à ma parole. Vous connaissez mon affection, elle vous était acquise depuis longtemps; oubliez ce que j'ai fait, et puisque vous avez reçu jadis mes premiers vœux de fidélité, laissez-moi vous les répéter, et croyez bien que si votre Arabella ne peut être à vous, elle ne sera jamais à un autre.

— Jamais à d'autres qu'à lui, dit sir William, si j'ai quelque crédit auprès de votre père. »

Ce mot suffit à Moïse; il courut aussitôt à l'auberge où était M. Wilmot, et lui conta de point en point tout ce qui se passait. Cependant M. Thornhill, se voyant perdu de toutes parts, et n'espérant plus rien de la flatterie, ou de la dissimulation, en conclut que le parti le plus sage était de se retourner et de tenir tête aux assaillants. Mettant donc de côté toute honte, et montrant à nu sa scélératesse : « Je m'aperçois, dit-il, que je n'ai à attendre ici aucune justice; mais je suis résolu à me la faire. Vous saurez, monsieur, continua-t-il en s'adressant à sir William, que je ne suis plus à la merci de vos bontés; je les dédaigne. La fortune de miss Wilmot, qui, grâce aux soins assidus de son père, est assez considérable, m'appartient; rien ne saurait me l'enlever. Les articles du contrat et une donation de ses biens sont signés, je les ai mis en sûreté. C'est à sa fortune, non à sa personne, que je prétendais, et, tranquille possesseur de l'une, j'abandonne l'autre à qui la voudra. »

Ce coup était alarmant. Sir William savait que les prétentions de son neveu étaient fondées, car il avait pris

part à la rédaction et à la signature du contrat. Miss Wilmot, convaincue que son argent était irrévocablement perdu, se tourna vers mon fils, et lui demanda si la perte de sa dot diminuait de son prix à ses yeux. « Quoique je ne puisse plus disposer de ma fortune, dit-elle, je puis toujours disposer de ma main.

— Et c'est là, madame, s'écria son véritable amant, ce que vous aviez de plus précieux à donner, ce à quoi du moins j'ai toujours aspiré; et je vous jure maintenant, mon Arabella, par tout ce qu'il y a de sacré, que la perte de vos biens accroît encore mon bonheur, puisqu'elle me fournit l'occasion de vous prouver toute la sincérité de mon amour. »

M. Wilmot entra; il paraissait ravi que sa fille eût échappé à un si grand danger, et consentit de suite à rompre le mariage. Mais quand il apprit que la dot, assurée par un acte formel à M. Thornhill, ne lui reviendrait pas, sa vexation fut extrême : il voyait toutes ses économies aller enrichir un homme qui n'avait rien. Peu lui importait que ce fût un fripon; mais ne pas trouver l'équivalent de la fortune de sa fille lui était un calice d'amertume. Il demeura assis quelques minutes, plongé dans les plus désagréables conjectures, jusqu'à ce que sir William entreprit d'alléger son inquiétude.

« J'avoue, monsieur, dit-il, que votre mécompte actuel ne me chagrine pas précisément; votre passion immodérée pour les richesses est justement punie. Mais si votre fille ne peut être riche, elle a le nécessaire, qui suffit au bonheur. Vous voyez ici un jeune et brave officier prêt à la prendre sans dot; ils s'aiment depuis longtemps, et par amitié pour le père j'emploierai tout mon crédit à l'avancement du fils. Renoncez donc à une ambition qui ne vous a valu que mécomptes, et accueillez pour cette fois le bonheur qui vient au-devant de vous.

— Sir William, répondit le vieux gentilhomme, soyez persuadé que je n'ai jamais contrarié les inclinations de ma fille, et je ne le ferai pas davantage aujourd'hui. Si

elle aime toujours ce jeune homme, qu'elle l'épouse, j'y consens de bon cœur. Il nous reste encore, Dieu merci, quelque chose, et votre influence aidera à l'augmenter. Que mon vieil ami, » et il me désignait, « me promette seulement d'assurer à ma fille six mille livres sterling, si jamais il recouvre sa fortune, et je suis tout disposé à les marier dès ce soir. »

C'était à mon tour à rendre le jeune couple heureux; aussi fis-je bien volontiers la promesse de faire la donation demandée; ce qui, vu mon peu d'espérance, n'était pas une grande faveur. Nous eûmes alors la satisfaction de voir les deux amoureux se jeter dans les bras l'un de l'autre avec transport. « Après tous mes malheurs, s'écria mon fils, être ainsi récompensé! c'est plus que je n'aurais jamais osé espérer! Me voir en possession du plus grand des biens, et après un intervalle si douloureux! mes vœux les plus ardents n'aspiraient pas si haut.

— Oui, mon Georges, répondait sa belle fiancée, que ce misérable garde ma fortune; puisque vous êtes heureux sans elle, je le serai aussi. Oh! quel échange ai-je fait! au lieu du plus vil des hommes, le plus cher et le plus digne! Qu'il jouisse de notre fortune! je puis maintenant être heureuse, même au sein de la pauvreté.

— Et je vous promets, s'écria le *squire* avec un rire amer, que, moi, je jouirai fort bien de ce qu'il vous plaît de mépriser.

— Un moment, un moment, reprit Jenkinson, il manque deux mots à ce marché. Quant à la fortune de cette jeune dame, monsieur, vous n'en toucherez jamais un sou. » S'adressant alors à sir William : « J'ai une demande à faire à votre seigneurie, dit-il : M. Thornhill pourrait-il garder la dot de miss Wilmot, s'il était le mari d'une autre? — Comment me faites-vous une question si simple? répondit le baronnet. Non, sans nul doute. — J'en suis fâché, s'écria Jenkinson; car, comme ce gentilhomme et moi nous sommes camarades de chasse, j'ai de l'amitié pour lui. Mais j'ai beau l'aimer, je dois à la vérité de

déclarer que son contrat ne vaut pas un fouloir de pipe, car il est déjà marié.

— Tu mens comme un drôle que tu es, répliqua l'écuyer, furieux de cette attaque; jamais je n'ai été légalement marié. — Je vous demande fort humblement pardon, répliqua l'autre; vous l'êtes, et j'espère que vous vous montrerez reconnaissant envers votre ami Jenkinson, qui s'est chargé de vous pourvoir d'une femme. Si la compagnie veut bien prendre patience pendant quelques minutes, elle ne tardera pas à la voir. »

En disant cela, il sortit avec sa vivacité habituelle, et nous laissa dans l'impossibilité de former quelque conjecture probable sur ses desseins. « Oui, oui, qu'il aille! s'écria l'écuyer; quoi que j'aie pu faire, je le défie sur ce point; je suis trop vieux pour me laisser intimider par des tours de passe-passe.

— Je n'imagine pas, dit le baronnet, où cet homme veut en venir; à quelque basse plaisanterie, je suppose. — Il se peut, monsieur, répliquai-je, que sa conduite cache un but plus sérieux. Quand on songe à tous les moyens pervers qu'a employés M. Thornhill pour séduire d'innocentes victimes, on ne s'étonne pas qu'il ait pu s'en trouver, dans le nombre, une plus artificieuse que les autres et capable de le tromper. Quand je pense qu'il en a tant perdues, que tant de parents ressentent avec angoisse l'infamie et la flétrissure dont il a couvert leurs familles, je ne suis pas loin de croire que quelqu'une..... O surprise! est-ce bien ma fille que je vois? est-ce elle que je touche? elle, ma vie, mon bonheur!... Je t'ai crue morte, perdue, mon Olivia, et je te revois, je te retrouve!... Tu vis! tu vivras pour me bénir! » Les plus vifs transports de l'amant le plus tendre n'auraient pu égaler les miens, lorsque je vis entrer mon enfant, lorsque je tins dans mes bras ma fille, muette de joie. « M'es-tu donc rendue, ma chérie, pour être la consolation de mes vieux jours? — Oui certes, s'écria Jenkinson, et montrez-lui de l'estime;

car elle est votre digne fille, et aussi honnête qu'aucune femme qui soit ici, sans faire tort aux autres. Quant à vous, messire squire, aussi sûr que vous êtes là, cette jeune dame est votre légitime épouse; et, pour vous convaincre que je ne dis que la vérité, voici l'autorisation en vertu de laquelle vous avez été unis. »

Il mit le papier entre les mains de sir William, qui le lut, et le trouva parfaitement légal. « Je vois, messieurs, poursuivit Jenkinson, que tout ceci vous surprend ; mais quelques mots vous expliqueront l'affaire. Cet écuyer de renom, pour lequel j'ai une grande amitié (mais cela entre nous), m'employait souvent à lui rendre de petits services. Il me chargea, entre autres choses, de lui procurer une fausse autorisation et un faux prêtre, afin de tromper cette jeune fille. Mais comme j'étais fort de ses amis, je ne manquai pas d'avoir une vraie permission et un vrai prêtre, et de les lier aussi étroitement que possible. Vous allez peut-être croire que ce fut générosité de ma part; non : j'avoue à ma honte que mon seul but était de garder l'autorisation par devers moi, et de faire savoir à l'écuyer que je pouvais la produire au besoin, le disposant ainsi à délier les cordons de sa bourse quand il me faudrait de l'argent. »

Un cri d'allégresse remplit toute la chambre : notre joie se communiqua à la salle basse; les prisonniers y prirent part, et, dans leurs transports, « secouèrent leurs chaînes avec une sauvage et bruyante harmonie. »

Tous les visages étaient radieux de bonheur, et les joues mêmes d'Olivia rougissaient de plaisir : retrouver ainsi tout à la fois sa réputation, ses amis, sa fortune, était une assez grande joie pour arrêter les progrès du mal, et lui rendre la santé et sa vivacité première. Mais personne, peut-être, n'était plus réellement heureux que moi : serrant toujours dans mes bras mon enfant bien-aimé, je me demandais, au fond du cœur, si ce n'était pas une illusion. « Comment avez-vous pu, m'écriai-je en m'adres-

sant à Jenkinson, ajouter encore à mes maux l'annonce de sa mort? Mais, qu'importe? le bonheur de la revoir me dédommage amplement de mes souffrances.

— Il ne me sera pas difficile de vous répondre, reprit-il : je croyais que vous n'aviez d'autre moyen de vous tirer de prison que de vous soumettre à M. Thornhill et de consentir à son mariage. Mais vous aviez juré de n'en rien faire tant que vivrait votre fille; il était donc indispensable, pour arranger les choses, de vous persuader qu'elle était morte. J'ai obtenu de votre femme qu'elle secondât ma supercherie, et jusqu'ici nous n'avions pas eu l'occasion de vous détromper. »

Il n'y avait dans toute l'assemblée que deux figures qui fussent restées mornes au milieu du ravissement universel. L'audace de M. Thornhill l'avait tout à fait abandonné. Il voyait béant devant lui le gouffre de l'infamie et de la pauvreté, et il tremblait d'y tomber. Il se jeta aux genoux de son oncle, et implora sa pitié d'une voix déchirante. Sir William allait le repousser du pied; mais, à ma prière, il le releva, et lui dit au bout d'un moment : « Vos vices, vos crimes, votre ingratitude, ne méritent point de pardon. Cependant vous ne serez pas entièrement délaissé; un secours vous sera accordé pour suffire à vos besoins, non à vos folies. Cette jeune dame, votre femme, possédera un tiers de la fortune qui vous appartint autrefois, et c'est de son affection seule que vous pourrez obtenir désormais quelque adoucissement à votre sort. » Il se disposait à exprimer sa reconnaissance en paroles pompeuses; le baronnet lui ferma la bouche, en lui disant de ne point ajouter à sa bassesse, qui n'était déjà que trop évidente. Il lui ordonna en même temps de sortir, et de choisir parmi tous ses anciens domestiques celui qu'il lui convenait de garder, un seul lui étant accordé pour le servir.

Dès qu'il fut sorti, sir William s'avança avec un sourire affable vers sa nouvelle nièce, et lui souhaita joie et

prospérité : miss Wilmot et son père en firent autant. Ma femme embrassa aussi sa fille avec d'autant plus de tendresse, que, pour me servir de ses expressions, elle la voyait *redevenue* enfin honnête femme. Moïse et Sophie vinrent à leur tour, et jusqu'à notre bienfaiteur Jenkinson, qui sollicita cette faveur. Notre satisfaction semblait ne pouvoir plus s'accroître. Sir William, qui trouvait son plus grand plaisir à faire le bien, regardait autour de lui d'un air radieux, et tous nos regards réfléchissaient sa joie, excepté ceux de ma fille Sophie, qui, par quelque raison que nous ne pouvions comprendre, ne semblait pas parfaitement à l'aise.

« Je crois, s'écria-t-il avec un sourire, qu'à une ou deux exceptions près, tout le monde ici est content : il ne me reste plus qu'un acte de justice à faire. Vous savez, monsieur, ajouta-t-il en se tournant de mon côté, vous savez quelles obligations nous avons tous deux à M. Jenkinson : il est bien juste que nous l'en récompensions ensemble. Je suis sûr que miss Sophie le rendra très-heureux ; au don de sa main je joins cinq cents louis de dot; ils pourront vivre à l'aise sur ce revenu. Allons, miss Sophie, que dites-vous de ce mariage de ma façon? y consentez-vous? »

A cette dégoûtante proposition, ma pauvre fille, prête à se trouver mal, s'était jetée dans les bras de sa mère. « Y consentir, monsieur! balbutia-t-elle d'une voix faible ; non, monsieur, jamais!

— Quoi! reprit-il encore, vous ne voulez pas de M. Jenkinson, votre bienfaiteur? un beau jeune homme, en possession de cinq cents louis et de belles espérances! — Je vous en prie, monsieur, répliqua-t-elle, pouvant à peine parler, n'insistez pas davantage ; ne me rendez pas si malheureuse! — Vit-on jamais un pareil entêtement? s'écria-t-il ; refuser l'homme à qui toute votre famille a tant d'obligations, qui vous a conservé une sœur, et qui a cinq cents louis! Comment n'en pas vouloir? — Non,

monsieur, jamais, dit-elle d'un ton irrité; je mourrai plutôt. — S'il en est ainsi, reprit-il, si vous ne voulez pas absolument être à lui... il faut donc que vous soyez à moi (58). » En parlant ainsi, il la prit dans ses bras, et la serrant contre son sein : « Comment avez-vous jamais pu penser, vous, la plus aimée et la plus spirituelle des femmes, que votre Burchell vous trompait, ou que sir William Thornhill pourrait jamais cesser de chérir celle qui l'a aimé pour lui, et pour lui seul? Depuis quelques années je cherchais une femme qui, sans connaître ma fortune, me trouvât du mérite et m'appréciât comme homme. Après avoir cherché en vain, même parmi les plus frivoles et les plus laides, quel a été mon ravissement d'avoir fait la conquête de tant de sens, d'esprit, et de céleste beauté! » Se tournant alors vers Jenkinson : « Comme je ne peux, monsieur, renoncer à cette jeune personne, qui a pris du goût pour ma figure, tout ce que je puis faire est de vous donner sa dot : mon intendant vous comptera cinq cents louis dès demain. »

Nous recommençâmes nos compliments, et lady Thornhill eut à subir la même cérémonie que sa sœur. Cependant le valet de chambre de sir William vint annoncer que les équipages étaient prêts à nous conduire à l'auberge, où tout avait été préparé pour notre réception. Ma femme et moi formions l'avant-garde, à notre sortie de ce séjour de ténèbres et de douleur. Le généreux baronnet fit distribuer quarante louis aux prisonniers, et M. Wilmot, stimulé par cet exemple, en donna moitié autant. Nous fûmes salués en bas par les acclamations des villageois. J'échangeai une poignée de main avec deux ou trois de mes paroissiens que je reconnus dans la foule; ils nous accompagnèrent à l'auberge, où nous attendait un repas somptueux : un régal abondant, mais moins recherché, fut servi aux assistants.

Épuisé par les alternatives de plaisir et de peine qui s'étaient succédé durant ce jour, je demandai à me retirer

aussitôt après souper; et, laissant tout notre monde dans l'ivresse de la joie, dès que je me trouvai seul, j'épanchai mon cœur en hymnes de reconnaissance envers le distributeur de tout bonheur et de toute peine, et je m'endormis paisiblement jusqu'au lendemain.

CHAPITRE XXXII.

Conclusion.

Le matin, en m'éveillant, je vis mon fils aîné à mon chevet; il venait augmenter ma joie en m'apprenant un nouveau changement survenu dans mon sort. Après m'avoir affranchi de l'engagement que j'avais pris la veille en faveur de sa femme, il m'annonça que le dépositaire de mes fonds, qui avait fait faillite à Londres, venait d'être arrêté à Anvers, et qu'on avait trouvé sur lui en effets plus qu'il ne devait à ses créanciers. La générosité de mon cher garçon me fit presque autant de plaisir que cette nouvelle inattendue; mais je doutais que je pusse, en bonne justice, accepter son offre. Sir William entra comme je pesais le pour et le contre. Je lui fis part de mes scrupules. Il fut d'avis que mon fils étant devenu possesseur par son mariage d'une belle fortune, je devais accepter sans hésitation. Il venait, de son côté, m'avertir qu'ayant envoyé chercher la veille au soir les autorisations nécessaires (59), il les attendait d'heure en heure. Il espérait que je ne me refuserais pas à sceller le bonheur de tous ce matin même. Pendant que nous parlions, un valet de pied vint annoncer que le messager arrivait. J'étais tout prêt : je descendis et trouvai la compagnie au comble de la joie que donnent l'innocence et l'affluence des biens de ce monde ; mais, aux approches d'une si grave cérémonie, leurs rires me déplurent fort. Je leur décrivis le maintien sérieux, décent, solennel, qu'ils devaient prendre dans cette circonstance, et, afin de les y préparer, je leur lus deux homélies et une thèse de ma composition. Cependant ils n'en furent ni plus dociles ni plus

recueillis. Comme nous nous rendions à l'église, moi marchant en tête du cortége, ils perdirent encore toute gravité, et peu s'en fallu que d'indignation je ne revinsse sur mes pas. Au temple, il s'éleva une nouvelle difficulté qui ne promettait pas une prompte solution; il s'agissait de savoir quel couple serait marié le premier. La fiancée de mon fils insistait fortement pour que lady Thornhill (c'est-à-dire celle qui allait l'être) prît le pas sur elle; mais l'autre résistait tout aussi fermement, protestant que pour rien au monde elle n'agirait avec cette impolitesse. La discussion fut soutenue des deux parts avec un égal entêtement et une égale civilité. J'étais debout, mon livre ouvert; fatigué de voir que la chose tirait en longueur, je le fermai : « Je m'aperçois, dis-je, que personne ici n'a envie de se marier, et je pense que nous ferons mieux de reprendre le chemin de la maison, car je ne suppose pas qu'on en finisse d'aujourd'hui. » Cet argument les mit à la raison. Le baronnet et ma fille furent mariés les premiers, et mon fils et sa belle fiancée après eux.

J'avais donné ordre, dès le matin, qu'on envoyât un carrosse à mon honnête voisin Flamborough et à sa famille; à notre retour à l'auberge, nous eûmes le plaisir de voir descendre de voiture les deux miss Flamborough. M. Jenkinson donna la main à l'aînée, et mon fils Moïse à la cadette. (J'ai découvert depuis qu'il a pris une véritable inclination pour elle, et il aura mon consentement et ma bénédiction dès qu'il jugera à propos de me les demander.) Nous eûmes bientôt la visite de bon nombre de mes paroissiens, qui, ayant appris mes succès, vinrent m'en féliciter. Il y avait entre autres ceux qui s'étaient soulevés pour me tirer des mains de la justice, et que j'avais si vertement tancés. Je contai l'anecdote à mon gendre, sir William, qui sortit et les réprimanda avec beaucoup de sévérité; mais, les voyant confus et touchés de ses reproches, il leur donna une demi-guinée par tête pour boire à sa santé et se remettre en joie.

Peu après, on nous servit un fort beau repas apprêté par

l'ancien cuisinier de M. Thornhill. Il ne sera pas hors de propos de dire ici que le *squire* est devenu le commensal d'un de ses parents, duquel il est assez bien vu ; il mange rarement à part, et seulement quand il n'y a point place pour lui à table, car on ne le traite pas en étranger. Son temps se passe à apprendre à sonner du cor, et à entretenir la gaîté de son hôte, qui est d'un naturel assez morose. Ma fille aînée, cependant, se le rappelle toujours avec tristesse, et elle m'a confié, mais sous le plus grand secret, que, s'il venait à se réformer, elle ne lui garderait pas rancune.

Je reviens au dîner, car je ne suis pas sujet aux digressions. Quand il fut question de s'asseoir, les cérémonies recommencèrent de plus belle : on agita si ma fille aînée, dame de plus ancienne date, ne devait pas prendre place avant les deux nouvelles mariées ; mais mon fils Georges coupa court au débat, en proposant qu'on s'assît indistinctement, chaque cavalier près de sa dame. Cette proposition fut approuvée de tous, excepté de ma femme, qui, à ce que je vis, n'était pas entièrement satisfaite. Elle avait compté sur le plaisir de présider au repas, de découper et de servir tout le monde, assise au haut bout de la table. Malgré cet échec, il est impossible de peindre notre gaîté. Je ne sais pas si nous avions beaucoup plus d'esprit que de coutume, mais je suis certain que nous riions davantage, ce qui revient au même. Je me rappelle entre autres une plaisanterie : le vieux M. Wilmot but à la santé de Moïse, qui, à ce moment-là, tournait la tête d'un autre côté ; et mon fils de répondre : « Bien obligé, madame. » Sur quoi, le bon homme, faisant un signe de l'œil au reste de la compagnie, dit que bien certainement Moïse pensait à sa belle. A cet à-propos, les deux miss Flamborough se pâmèrent de rire, si bien que je craignis qu'elles n'étouffassent.

Aussitôt qu'on eut fini de dîner, je demandai, selon mon ancienne coutume, qu'on enlevât la table pour que j'eusse le plaisir de voir encore une fois toute ma famille

réunie autour de mon joyeux foyer. Mes deux petits s'assirent sur mes genoux, et les autres auprès de leurs compagnes.

Je n'avais plus rien à souhaiter de ce côté-ci de la tombe. Tous mes soucis étaient dissipés; mon bonheur était inexprimable. Il ne me restait qu'à prouver que ma reconnaissance au sein de la joie surpasserait encore ma résignation dans les épreuves.

FIN.

NOTES.

(1) Page 49. Le *vicar* de l'Église anglicane est un ecclésiastique choisi et nommé par un laïque possesseur de dîmes, dont il est en quelque sorte le délégué. Le propriétaire d'un bien considérable, qui renferme des villages entiers, est tenu, comme chargé de la propriété, de donner un desservant à chaque paroisse; en retour, il perçoit les dîmes, et en remet un dixième au *vicar*. La modicité du revenu de celui-ci lui permet rarement de se décharger des fonctions de son ministère sur un *curate* ou ecclésiastique subalterne. Mais comme son salaire est réglé, et qu'il n'a pas de supérieur immédiat dans sa paroisse, il conserve plus d'indépendance et de dignité que le *curate*, qui, placé aux derniers rangs de la hiérarchie ecclésiastique, est toujours aux gages arbitraires d'un recteur : ce dernier a droit aux dîmes et aux revenus de ses églises; car il cumule souvent plusieurs bénéfices. Il a sous ses ordres et à sa solde plusieurs *curés* qu'il paye le moins qu'il peut, et qui le remplacent dans les fonctions les plus pénibles de son poste. Ce sont eux qui font les baptêmes, les enterrements, les catéchismes, qui vont visiter les malades, etc.; et cependant à peine ont-ils de quoi vivre. Ils sont placés vis-à-vis du recteur dans une position beaucoup plus dépendante que celle des vicaires de l'Église catholique vis-à-vis des curés, leurs droits et leurs attributions n'étant pas réglés. Le *vicar* occupe un rang intermédiaire; c'est un *curate* sans recteur, et dont le revenu est fixé à proportion des dîmes reçues.

(2) Page 50. Vin de groseilles. Ce prétendu vin se fait avec les fruits du groseillier épineux, que l'on cueille bien mûrs, et sur lesquels on jette de l'eau bouillante; on les laisse fermenter trois ou quatre semaines dans un tonneau bien bouché, exposé à une température douce. On tire ensuite cette liqueur au clair, on y mêle du sucre, et on la conserve en bouteilles jusqu'à ce qu'elle acquière un certain montant. Le goût en est alors assez agréable. En suivant le même procédé pour des cerises, des framboises, des prunelles, etc., on tire de ces divers fruits une boisson piquante qui remplace le vin dans les campagnes d'Angleterre.

(3) Page 50. Bureau des généalogies; littéralement : bureau du

héraut d'armes. C'est le dépôt des titres de noblesse des lords et pairs de la Grande-Bretagne. Il existe en Angleterre un livre qui donne la généalogie et le blason de toutes les familles nobles, et auquel on a souvent recours pour *contester* ou *constater* les illustrations douteuses.

(4) Page 53. Les professions savantes. On désigne ainsi en Angleterre la théologie, la jurisprudence, la médecine, la musique ; c'est-à-dire les quatre facultés des universités anglaises. Les professeurs de ces diverses sciences s'intitulent *the learned gentlemen*, les doctes ou savants.

(5) Page 54. Voir la note 1.

(6) Page 54. William Whiston, né en 1667 et mort en 1752, grand géomètre et fougueux théologien. Il avait l'esprit hardi et novateur. Disciple de Newton, il lui succéda dans sa chaire à l'université de Cambridge.

(7) Page 56. « Le dîner fini, j'ordonnai qu'on enlevât la table pour empêcher les dames de nous quitter. » On sait qu'il est d'usage, en Angleterre, que les femmes se retirent après dessert, et laissent les hommes boire et disserter de politique et autres sujets graves ou licencieux.

(8) Page 56. *Back-gammon*, sorte de jeu de trictrac simplifié : on le joue en France sous le nom de *toutes-tables* : on le dit d'origine fort ancienne, et importé en Angleterre par les Normands.

(9) Page 61. Les aubergistes anglais, mieux classés que les nôtres, ont un contact plus immédiat avec les voyageurs. Ils président à la table d'hôte, découpent, et prennent part à la conversation, dont ils font souvent tous les frais. Dans ses *Tales of my Landlord*, Walter Scott a immortalisé cet usage, qui commence à passer de mode.

(10) Page 67. Le 14 février, jour de Saint-Valentin, les jeunes gens font d'ordinaire présent d'un bouquet ou d'un nœud de ruban aux jeunes filles qu'ils rencontrent : celles-ci sont tenues de leur donner aussi quelques bagatelles. Ces échanges sont regardés comme des présages de mariage : de là le nom de *love-knots* ou lacs d'amour.

(11) Page 73. *Wrinkles*, rides ; *wrinkled*, ridées.

(12) Page 79. *Feeder*. Ce mot, qui présente deux sens, correspond en français à *parasite* et à *nourrisseur*. Cette dernière signification semble devoir être préférée ici, car on nommait *feeder* un dresseur de coqs de combat, l'homme qui les nourrissait et les élevait. Hogarth, dans sa caricature sur cet ignoble passe-temps,

montre un de ces personnages tenant dans un sac des coqs prêts à paraître sur l'arène, dès qu'un des deux combattants viendra à succomber.

(13) Page 79. L'église de St-Dunstan, dans Fleet-Street, au cœur de la Cité, se faisait remarquer par son horloge. Deux grandes figures de sauvages en bois venaient alternativement frapper l'heure sur le cadran. C'est un quartier des plus mal habités, et que fréquentent surtout les femmes de mauvaise vie.

(14) Page 80. *Squire* ou *esquire* est notre vieux mot français *escuyer*. Il désignait autrefois un premier degré de noblesse; aujourd'hui il se donne indifféremment, en Angleterre, à toute personne occupant un rang respectable dans la société.

(15) Page 80. Manches de batiste ou de linon que portent les évêques anglicans et qui font partie du costume épiscopal.

(16) Page 83. Twackum et Square sont deux personnages du roman de Tom Jones : Twackum le théologien et Square le philosophe, précepteurs de Blifil et de Tom Jones.

(17) Page 85. En effet, l'école de Pope touchait à son déclin, et les continuateurs de ce poëte, incapables d'atteindre à sa pureté, à sa spirituelle concision, ne gardaient que sa sécheresse et se décoloraient de plus en plus.

(18) Page 92. Le public anglais, las d'une littérature alternativement froide et polie, ou fausse et guindée, se tournait vers son soleil, et commençait à se réchauffer à ses rayons. Shakspeare, dont la gloire avait été violemment contestée par tous ces poëtes du beau monde et ces rimeurs de salon, reprenait crédit. On quittait la littérature française importée par Charles II, pour revenir aux vraies sources du génie national. On jouait, sans les arranger, comme l'avait tenté le sacrilége Dryden, quelques-uns des plus beaux drames de Shakspeare, et les cœurs et les esprits s'épanouissaient à ces vives et fécondes clartés.

(19) Page 92. *Musical glasses*. La découverte des propriétés musicales de verres contenant de l'eau, due à un Irlandais, était alors toute récente. Un rapport en avait été fait à la Société royale de Londres : Franklin l'avait perfectionnée et baptisée *harmonica*. C'était plus qu'il n'en fallait pour la mettre en vogue.

(20) Page 96. *Nabab*, nom des gouverneurs des provinces du Mogol, donné par extension aux membres de la compagnie des Indes et aux spéculateurs qui allaient s'enrichir en Asie et en rapportaient d'immenses richesses.

(21) Page 97. Des bourses pétillaient dans le feu. Au lieu des langues de feu bleuâtres qu'allonge le gaz en se dégageant du bois

qui brûle dans nos foyers, et dont la superstition a fait des présages de joyeuses nouvelles, les Anglais voient dans leur charbon de terre enflammé de petits globes rouges en forme de bourses et qui annoncent la fortune. — Le résidu du thé au fond des tasses est aussi consulté par les habiles, qui trouvent moyen d'y lire l'avenir.

(22) Page 98. *Reading desk*. Il y a ordinairement dans les églises anglicanes deux chaires l'une au-dessus de l'autre : la plus basse sert à lire les prières ; on prêche dans la plus haute.

(23) Page 102. Pairesse. Ce titre, en Angleterre, ne désigne pas seulement la femme d'un pair ; c'est quelquefois une dignité personnelle venue d'héritage, d'alliance, ou conférée par le roi. Les pairesses ont droit de siéger dans certaines cérémonies, par exemple au sacre.

(24) Page 102. *Fudge!* Il est fort difficile de trouver un équivalent à ce mot : *bast!* ne me paraît pas rendre le sentiment de mépris et de dégoût de M. Burchell, et *pouah!* en exprime peut-être trop. Aucun dictionnaire ne donne *fudge;* il n'existait pas dans la première édition du *Vicaire*. Goldsmith l'introduisit dans la seconde, pour accentuer plus fortement l'indignation de l'auditeur.

(25) Page 107. Tonnerre et éclair, drap de deux couleurs tranchées, comme les taffetas chinés, et assez épais pour ne pas se laisser pénétrer par les pluies d'orage.

(26) Page 109. Le *shilling* vaut vingt-quatre sous de notre monnaie, ou douce *pence* d'Angleterre. Chaque *penny* représente quatre *farthings* ou liards.

(27) Page 119. Goldsmith critique dans ce passage la préoccupation des savants de son temps, encore tout émus des graves questions soulevées par la théorie de Newton et son immortelle découverte. Comme toute vérité nouvelle, celle-ci rencontrait des opposants et des incrédules ; les brochures se multipliaient pour l'approuver ou la combattre, et Goldsmith, qui s'en était lui-même occupé, signale, dans le galimatias qui suit, le conflit d'opinions alors flottantes sur le système du monde et sur la création.

(28) Page 125. *Essai sur l'homme*, de Pope, épître IV.

(29) Page 127. « Vous seriez tous pendus. » Il ne faudrait pas prendre une idée de la législation anglaise d'après cette menace ; malgré la sévérité des lois pénales de la Grande-Bretagne, un bris de cachet ou l'ouverture d'un portefeuille ne peuvent entraîner la peine capitale. Goldsmith s'est peut-être permis sciem-

ment cette exagération pour l'effet dramatique. Les critiques la lui ont reprochée comme ignorance judiciaire.

(30) Page 128. Les allégories étaient fort goûtées à l'époque de la publication du *Vicaire*. Cette sorte de mythologie sentimentale, où l'on personnifiait le crime, la honte, la vertu, etc., était une tradition des anciens mystères et des pièces qui se jouaient sous Elisabeth : on n'acceptait la morale que sous le voile de la fable.

(31) Page 130. La manie des portraits allégoriques était une suite naturelle du goût que j'ai signalé ci-dessus; la spirituelle critique de Goldsmith ne l'a pas complétement déracinée en Angleterre : en 1829, j'ai vu encore à Londres le portrait d'une charmante jeune fille représentée en Diane, avec le croissant, l'arc et les flèches, attributs de cette déesse. Lawrence lui-même a peint plusieurs grandes dames sous la figure d'héroïnes des pièces de Shakespeare.

(32) Page 138. Cette chanson burlesque, qui rappelle celle de M. de la Palisse, est une satire des élégies larmoyantes des poëtes du temps, qui s'apitoyaient sur la mort du serin de lady***, ou sur le trépas prématuré du bichon de la duchesse de***, etc.

(33) Page 140. Le *Ranelagh* était une vaste salle ronde, bâtie au milieu de jardins, dans le genre de l'ancien Tivoli. On s'y réunissait le soir pour prendre le thé et écouter de la musique. Sa vogue fut immense de 1745 à 1760; mais lors de la publication du *Vicaire*, la bonne compagnie l'avait tout à fait déserté. On y jouait des pastorales assez plates et parfois licencieuses; on y donnait des bals où tout le monde avait droit d'entrée moyennant un écu par tête. — Le Ranelagh a fini par être abandonné et rasé en 1809.

(34) Page 145. Le libraire philanthrope de *Paul's churchyard*, Newberry, pour lequel Goldsmith fit bon nombre d'ouvrages secondaires, et sur lequel il tirait quand il se trouvait trop à court d'argent. C'était un homme probe, intelligent, d'une disposition bienveillante, et qui s'est fait un nom dans la librairie anglaise par ses publications pour les enfants.

(35) Page 147. Goldsmith partageait les préventions d'une partie de ses contemporains contre l'ancien théâtre national, et préférait de beaucoup à la rude et franche allure du vieux drame l'esprit de saillie et les pâles compositions imitées du français.

(36) Page 149. *Le Daily*. Les journaux se multipliaient déjà d'une manière effrayante, quoiqu'ils fussent loin du chiffre qu'ils atteignent aujourd'hui. Goldsmith avait publié dans *le Ledger* ou

grand Livre, ses *Lettres d'un Philosophe chinois*, traduites en français sous le titre de *Citoyen du Monde*.

(37) Page 150. Ces déclamations furibondes et vides de sens faisaient la satire du *North-Briton*, journal des plus véhéments, qui attaquait la royauté et la constitution. Déclaré libelle séditieux, il fut condamné à être brûlé en 1764; mais son auteur, Wilkes, bien que banni du royaume et chassé de la chambre des communes, suscita de nouveaux troubles cinq ans après.

(38) Page 153. Dans cette digression politique, l'auteur signale une partie des abus du gouvernement représentatif, entre autres la prépondérance que cette forme gouvernementale donne à l'argent sur tous les genres de mérite. Goldsmith pressentait ce que deviendrait l'Angleterre sous ce régime vénal; il est à remarquer que beaucoup de traits de ce tableau s'appliquent avec une singulière justesse à la France et à notre époque.

(39) Page 154. Se laisser bâter, etc. Il y a dans l'original : *Lie down to be saddled with wooden shoes*. J'ai tâché de rendre le sens par une périphrase, mais je ne me flatte pas d'avoir réussi.

(40) Page 155. Madame. C'est en Angleterre une manière polie de s'adresser à une femme, qu'elle soit ou non mariée. Lorsqu'on lui donne son nom de baptême ou de famille, on la nomme *miss* ou *mistress*.

(41) Page 156. Tragédie de Rowe, jouée pour la première fois à Londres en 1703, et imitée par Collardeau, sous le titre de *Caliste*.

(42) Page 158. *Sir*. Au lieu de traduire littéralement : monsieur, j'ai mis partout : mon père. Je craignais que cette étiquette glaciale, quoique d'usage en Angleterre dans les rapports de fils à père, ne refroidît l'intérêt.

(43) Page 159. *Newgate*, la plus vaste et la plus vieille des prisons de Londres. Elle était le réceptacle de tout ce qu'il y avait de plus infâme et de plus dissolu parmi la pire espèce de gens, jusqu'à l'époque où mistress Fry y introduisit une réforme des plus salutaires.

(44) Page 159. Goldsmith, comme il est facile de le voir dans ce passage, avait en horreur les pensions, non sans cause. Il avait eu beaucoup à souffrir dans sa jeunesse de la brutalité d'un professeur (voyez la notice sur sa vie, en tête du volume), et à son début à Londres, il avait essayé de la vie de sous-maître; aussi en parle-t-il par expérience.

(45) Page 160. *L'Antiqua mater de Grub-Street*. Grub-Street était une sale et noire rue de Londres, où affluaient les auteurs

faméliques, parce que les logements y étaient à bon marché. Goldsmith la nomme plaisamment *antiqua mater*, par allusion à Cybèle, la mère des dieux, la nourrice de la terre.

(46) Page 160. Ici et dans toute cette histoire Goldsmith s'est plu à retracer ses sentiments personnels et une partie de ses aventures. (Voyez la notice.)

(47) Page 162. *Philanthropos*, etc. Ces diverses signatures, qui signifient ami de soi-même, de la vérité, de la liberté, des hommes, étaient fort en usage parmi les écrivains des revues et autres journaux littéraires. Plusieurs essais du *Spectateur* d'Addisson, du *Rambler* de Johnson, sont signés de ces pseudonymes.

(48) Page 166. M. Crispe, recruteur célèbre qui avait amassé une immense fortune à embaucher des hommes pour les planteurs des Indes occidentales.

(49) Page 168. On attribue à Goldsmith une pareille méprise. Son voyage en Hollande et son jugement sur les Hollandais ne sont pas la partie la moins piquante de ses aventures et de sa correspondance.

(50) Page 170. D'une vénale hospitalité. Cette sortie contre l'urbanité parisienne semble plutôt dictée à Goldsmith par l'esprit de parti que par sa propre conviction. Lors de son voyage en France, quoique jeune homme sans réputation littéraire, il fut accueilli dans des cercles distingués. Il dit, dans un mémoire sur Voltaire, qu'il fut présenté à cet écrivain célèbre et le rencontra plusieurs fois.

« Personne, ajoute-t-il, ne l'égalait quand il lui plaisait tenir le dé de la conversation ; ce qui n'arrivait pas toujours. Pour peu que la compagnie lui déplût, il se tenait à l'écart et silencieux ; mais une fois échauffé et en verve, et lorsqu'il avait maîtrisé une certaine hésitation à laquelle il était sujet, on ne pouvait se lasser de l'entendre. Son visage pâle et maigre devenait beau ; il y avait de l'intelligence dans chaque muscle, et son œil rayonnait d'un éclat tout particulier.

» Je me rappelle l'avoir vu un soir à Paris dans un salon où se trouvait rassemblée l'élite des beaux esprits. On vint à parler du goût et du savoir des Anglais. Fontenelle, qui était présent, et qui n'entendait rien à la langue et aux auteurs du pays qu'il prétendait juger, commença à nier toute suprématie et toute érudition chez mes compatriotes, assaisonnant son discours de sarcasmes vulgaires. Diderot, qui aimait les Anglais, et qui avait quelque idée de leurs prétentions littéraires, essaya de défendre au moins la poésie, mais il n'était pas maître du terrain. Il avait évidemment le dessous, et tout le monde s'étonnait que Voltaire

gardât le silence, surtout quand on agitait un de ses sujets favoris. Fontenelle triompha jusqu'à près de minuit; mais à ce moment-là Voltaire sortit de sa rêverie. Tout son corps s'anima; il prit la défense de l'Angleterre avec une rare supériorité d'esprit, lançant de temps à autre à son adversaire des traits de la plus fine raillerie. Sa harangue dura jusqu'à trois heures du matin. J'avoue que, soit partialité nationale, soit l'empire séducteur de son éloquence, je ne fus de ma vie si charmé; je ne me rappelle pas avoir assisté à une victoire plus complète. »

(51) Page 172. Goldsmith usa en effet de cette ressource pour traverser l'Italie, la France, et revenir en Angleterre. Les couvents du continent renfermaient à cette époque bon nombre de moines irlandais, qui ne demandaient pas mieux que de donner le vivre et le couvert à un compatriote, et qui se glorifiaient de le voir triompher dans les thèses philosophiques.

(52) Page 175. Enseigne ou porte-drapeau. C'est le plus bas des grades à brevet. Cependant il se paye encore assez cher dans l'armée anglaise, où tous les grades sont à prix.

(53) Page 176. Lord Falkland, gentilhomme attaché à Charles Ier. Il périt en 1643 à la bataille de Newbury.

(54) Page 200. *Ton kosmon*, etc. Otez-moi le monde, mais laissez-moi un ami.

(55) Page 224. Les lois militaires d'Angleterre punissent une simple provocation en duel.

(56) Page 234. Le plus beau spectacle, etc. Sénèque (*De la Providence*).

(57) Page 237. Mission de paix. Le roi d'Angleterre confère aux hommes les plus marquants d'un comté une commission pour rendre la justice et veiller à la paix publique. Ce droit, purement honoraire, met la tranquillité du pays sous la garde de ses principaux habitants.

(58) Page 253. Quelque choquante que nous paraisse la plaisanterie de sir William Thornhill, elle était dans le goût et les mœurs du temps; on ne la voit critiquée nulle part. Il est vrai que le caractère bizarre du personnage l'explique sans la justifier.

(59) Page 255. Les autorisations nécessaires. Licences ou bans qui se payent aux diverses paroisses.

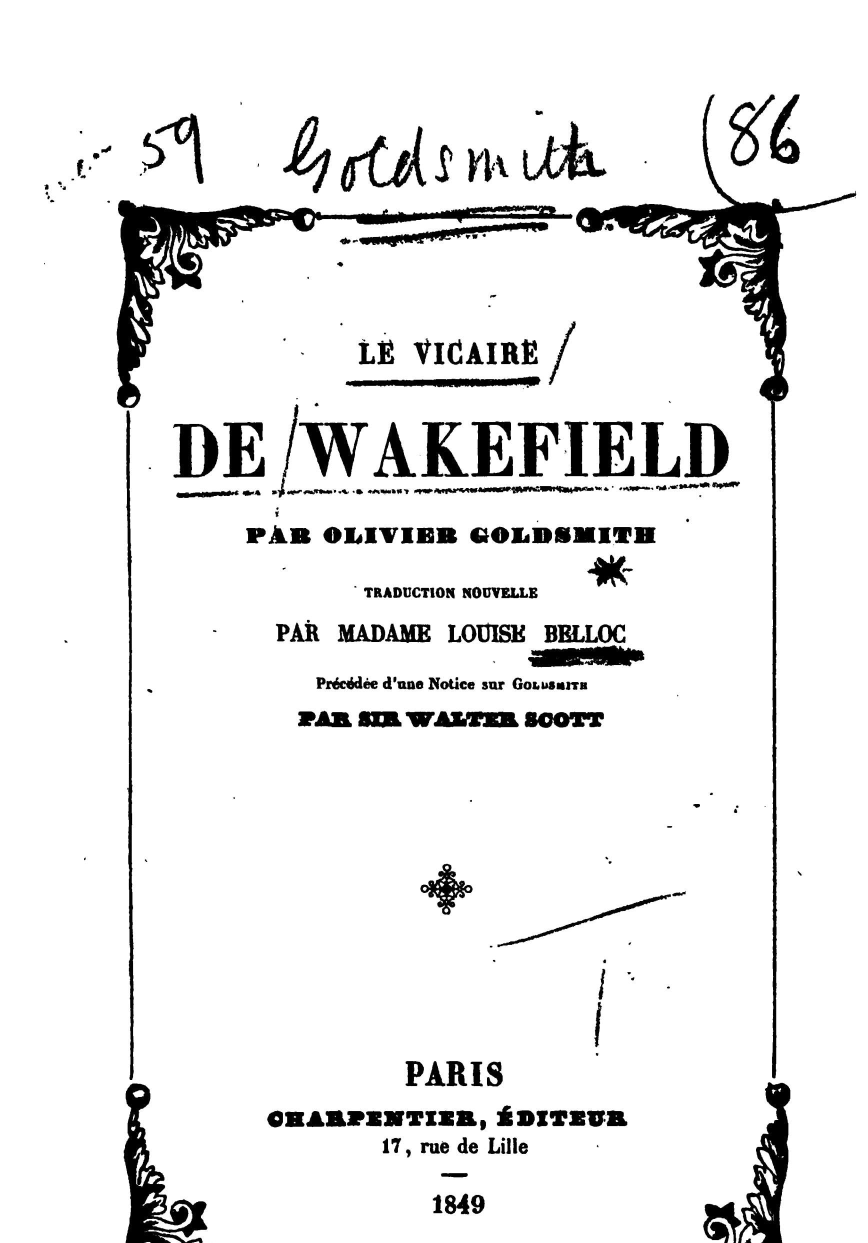
FIN DES NOTES.

TABLE.

Pages.

FIN DE LA TABLE.

Poitiers. — Typ. de A. Dupré.



LE VICAIRE DE WAKEFIELD

PAR OLIVIER GOLDSMITH

TRADUCTION NOUVELLE

PAR MADAME LOUISE BELLOC

Précédée d'une Notice sur GOLDSMITH

PAR SIR WALTER SCOTT

PARIS

CHARPENTIER, ÉDITEUR

17, rue de Lille

1849

Bibliothèque CHARPENTIER, à 3 fr. 50 c. [illegible]vo

Vieux auteurs français.

…e roi Louis XI.	Cent Nouvelles nouvelles.	2 vol.
Rabelais.	Œuvres complètes.	1 vol.
Malherbe.	Édition d'André Chénier.	1 vol.
…tyre Ménippée.	Édition Ch. Labitte.	1 vol.

Classiques des 17e et 18e siècles.

Racine.	Œuvres.	1 vol.
…Fontaine.	Fables.	1 vol.
…Bruyère.	Caractères	1 vol.
…scal.	Pensées.	1 vol.
…ssuet.	Discours sur l'histoire universelle.	1 vol.
Voltaire.	Siècle de Louis XIV.	1 vol.
Mme de Sévigné.	Lettres complètes.	6 vol.
Le Sage.	Gil Blas.	1 vol.
L'abbé Prévost.	Manon Lescaut.	1 vol.
Marivaux.	Marianne.	1 vol.
J.-J. Rousseau.	Confessions.	1 vol.
André Chénier.	Poésies complètes.	1 vol.

Auteurs contemporains.

Mme de Staël.	Corinne.	1 vol.
—	De l'Allemagne.	1 vol.
—	Delphine.	1 vol.
—	De la littérature.	1 vol.
—	Révolution française.	1 vol.
—	Mémoires (dix ans d'exil), etc. .	1 vol.
Victor Hugo.	Notre-Dame de Paris.	2 vol.
—	Han d'Islande.	1 vol.
—	Dernier jour d'un Condamné. / Bug-Jargal.	1 vol.
—	Odes et Ballades.	1 vol.
—	Orientales.	1 vol.
—	Feuilles d'Automne. / Chants du Crépuscule.	1 vol.
—	Voix intérieures . . . . . . / Les Rayons et les Ombres. . .	1 vol.
—	Théâtre, nouvelle édition. . . .	2 vol.
—	Cromwell, drame.	1 vol.
—	Littérature et philosophie. . . .	1 vol.
C. Delavigne.	Œuvres dramatiques.	3 vol.
—	Messéniennes et poésies diverses.	1 vol.
Alfred de Vigny.	Cinq-Mars.	1 vol.
—	Stello.	1 vol.
—	Nouvelles.	1 vol.
—	Théâtre.	1 vol.
—	Poésies complètes.	1 vol.
Alf. de Musset.	Poésies complètes.	1 vol.
—	Comédies et Proverbes.	1 vol.
—	Confession d'un Enfant du siècle.	1 vol.
—	Nouvelles.	1 vol.
P. Mérimée.	Chronique de Charles IX, etc., etc.	1 vol.
—	Colomba, la Mosaïque, etc., etc. .	1 vol.
—	Théâtre de Clara Gazul, etc., etc	1 vol.
Charles Nodier.	Romans.	1 vol.
—	Contes.	1 vol.
—	Nouvelles.	1 vol.
—	Souvenirs de la Révolution. . . .	1 vol.
H. de Balzac.	Physiologie du mariage.	1 vol.
—	Scènes de la vie privée.	2 vol.
—	Scènes de la vie de province. . .	2 vol.
—	Scènes de la vie parisienne. . .	2 vol.
—	Eugénie Grandet.	1 vol.
—	Le Médecin de campagne.	1 vol.
—	La Peau de chagrin.	1 vol.
—	Le Père Goriot.	1 vol.
—	La Recherche de l'Absolu. . . .	1 vol.
—	Le Lis dans la Vallée.	1 vol.
—	Histoire des Treize.	1 vol.
—	César Birotteau.	1 vol.
—	Louis Lambert, Séraphita. . . .	1 vol.
Sainte-Beuve.	Poésies complètes.	1 vol.
—	Volupté.	1 vol.
—	Poésie française au seizième siècle.	1 vol.
Aimé Martin.	Éducation des mères de famille. .	1 vol.
—	Lettres à Sophie sur la physiq., etc.	1 vol.
X. de Maistre.	Œuvres complètes.	1 vol.
J. de Maistre.	Du Pape.	1 vol.
Benj. Constant.	Adolphe.	1 vol.
De Sénancour.	Obermann.	1 vol.
Guizot.	Essais sur l'histoire de France. .	1 vol.
Th. Lavallée.	Histoire des Français.	4 vol.
Capefigue.	Histoire de la Restauration. . . .	4 vol.
—	Histoire de Philippe-Auguste. . .	2 vol.
De Barante.	Tableau de la littérature.	1 vol.
Mme de Rémusat.	Éducation des femmes.	1 vol.
S.-Marc-Girardin.	Cours de littérature dramatique. .	1 vol.
…illat-Savarin.	Physiologie du Goût.	1 vol.
…Delécluze.	Romans, contes, etc.	1 vol.
Topffer.	Nouvelles génevoises.	1 v
Mme de Krudner.	Valérie, avec préface de S.-Beuve.	1 v
M.-J. Chénier.	Œuvres choisies.	1 v
Mme D.-Valmore.	Poésies, avec notice par S.-Beuve.	1 v
Millevoye.	Poésies, avec notice.	1 v
Ant. de Latour.	Poésies complètes.	1 v
Henri Blaze.	Poésies complètes.	1 v
Mme de Girardin.	Poésies complètes.	1 v
—	Lettres parisiennes.	1 v
Mme de Souza.	Romans choisis.	1 v

Philosophes du 17e siècle.

Descartes.	Œuvres, édition Jules Simon. . .	1 vo
Malebranche.	Œuvres, édition Jules Simon. . .	2 vo
Leibniz.	Œuvres, édition Amédée Jacques.	2 vo
Bacon.	Œuvres, édition Francis Riaux. .	2 vo
Spinoza.	Œuvres, traduites par Saisset. .	2 vo
Bossuet.	Œuvres philosoph., éd. J. Simon.	1 vo
Fénelon.	Œuvres philosop., éd. A. Jacques.	1 vo
Buffier.	Œuvres philosop., éd. F. Bouillier.	1 vo
Le père André.	Œuvres philosoph., éd. V. Cousin.	1 vo
Euler.	Lettres à une princesse, éd. Saisset.	1 vo
Arnauld.	Œuvres philosoph., éd. J. Simon.	1 vo
Clarke.	Œuvres philosoph., éd. Jacques.	1 vo

Bibliothèque grecque-française.

Homère.	L'Iliade, trad. Dacier revue. . .	1 vo
—	L'Odyssée, trad. Dacier revue. .	1 vo
Aristophane.	Comédies, trad. Artaud.	1 vo
Eschyle.	Théâtre, traduction A. Pierron. .	1 vo.
Euripide.	Théâtre, trad. Artaud.	2 vol
Sophocle.	Théâtre, trad. Artaud.	1 vol
Hérodote.	Histoire, trad. Larcher.	2 vol
Thucydide.	Histoire, trad. Levesque.	1 vol
Xénophon.	Œuvres compl., trad. Dacier. . .	2 vol
Platon.	De la République, trad de Grou. .	1 vol
—	Les Lois, trad. de Grou.	1 vol.
—	Dialogues, trad. Schwalbé. . . .	2 vol.
Plutarque.	Hommes illustres, trad. Pierron.	4 vol.
—	Œuvres morales, trad. Ricard. .	6 vol.
Lucien.	Dialogues, trad. Belin de Ballu. .	1 vol.
Diogène-Laerce.	Vies des philosophes, trad. nouv.	1 vol.
Moralistes grecs.	Socrate, Épictète, etc., etc. . . .	1 vol.
Marc-Aurèle.	Œuvres, trad. A. Pierron. . . .	1 vol.
Démosthènes.	Chefs-d'œuvre, trad. Stiévenart.	1 vol.
Orateurs grecs.	Choix de harangues, etc., trad.	1 vol.
Lyriques grecs.	Anacréon, Orphée, etc.	1 vol.
Poëmes grecs.	Trad. Falconnet, Bignan. . . .	1 vol.
Hippocrate.	Œuvres, trad. Daremberg. . . .	1 vol.

Bibliothèque anglaise-française.

Lingard.	Hist. d'Angleterre, trad Wailly	6 vol.
Robertson.	Hist. de Charles-Quint, Suart.	2 vol.
Milton.	Le Paradis perdu, t. Pongerville /	1 vol.
Sterne.	Voyage sentimental, t. Walh.	
Lord Byron.	Œuvres complètes, trad. Laroche. .	4 vol.
Robert Burns.	Poésies complètes, trad. Wailly. .	1 vol.
O. Goldsmith.	Vicaire de Wakefield, t. Belloc. .	1 vol.
Fielding.	Tom Jones, trad. L. de Wailly. .	2 vol.
Sterne.	Tristram-Shandy, trad. Wailly. .	1 v
Miss Inchbald.	Simple histoire, trad. *id*.	1 v
Miss Burney.	Évelina, trad. *id*.	1 v

Bibliothèque allemande-française.

Goethe.	Théâtre, trad. X. Marmier. . . .	1 v
—	Poésies, trad. Henri Blaze. . . .	1 v
—	Le Faust, trad. Blaze.	1 v
—	Wilhelm Meister, trad. Carlowitz.	2 v
—	Werther, trad. Pierre Leroux. .	1 v
—	Affinités de choix, t. Carlowitz.	1 v
Schiller.	Théâtre, trad. X. Marmier. . . .	2 v
—	Guerre de 30 ans, trad. Carlowitz.	1 v
Klopstock.	La Messiade, trad. Carlowitz. . .	1 v
Hoffmann.	Contes fantastiques, trad. Marmier.	1 v
Poëtes du Nord.	Suède, Norvége, etc., tr. Marmier.	1 v

Bibliothèque italienne-française.

Dante Alighieri.	Divine comédie, trad. Brizeux /	1 v
—	Vie nouvelle, trad. Delécluze	
Tasse.	Jérusalem délivrée, tr. Desplaces.	1 v
Manzoni.	Théâtre et Poésies, trad. Latour.	1 v
—	Les Fiancés, trad. Dussueil. . .	1 v
Silvio Pellico.	Mes Prisons, trad. Latour. . . .	1 v
Alfiéri.	Mémoires, trad. Latour.	1 v
Machiavel.	Histoire de Florence, tr. Périès.	1 v

Ouvrages divers.

Saint Augustin.	Confessions, trad. Saint-Victor. .	1 v
—	Cité de Dieu, trad. Moreau. . . .	2 v
Mahomet.	Le Koran, trad. par Kasimirsky.	1 v
Confucius.	Les 4 livres sacrés, trad. Pauthier.	1 v
Camoens.	Les Lusiades, trad. Millié. . . .	1 v

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET, RUE DE VAUGIRARD, 9.

